

DÉFAILLANCES



DÉFAILLANCES

par

Angelo, Guillaume, Olivier, Patrick et Philippe

guidés par

Michaël MOSLONKA, romancier

avec le concours de :

Céline CAZIN, du Centre Pénitentiaire de Longuenesse

et

Isabelle DUBOIS-MEGRET, enseignante spécialisée

de l'Unité Locale d'Enseignement

Une histoire écrite au Centre Pénitentiaire de Longuenesse
Octobre à décembre 2018

Livre imprimé le 11 mars 2019 via The Book Edition

A.S.D.A.C.D

Centre Pénitentiaire de Longuenesse

Tous droits réservés

Préface

Cinquième rentrée dans le milieu carcéral et toujours autant de plaisir à participer à des projets qui permettent aux élèves de se révéler et ainsi de reprendre confiance en eux.

Ce projet d'atelier d'écriture a été une nouvelle occasion de partager un magnifique moment de création. Dans mon école si particulière au beau milieu du centre pénitentiaire de Longuenesse, 8 séances de coopération avec Michaël (Une belle rencontre ...) et 5 personnes détenues, Patrick, Angélo, Philippe, Guillaume et Olivier, aboutissant à l'écriture d'une nouvelle de science-fiction à couper le souffle.

Quel plaisir de les accompagner et de les voir avancer leurs idées, argumenter, nuancer leurs propos, peser leurs mots, apporter des précisions, structurer l'intrigue et ainsi co-construire une nouvelle, cette nouvelle, leur nouvelle...

"Un seul bouquin, plusieurs écrivains", ils ont écrit ensemble et ont façonné Pauline, ont fait des recherches sur le jazz, la médecine, attention lecteurs, ***l'immortalité peut-être bien mesquine*** ... (proverbe chinois)

Isabelle DUBOIS-MEGRET
enseignante spécialisée

Chapitre 1

Je m'appelle Pauline. J'ai vingt-trois ans. Bien sûr, cet âge ne veut rien dire. Pourtant, vingt-trois ans, c'est un bel âge. C'est à cette période que l'on construit sa vie. Que l'on se projette dans l'avenir.

Ah, l'avenir, quel piège ! Si j'avais su ce qu'il me réservait, ce qui m'attendait... En même temps, n'est-ce pas le prix à payer pour ma vanité et mon orgueil ? Vanité et orgueil qui, comble de toute cette histoire, sont ce que je détestais le plus chez mes contemporains.

Je suis désormais seule à pouvoir témoigner de cette existence si particulière qui a été la mienne – qui l'est encore, pour pas très longtemps, je l'espère. Une existence triste parfois, exaltante également.

Une vie si riche... Ne pas la coucher sur le papier mon ressenti n'est pas envisageable. Aussi, il me faut dès maintenant tout immortaliser noir sur blanc !

Allons-y ! Retrouse tes manches, Pauline !

1

Jeudi, 25 octobre 2018

Je viens de terminer ma journée d'étude au centre de pharmacologie. Ici, les couloirs sont limite barbants. C'est

toujours la même chose : des portes tous les deux mètres et des tableaux accrochés aux murs, comme une exposition ennuyeuse.

Ces tableaux. Les couloirs en sont remplis. Certains professeurs aiment représenter leur jardin, leur pied de tomate, une pomme posée dans une assiette ou, pire, un kiwi qui ressemble à un hérisson. S'il n'avait pas écrit en bas « kiwi », je me dirais que le prof qui en est à l'origine a peut-être trouvé lui aussi une nouvelle molécule, mais venue de l'espace, et qu'il compte la nommer : la moumoute stellaire. Il y a également des portraits qui me font rire. On se demande si les modèles sont des êtres humains ou s'ils sont possédés par une présence non identifiée. Bienvenue aux portes de l'au-delà et du paranormal !

Si la molécule non répertoriée que j'ai découverte pouvait les aider à peindre comme des dieux, je la leur inoculerais pour le bien de nos yeux à tous.

Oh là, Pauline ! Tu les critiques, mais tu ne ferais guère mieux avec un pinceau entre les mains. Ou, du moins, tu ferais pire !

Je cesse de me moquer.

Je reviens à cette molécule.

Notre université, comme chaque université, dispose d'un campus, ce lieu de rencontres tant prisé de tout étudiant. Mais surtout, elle comporte deux laboratoires. Un pour les amateurs qui y font leurs armes et un second pour les professionnels de la recherche. Celui-ci est totalement financé par un mécène multimillionnaire dont l'un des trois enfants est atteint d'une maladie rare. Il est prêt à offrir sa fortune pour qu'il guérisse. Seules travaillent dans ce laboratoire ses recrues.

Depuis environ une dizaine d'années, elles y effectuent leurs expériences et nombre de travaux.

Chaque année a lieu un tirage au sort parmi les étudiants intégrant un programme d'études scientifiques. L'heureux élu se voit titulaire d'un pass donnant accès au Graal de la recherche où il y côtoie d'illustres chercheurs vouant leurs vies aux maladies orphelines. Et c'est avec l'un d'entre eux, désigné comme son mentor, qu'il s'investit dans les projets qui y sont menés.

Je suis l'une de ces élus. Tout comme mon amie Kimia. Je parlerai d'elle après.

J'avance à pas presque robotiques, perdue dans mes pensées. Je réfléchis à cette molécule que je viens juste de trouver dans ce pissenlit. Je n'en ai pas parlé. Ni à mon mentor ni aux autres laborantins. Je ne veux être la risée de personne. Sinon, je perdrais toute crédibilité. J'ai besoin de l'accès à ce laboratoire, il me fallait donc tenir secrète cette découverte.

Je l'ai placée dans l'azote et j'ai écrit sur la protection le nom d'une molécule déjà existante. Mais j'espère qu'on ne la sortira pas du vase Dewar, celui que j'aime appeler le frigo biologique.

J'ai le sentiment que tout le monde me fixe comme si l'on savait ce que j'ai découvert. Ce qui est normal, je pense. Tout chercheur doit se sentir bizarre après ce genre de trouvaille !

Je suis excitée et apeurée à la fois. Je ne sais rien de cette molécule. Je ne connais même pas encore ses propriétés, encore moins ses effets.

Entre de mauvaises mains, peut-être entraînera-t-elle la fin du monde ? Peut-être pas.

Peut-être demain changera-t-il ? Avec tous ces scientifiques qui cherchent à transformer le présent et jouent à défier le père tout-puissant. D'ailleurs, en quoi suis-je différente d'eux ?

Je me monte la tête. J'espère juste qu'elle pourra guérir papa...

À moins que je ne fabule ? C'est vrai, ça, pourquoi aurais-je trouvé une molécule ? Moi, l'ignorante, la novice parmi ces illustres scientifiques cherchant, me creusant les méninges depuis tant d'années pour certains, pourquoi aurais-je fait mieux qu'eux ? Je ne suis qu'une étudiante. J'ai dû me vautrer lamentablement dans mes observations et dans mes calculs. Cette découverte est invraisemblable.

Je ne parviens pas à me faire à cette idée-là.

Je me revois derrière ce microscope dernière génération. Quelle chance j'ai eue pour accéder à tout cela ! Voir l'infiniment petit, l'observer vivre, comprendre ce que la nature nous cache. Nous qui ne faisons attention qu'à ce qui est extrêmement grand, alors que ce qui est petit peut façonner le monde et le changer.

La seule chose que j'aime ici, c'est travailler dans ce laboratoire, la musique aux oreilles. Je suis dans mon élément.

Donc, je me revois derrière ce microscope avec mes écouteurs. Arvo Pärt me transportait avec son titre *Trisagion for string orchestra* tandis que je dénichais cette molécule dans la partie racinaire d'un simple pissenlit, plus précisément dans le phloème.

Le plus étrange, c'est que la plante toute entière n'a pas cette molécule, alors que le phloème redistribue la sève partout en elle. C'est la première fois que je vois ça ! Cela reste un vrai

mystère à résoudre. Et ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que personne avant moi ne l'a remarqué !

Oh, j'ai son nom ! Ce sera Trisagion de Part.

Elle ressemble tant à cette mélodie. Elle bougeait comme si elle entendait cette musique.

Oui, Trisagion de Part. Ce qui donnera : TrP.

Bien sûr, j'ai encore du travail. Je dois chercher sa masse moléculaire, le nombre de neutrons, de protons. En fait, il me reste à tout savoir sur cette molécule. D'ailleurs, je ne sais même pas si je dois me protéger pour la manipuler.

J'y pense ! Et si elle m'avait contaminée ?

Si ça se trouve, j'ai déjà des symptômes ! Peut-être dans une heure ne serai-je plus ? Peut-être devrais-je m'amuser à fond ? Profiter de mon dernier quart d'heure. Prendre la moto et appuyer sur les gaz jusqu'à rupture des soupapes.

Non, restons sage.

Il ne manquerait plus que je provoque un accident.

Et puis, ça n'a pas de sens. Je me tape juste un gros film.

Peut-être vais-je me transformer en Mary Poppins, me retrouvant à voler au-dessus des toits des maisons ?

Pauline, Pauline, Pauline, reviens sur terre !

Tiens ! Et si je l'appelais Trisagion de Paul ?

Je ne sais pas. Je cherche. Je suis perdue et, quand je suis perdue, ben... je cherche.

Bon. Restons simple. Je garde ma première idée.

J'aime la simplicité. La complexité, c'est bon pour ceux qui chercheront toujours à chercher ce qu'ils ont déjà trouvé. Un truc de fou, quoi.

Peut-être est-ce pour cela qu'ils peignent, ces

chercheurs, pour ne pas devenir fous ? Ou bien pour tenter de conserver ce qu'il leur reste de normal ? Ils passent tellement d'années dans le monde de l'infiniment petit ! Parfois, je les imagine en train de marcher en essayant d'éviter d'écraser les molécules qu'ils considéreraient comme leurs semblables à force de vivre avec elles !

Avant de descendre l'escalier qui mène à la sortie du centre, je m'arrête. Ai-je bien écrit le numéro sur la fiole ? Oui, c'est la 32750 H. Je la retrouverai sans problème.

Je reprends mon chemin. Saluant quelques connaissances au passage que je n'ai pas vues aujourd'hui.

Bonjour, Sylvie, bonjour, Martine, bonjour, bonjour...

Puis s'enchaînent les au revoir, à demain !

Arrivée à la porte qui donne sur l'extérieur, je n'ai plus de salive.

* * *

Dehors, la chaleur d'un soleil resplendissant me caresse le visage. Ma peau au grain halé adore notre étoile. Je lève un instant la tête vers le ciel.

J'aime les longues journées d'été. Tout semble plus facile et agréable à vivre, les terrasses se remplissent. Plagistes, baigneurs et surfeurs s'adonnent à leurs passions avec délectation. Le centre-ville se bonde de promeneurs flânant devant les vitrines des boutiques.

La tension me quitte. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais devenir folle.

C'est d'un pas assuré que je me dirige vers le parc à motos. Il y a pas mal de monde qui s'agite autour du campus, l'ambiance est festive, nos sportifs se congratulent d'avoir

remporté le championnat de football universitaire.

Je ne partage que très peu cet enthousiasme. Je ne remets pas en cause que la pratique d'une activité sportive nous soit bénéfique, mais de là à la sacraliser de la sorte... Cela me dépasse. Pour ma part, je suis une scientifique. Ceci explique sans doute cela.

Par le passé, il m'est arrivé de fréquenter un de ces athlètes. Cela à la suite d'un devoir d'étude en commun portant sur les effets néfastes des chocs à répétition sur le cerveau dans la boxe.

Notre relation n'était qu'un léger flirt qui aurait pu se poursuivre, car empli de sentiments. Malheureusement, les échanges intellectuels étaient limités et il m'arrivait parfois de passer des heures d'un ennui mortel avec mon Roméo. Dès lors, j'ai décidé de ne plus séduire de sportifs.

Le campus est bruyant, les uns chahutent, les autres sont assis la tête baissée dans leurs bouquins. Le micro crépite, une annonce se fait entendre : les étudiants sont invités à un pot de départ de l'un des professeurs, qui prend sa retraite. L'alcool y est interdit, mais, de source sûre, je suis certaine que quelques gais lurons sauront trouver une astuce pour en apporter.

Je tombe sur mes amis. Tout comme moi, ils veulent réussir leur diplôme. Très gentils et généreux, ils sont tous solidaires. Moi-même, je le leur rends bien. Ils savent qu'ils peuvent compter sur moi, et ce, à n'importe quel moment. On se soutient mutuellement sans préjugés, acceptant les difficultés de chacun, car nous sommes plus ou moins tous porteurs d'une faiblesse. Notre amitié est notre force.

Il y a Dylan, un grand gaillard nostalgique aux tenues

excentriques, du genre de celles qui se portaient dans les années 90. Puis vient Kélyann, surnommé Doigts de fée en raison de son talent pour la guitare et Franky, le beau gosse du groupe, un garçon très gentil.

Le moment est venu de présenter Kimia.

Jolie jeune femme, brune, toujours tirée à quatre épingles, tailleur et chaussures de grandes marques, Kimia compte devenir généticienne. C'est-à-dire une spécialiste qui étudie la transmission des caractères anatomiques et fonctionnels entre les générations d'êtres vivants, ainsi que les maladies dues aux gènes. Son choix forge mon admiration envers elle. Qui n'a jamais, au fond de lui, ressenti la volonté de percer le mystère de l'ADN ? Le comprendre et réussir à en modeler sa composition afin de rendre possible la suppression de toutes ces maladies transmises génétiquement ?

Aaah, Kimia, si tu avais su tenir ta langue, peut-être la suite aurait-elle été différente.

Mais je grille les étapes. Nous sommes encore loin de ce moment-là.

Dernier membre de mon groupe et non des moindres : il s'agit de Judith, mon amie d'enfance. On s'est toujours suivies dans nos études jusqu'au baccalauréat et, ensuite, on s'est retrouvées ici. Judith est une confidente et réciproquement. Nous n'avons aucun secret l'une pour l'autre.

Ce matin, je n'allais pas bien. Là, aux yeux de tous, j'ai retrouvé le sourire, et ma découverte m'aide à conserver cet état d'esprit. Pour autant, je reste... comment dire ? Préoccupée ?

Judith le ressent. Elle me saisit le bras et m'attire à l'écart du groupe.

— On en a pour quelques secondes, les gars ! Rien que

des choses entre filles ! OK ?

Les garçons acquiescent en bougonnant :

— Ah, les nanas et leurs messes basses !

— Eh, les gars ! Je vous signale que je suis une fille !
intervient Kimia, qui ne sait qui fusiller du regard : Dylan
Kélyann et Franky ou Judith et moi ?

— Comment te sens-tu aujourd'hui ? me demande
Judith. Je sais que ce n'est pas facile tous les jours d'assumer
cette ambivalence dans les humeurs qui sont les tiennes, mais
tu ne dois pas te laisser démoralisée. Tu es une battante. Tu me
l'as assez démontré ! Durant ces dernières années et jusqu'à
présent. D'accord ?

Chacun peut être une victime sans le vouloir. Il y a des
matins où je ne bouderais pas de traîner au lit. Ces matins-là, je
n'ai envie de voir personne, encore moins de devoir subir et
supporter les caractères d'autrui. C'est un de ces matins où la
mélancolie envahit mon esprit... Où je n'ai de cesse de songer à
un tas de choses tristes. Et, après avoir bien ruminé, je pense à
cet état de profonde tristesse qui me renvoie l'image que je vais
dégager aux autres... À l'inverse, il y a des jours où j'ai envie de
sourire au monde. Dès lors, je suis d'une joie à toute épreuve !

Je suis d'humeur à apprécier le temps d'un instant le
chant des oiseaux, à vouloir contempler la nature dont la
planète est dotée ou encore à suivre le vol gracieux d'un
papillon tout en m'émerveillant de sa beauté. Je prends du recul
sur tout ce que peut vivre un être humain dans son existence,
j'explore toutes les possibilités qui s'offrent à lui : les
rencontres, les découvertes sur le monde qui l'entoure. Je
m'extasie sur ce qu'est l'humanité.

Cet instant avec Judith ressemble à l'un de ces moments

dans la vie où vous vous dites que sans le regard des autres, vous n'êtes personne. Le regard des autres sur vous influence-t-il votre humeur ? Assurément ! Et cela vous rassure sur votre réussite personnelle et professionnelle. Du moins est-ce mon cas.

J'alterne les contradictions. Le bonheur d'être indépendante, libre et autonome, mais aussi un certain laisser-aller que je combats. Je suis empreinte d'une terrible mélancolie qui me pèse par moments.

Judith est au courant de cet état cyclothymique.

Je lui adresse un large sourire de reconnaissance. Si j'ai besoin de me confier, elle saura répondre présente. Notre amitié a une très grande importance à ses yeux.

Qui serais-je sans elle ? Ses mots me touchent beaucoup, comme toujours. Je lui promets de me battre et je la remercie d'éprouver tant de considération à mon égard. Cela m'apporte de l'assurance lorsque, certains jours, celle-ci me fait défaut. Judith est vraiment une très grande amie. Je suis très heureuse de l'avoir à mes côtés depuis tout ce temps.

Je lui promets de me battre, puis nous rejoignons nos amis, avec qui nous échangeons sur la manière de réussir à 100 % le prochain examen blanc qui a lieu dans quatre jours ; le dernier cours de pratique n'ayant pas été top pour chacun d'entre nous.

Lors de l'exercice en question, il nous fallait observer la réaction chimique des agents servant à la fabrication de mousse polyuréthane que l'on utilise dans les habitations pour isoler les murs et les plafonds. Le dosage devait être de précision si nous ne voulions pas nous retrouver dépassés par le mélange contenu dans l'éprouvette. Bien mal nous a pris de négliger la

mesure : nous nous sommes retrouvés avec une salle de labo entièrement envahie par cette mousse expansive. Ses 20 m² sont désormais emprisonnés dans un sarcophage de mousse. Aucune réaction ne peut inverser le processus. Seule solution : attendre que l'humidité de la pièce s'assèche et fasse durcir le bloc. Il ne nous restera plus qu'à le découper, à la manière d'un jeu Tétris inversé.

Bien sûr, on ne peut pas s'empêcher de rigoler de la situation.

Mes amis me proposent alors de continuer la discussion sur notre examen blanc devant un verre avant de nous rendre au pot de départ en retraite de l'un de nos enseignants, durant lequel sera présenté son remplaçant.

— Ce serait l'occasion de décompresser un peu, ajoute Judith, et de voir la tête du nouveau prof ! J'espère que c'est un beau mec. Jeune et athlétique !

Je secoue la tête. Je parle, je parle et je me marre. Mais je risque d'être en retard si je ne me dépêche pas.

— Tu sais que je n'aime pas trop les adieux, je suis bien trop émotive et je ne veux pas m'afficher devant tout le monde.

— Viens au moins avec nous prendre un verre..., me supplie mon amie.

— Ça'aurait été avec un immense plaisir, mais je suis de service ce soir. Je dois retourner à l'appart prendre une douche, je suis désolée. De plus, j'attends un coup de fil de mon père, afin d'avoir de ses nouvelles...

Mon père... Judith comprend immédiatement et n'insiste pas.

— Mais toi, vas-y surtout, lui dis-je avec un clin d'œil. Tu me diras demain s'il est à ton goût et si Dylan, Kélyann et

Franky ont de quoi être jaloux !

Les garçons gonflent le torse, comme pour défier toute concurrence. Je rigole avec eux, puis propose à mes amis de nous retrouver demain midi afin de grignoter un morceau ensemble. Ainsi, nous pourrions continuer d'échanger sur notre examen blanc.

Ils acceptent et je les quitte me dépêchant de rejoindre ma moto. Une 125 cm³ Varadéro de couleur grise sur laquelle j'ai installé un top case et des sacoches afin d'y ranger mes divers cahiers et bouquins. Je l'ai achetée deux ans auparavant à un ami d'enfance et je ne le regrette pas.

C'est un bonheur d'enfourcher cette monture telle une cavalière amazone sur son destrier à quatre pattes. À chacune de mes accélérations, l'adrénaline monte en moi et me parcourt littéralement. La résistance de mon corps en opposition au déplacement d'air me contraint à me cambrer en avant comme les pilotes de course sur leurs motos sportives. La vitesse est semblable à un orgasme !

Je quitte l'enceinte de la faculté, parcours d'un pas vif le chemin menant à l'aire de stationnement des deux roues. Je parviens au parking, une jolie place faite de pavés centenaires et entourée de platanes et de peupliers ayant le même âge. Petit point négatif néanmoins, les diverses taches d'huile faisant, c'est le cas de le dire, taches d'huile dans cet environnement qu'il faudrait, au contraire, respecter.

Après avoir récupéré mon casque intégral, qui fait énormément rire mes amis, car il est d'un rose bonbon « adorable » comme ils se plaisent à me dire, j'enfourche l'engin, mais je ne démarre pas tout de suite.

Je repense à ma molécule. Si ça se trouve, j'ai acquis

des super pouvoirs. Je vais essayer de déplacer à distance la poubelle là-bas sur le parking.

Je tends la main.

Je pousse, je pousse, je pousse. Je tire, je tire, je tire. Pour que la poubelle vienne vers moi.

Il ne se passe rien du tout, bien évidemment. C'est juste un sympathique délire de ma part. Mon grand frère Ben et ma petite sœur Krystal m'ont toujours dit que j'étais une rigolote. Je me le prouve aujourd'hui – même si ce n'est pas la première fois que je pousse le délire de la sorte.

En même temps, j'ai quand même mis les doigts sur le pissenlit au moment où je l'ai ramené au labo. Comment aurais-je pu deviner ce qui s'y cachait ?

Je regarde mes mains : pas de taches, pas de tremblements. J'observe ma figure dans le rétroviseur de ma moto. Peut-être mon visage se déforme-t-il ? Est-ce que je perds mes cheveux ?

J'ai toujours les dents bien blanches, mes jolis yeux et tous mes cheveux. Rien à signaler, à part mon mascara qui déborde un peu sur l'œil gauche.

Allez, j'arrête.

Je démarre la moto, la laisse un peu chauffer. Je laisse mon casque ouvert afin de prendre l'air en roulant.

Je vais rentrer à l'appartement, me faire couler un bon bain pour décompresser. Un bon bain à la mousse de pissenlit ! Non, je plaisante. Un bon bain à la menthe. Puis, je me commanderai une pizza au pissenlit. MDR ! En vérité, ce sera à la tartiflette ! Hummm, j'en salive déjà !

Et bien sûr, j'attendrai avec impatience l'appel de papa.

Allez, ma Pauline, t'éternise pas sur le parking. La

moto est chaude, il faut y aller. Tu n'as pas toute l'éternité devant toi. Je mets le contact et rejoins ma résidence.

Je regrette quelque peu d'avoir ainsi bavardé...

* * *

J'habite un appartement à l'intérieur plutôt chic dont l'une des pièces est dédiée spécialement à mes expériences de future pharmacologue. Une fois rentrée, je me douche. Comme j'apprécie cet instant où je retrouve ma cabine aux différents jets massants ! Je pourrais y rester des heures entières, si je ne craignais la déconvenue d'une facture d'eau salée.

Je me change, me sèche les cheveux brièvement, enfile ma tenue, le casque et pars aussitôt. Je terminerai de me coiffer et je me maquillerai une fois arrivée à *L'Émeraude*. Pas question d'un maquillage trop rapide. Je dois, je veux être belle pour Joss.

Joss, le pianiste de *L'Émeraude*...

C'est pour lui que je veux être belle.

Je ne lui ai pas avoué mes sentiments. Je suis tellement amoureuse que j'en deviens timide en sa présence et que je suis incapable de lui en parler. Alors, j'attends de voir s'il remarque que je l'aime. En fonction de sa réaction, j'espère ainsi réussir à faire le premier pas...

Je suis ravie que cette journée d'étude s'achève et de rejoindre *L'Émeraude*. J'ai hâte d'y être, me réjouissant de me rendre dans ce lieu que j'affectionne le plus, le piano-bar, mon piano-bar. Enfin, façon de parler. J'y suis avant toute chose employée comme serveuse, mais pas seulement.

Au fur et à mesure de mes soirées de travail, après chaque fermeture, je m'amuse à pousser la chansonnette. Un

jour, le patron m'a proposé d'accompagner comme choriste les artistes qui se produisaient dans son établissement en sus de mon service. J'ai accepté facilement, parce que Joss, mon pianiste tant aimé, et Mickaël, le barman, m'ont assuré que j'avais une voix dont la justesse me permettrait de me confronter à cet exercice.

Ainsi, dans l'ambiance de cet endroit merveilleux, je m'adonne avec plaisir à un vieux rêve que j'ai en moi depuis toute petite : chanter ! Du moins comme choriste !



Joss, mon Joss...

À L'Émeraude, on y chante du jazz.

En plus, ce soir, Peter Cincotti vient jouer et c'est Joss qui va l'accompagner avec la famille Zonca. Ça va être rempli, j'en suis sûre. J'ai hâte ! J'adore son titre *On The Moon*. Joss va

jouer dessus. Cette chanson est magnifique.

« You know I care for you
But pretend and lead me on
That's all you do
On the moon »

Oh oui, elle est sublime. Elle me fait trop penser à Joss.

Il y aura aussi *I love Paris*, *St. Louis Blues*, *Some Kind of Wonderful*, *Bali Ha'i*, *Raise the Roof*, *The Girl for Me Tonight*, *You Don't Know Me...*

De superbes titres !

Sans oublier *He's Watching*.

Oui, ça va être génial.

Celle-ci est vraiment trop belle. J'espère ne pas me mettre à pleurer dessus.

« Every day I always have some place to go »

Rien que de la chançonner, j'en ai des frissons et une boule à la gorge.

Ah, s'il pouvait m'appeler maintenant, mon Joss...

L'Émeraude est vraiment un lieu magique !

J'aime quand la soirée commence baignée par la douceur de ce style de musique. Musique qui s'endiable ensuite. Alors, je me révèle et oublie mon service, le chant devenant une vie à part entière. Les lumières, les couleurs, les clients polis, attentionnés. Je veux vivre ainsi détachée du quotidien banal d'un existentialisme primaire, même si j'ai conscience de l'utilité de ce quotidien et de mes études...

Autre effet positif de ce travail : il me soustrait au stress de mes journées d'étude bien chargées. Assumer tout ce travail en plus de mes cours à la fac ne m'a jamais posé problème. Au contraire. Cela m'a appris à être autonome et assidue. De plus,

j'y côtoie beaucoup de personnes et j'aime le contact avec elles. Et, bien sûr, en même temps, là-bas, j'y côtoie Joss...

Papa et maman sont fiers que je puisse réussir à subvenir à mes propres moyens. Quant à Ben et à Krystal...

Aaah, ma famille !

Justement, mon téléphone sonne. C'est papa.

2

Je suis la fille d'une maman de quarante-six ans, institutrice se dévouant corps et âme à ses trois enfants – mon frère de vingt-cinq ans, ma sœur de dix-huit et moi-même – et d'un papa de quarante-huit ans promis à un bel avenir à la suite de ses études d'ingénieur de haut vol. Malheureusement atteint de fibromyalgie, il a dû cesser toute activité professionnelle.

La fibromyalgie est un syndrome rhumatismal qui entraîne un état musculaire douloureux, évoluant de manière chronique. Ce qui amène papa à souffrir, en plus, de fatigue, de troubles du sommeil – sommeil qui n'est pas du tout réparateur – et de ce qu'on appelle dérouillage matinal : c'est-à-dire qu'il lui faut un certain temps, après un repos prolongé, pour que ses articulations s'assouplissent. Dans 90 % des cas, cette maladie touche des femmes âgées de quarante à soixante ans.

Adolescente, je me suis dit que papa devait donc avoir en lui des cellules féminines souches. Il nous suffirait de les localiser, puis de les neutraliser. À quoi peuvent servir des cellules féminines chez un homme ? J'ai appris plus tard que c'était bien complexe que ça.

La douleur touche principalement son dos – sa colonne vertébrale, sa dorsale haute et sa lombo-fessière – ainsi que ses épaules, ses trapèzes et ses coudes. Il a également mal près des

hanches et aux genoux.

Quand cette maladie s'est déclarée, je n'étais qu'une enfant et me suis longtemps demandé pourquoi mes mamies et mes papys, qui étaient bien plus âgés, n'étaient pas souffrants. En fait, c'est parce qu'ils ont été guéris après avoir suivi un traitement adapté. Papy était atteint de la maladie de Parkinson. Le manque de production de Dopamine avait été soigné par l'implantation de substances en lieu et place dans le cerveau. Quant à mamie, elle vit avec un stimulateur cardiaque depuis plus de 20 ans.

Par conséquent, il suffirait de patienter. Après quelques dodos, mon papa serait à nouveau en pleine forme... Le temps passait. Il ne guérissait pas. Pourtant, je restais confiante en une amélioration non médicamenteuse, pourquoi pas subite, inexplicquée, voire miraculeuse. Et si rien n'y faisait, je me disais que ce serait à moi que reviendrait la responsabilité, la joie de trouver le remède. The Remède !

Plus les années passaient et plus cette idée faisait son bonhomme de chemin en moi, jusqu'à devenir une conviction. Une quête ! Mon père étant atteint d'un mal affectant, dans neuf cas sur dix, une femme. Il existait bien une raison pour que lui soit touché. Cette raison, je finirais par la découvrir et la dompter ! C'est donc avec cette volonté en moi que j'ai grandi, car, bien sûr, contrairement à mes papys et à mes mamies, papa n'a pas guéri...

Dès que nous avons appris la maladie incurable de notre père, la vie de chacun s'en est retrouvée bouleversée. Cette maladie nous a fait mûrir plus rapidement, mon frère, ma petite sœur et moi. En effet, qu'il s'agisse de Ben, de Krystal ou de moi-même, indépendamment ou en fratrie, nous voulions

nous intéresser à tout, montrer que nous pouvions nous débrouiller comme des grands, que nous pouvions nous aussi nous occuper de nos parents mis à mal par la fibromyalgie de papa, comme eux s'occupaient de nous avant qu'elle ne se déclare. Par exemple, nous préparions et assistions aux confections des repas, des desserts et aidions à la mise en place de la table. Cette épreuve a davantage soudé notre tribu. La natation et la marche douce étant d'excellents remèdes contre la perte de vigueur et de masse musculaire, ainsi que pour son moral, il pouvait se sentir encore « normal ». De notre côté, c'est très volontiers que nous apprêtions nos sacs à dos respectifs.

Nous passions beaucoup de temps ensemble.

Lors des séjours en clinique de papa, nous recevions et hébergions mamie et papy, qui s'occupaient de nous tandis que maman était au chevet de notre père. Dès les devoirs terminés et les leçons apprises, notre activité préférée consistait en la réalisation d'objets, de dessins que nous dissimulions dans la maison à l'attention de papa, attendant impatiemment son retour. Sans dire mot, maman découvrait également pour elle quelques cadeaux de ses canailles, ainsi qu'elle aimait nous surnommer si affectueusement. Que ces moments de retrouvailles étaient chaleureux ! Chacun versant quelques larmes...

Papa a été exemplaire. Comme il nous le disait très souvent, quand j'étais petite, « cette saleté » – ainsi qu'il appelle sa maladie – n'est pas ce qu'il y a de pire au monde. Certes, elle lui promettait des souffrances, mais ne le condamnait pas. « Je serai parmi vous, mes amours, pendant encore plusieurs décennies, ajoutait-il, et, qui sait, un chercheur, un ange

devrais-je dire, parviendra-t-il à me soulager ! »

Mon papa était un vainqueur, un battant, un héros, mon héros ! Il était le poumon, le motivateur de la chaumière, tournant en dérision Sa Saleté !

C'est avec une dignité sans faille qu'il a fait preuve d'adversité. Une attitude innée dans la famille : surmonter les épreuves est une force de caractère chez nous...

Pendant un temps, j'ai continué de partager cet instinct de conservation malgré les obstacles et les souffrances à affronter. Pendant un temps... Mais le moment n'est pas encore venu de parler de mon acte.

Papa était donc mon héros et moi, je voulais être son ange...

À l'époque de mes vingt-trois ans, je pensais que rien n'était insurmontable. Que celui qui voulait pouvait, que la pente soit peu ou prou savonneuse. Pour moi, la volonté servait à progresser et, expression historique particulièrement vraie : l'union fait la force !

Je n'ai pas respecté cette expression. Je me la suis jouée solo. Même si ce n'est pas moi qui ai décidé des choses ainsi, je n'en garde pas moins, en moi, de la culpabilité.

Mais je m'égare.

L'union fait la force, disais-je.

Aussitôt le diagnostic confirmé, après un énième séjour hospitalier, maman a pris le taureau par les cornes et s'est renseignée sur l'aide qui pourrait être apportée à papa. Les termes les plus fréquemment utilisés étaient la pratique d'activités physiques. Du sport, donc. De manière adaptée, bien sûr. Ainsi que de la relaxation et de l'hypnose afin qu'il puisse bénéficier d'un sommeil réparateur. Chaque soir, une fois la

maisonnée endormie, elle potassait, découvrait les bienfaits potentiels, les soulagements éventuels, accompagnée en cela par papa. Ils pratiquaient ensemble certaines activités, notamment la relaxation.

C'est elle aussi qui organisait le planning hebdomadaire des « dépenses de calories » de son époux. Un époux qui, de son côté, gérait son autonomie et ses activités physiques comme cérébrales. Il avait installé un système de poulies et de poids pour parfaire son « corps d'Apollon » comme il l'appelait. Il s'était également créé son propre tapis de course. À son bureau figurait une série de blocs-notes dans lesquels il écrivait des poèmes, il résolvait des équations, écrivait sa biographie ou encore s'intéressait aux langues étrangères. Par exemple, il en avait un estampillé : « J'apprends l'espagnol ». Il avait décidé de passer les mêmes examens que ses trois enfants et de faire les mêmes devoirs ! Je me souviens que lorsque nous rentrions, il nous disait : « Alors, qu'apprenons-nous aujourd'hui ? » Trop fort, mon papa !

Toute sa vie durant, il n'aura eu de cesse d'apprendre.

Malgré ces soucis, ma jeunesse fut très heureuse. Une maman douce, aimante et un papa très disponible – lorsque présent à la maison et non hospitalisé – ont donné naissance à une vie de famille soudée où régnaient sincérité, franchise, honnêteté, sans aucun sujet tabou. Une tribu joyeuse, désireuse de profiter au maximum des instants où les effets de la maladie étaient moindres.

Hélas, ma petite sœur, Krystal, malgré mes heures et mes heures de discussions, parfois de haute lutte, avait assimilé la malchance de papa à une punition. Nos parents n'étant jamais parvenus non plus à la faire changer d'opinion.

Il lui arrivait de s'en prendre à notre père, jusqu'à s'emporter et à lui hurler : « Ce n'est pas possible ! Qu'as-tu fait pour mériter de telles souffrances ? Un tel châtiment ! Que nous caches-tu ? Que nous cachez-vous, maman et toi ? Personne ne mérite de vivre ainsi ni, surtout, de tomber malade si jeune ! »

Krystal est née en 2000.



Krystal, ma petite fouine

L'an 2000...

C'est si loin à présent. Je me souviens : j'étais si heureuse quand j'ai appris que j'allais avoir une petite sœur. On

aimerait tant figer ce temps qui se dégrade, qui nous dégrade. Qui fait vieillir.

Oui, je me souviens de ces instants merveilleux qui s'éloignent... Pourquoi dois-je m'éloigner aussi ? Je ne m'y fais toujours pas.

Je m'égare à nouveau.

Krystal, donc.

Âgée de 18 ans, elle a des problèmes de drogues et de petite délinquance. Elle est instable et anxieuse. La drogue lui permet de fuir cette réalité qu'elle n'ose affronter. Elle ne parvient plus à se construire et se cherche dans les rêves chimiques.

À moins que la raison ne soit tout autre ?

Par quel processus en était-elle arrivée là ? Était-ce de l'autodestruction ? Une sorte de délire où elle expiait ainsi les pseudo-fautes de nos parents, afin que notre père soit libéré de sa maladie ? Je ne l'ai jamais su...

Notre famille si merveilleuse, si soudée a ses zones d'ombre. Ses dénis. Nos parents ne voient pas les problèmes de Krystal. Notre père, que la maladie épuise chaque jour, s'efforce de surmonter les douleurs. Notre mère ne regarde que le beau côté de chacun et de chacune, s'enrichissant de la politique du silence pour ne pas citer celle de l'autruche. Maman se ment à elle-même, se persuadant d'agir ainsi au mieux.

De mon côté, je suis très proche de Krystal. Elle est ma petite fouine adorée. Mais je culpabilise vis-à-vis d'elle. Je veux la protéger sans pour autant prendre la place de notre mère. Je souhaite être un modèle pour elle. J'aimerais lui montrer que la vie n'est pas que fatalité, que l'on peut atteindre

ses rêves. Des rêves comme les miens, par exemple. N'y étant pas encore parvenue, je ne lui ai rien dit de mon travail nocturne et cela me pèse...

Et il y a Ben, notre grand frère. Âgé de vingt-cinq ans, il est militaire de carrière.

Ben n'apprécie pas du tout mon travail à *L'Émeraude*, encore moins mon caractère. Il entretient une certaine distance avec moi, ne pouvant accepter que sa sœur soit serveuse, un métier de nature un peu légère de son point de vue. De plus, il aurait souhaité que j'aie la fibre un peu plus patriotique au lieu d'être autant anticonformiste.

Chacun sa route, chacun son chemin. Enfant, je supportais difficilement l'autorité. Elle est pourtant nécessaire à toute société. Ben, lui, ne peut faire sans directives, d'où cette carrière dans l'armée. Cela ne m'empêche en rien de l'aimer et d'être aimée par lui. Car Ben adore ses sœurs. Krystal est de sept ans sa cadette et, lui aussi, il veut la protéger. Il n'est pas souvent présent, mais je sais pouvoir compter sur lui en cas de problème, tout comme notre petite sœur. Il a le sens aigu de la famille, comme moi, et, malgré nos différences, nous ne pourrions jamais faire l'un sans l'autre ou nous ignorer. Nous sommes, Ben, Krystal et moi, une entité à part entière.

En prenant mon indépendance, j'ai un peu mis de la distance avec eux et nos parents. Ce n'est pas de gaieté de cœur que j'ai dû me résigner à quitter le cocon familial afin de m'assurer un avenir appréciable et apprécié.

Qu'est-ce qu'ils me manquent...

J'aurais dû me confier à eux. Sans doute m'auraient-ils épaulée. Conseillée... Je n'en serais pas, aujourd'hui, à m'interroger. À m'en vouloir de m'être éloignée d'eux.

Je n'aurais pas dû partir de cette manière.

Dois-je nourrir des regrets de m'être comportée ainsi ? Ai-je vraiment voulu les préserver ? Ou cette séparation correspond-elle à un acte égoïste, à du « chacun pour soi » ? Je n'en suis pas sûre... Dois-je continuer à avancer en faisant disparaître de ma tête ces questions ? Cela fait tellement longtemps qu'elles sont en moi ! Même au plus fort de mon euphorie, je n'ai jamais réussi à m'en débarrasser.

Parfois, j'ai l'impression de vivre dans le faux. Si ça se trouve, je vis peut-être dans un rêve. Peut-être vais-je me réveiller ? Bien sûr, après toutes ces années, je sais très bien que j'existe dans le vrai. Que tout cela est bel et bien réel.

3

De nouveau sur ma machine, je m'envole vers mon travail, sans rapport avec mes études certes, mais on m'y attend. Joss m'y attend. Dans un ronronnement doux et régulier, ma moto dévore le boulevard peu encombré à cette heure. J'adore ce mode souple de conduite, qui me permet en toute sécurité de m'approprier le trajet indépendamment, enfin presque, du trafic usuel. Quand je suis sur ma Varadéro, j'ai le sentiment de rouler librement.

Les aiguilles de ma montre me pressent ostensiblement. Je suis en retard. Je suis remontée contre moi-même. Comment ai-je pu ainsi me laisser envahir par ces interminables palabres que je trouve, maintenant, futiles ? Bien que j'apprécie et aime mes amis, j'aurais dû écourter ma présence auprès d'eux. En revanche, je ne pouvais mettre un terme à ma discussion avec papa.

Et j'y pense, demain midi, je n'aurai pas le temps de

potasser les cours de chimie, car j'ai accepté la proposition de déjeuner avec la troupe... À cela s'ajoutent mes recherches au labo, que je compte continuer de mener dans la matinée... Je ne m'en sortirai jamais !

J'arrive enfin à *L'Émeraude*, l'empressement ayant failli me faire griller un dernier feu rouge.

Je stationne ma moto en épi devant la façade de *L'Émeraude* à sa place habituelle. C'est une façade entièrement noire dont l'entrée principale se situe entre deux immenses vitrines faites de miroirs sans tain. On ne peut soupçonner ce qui se cache à l'intérieur.

Au-dessus de l'entrée, illuminée de néons dispensant cette couleur spectrale de l'ultraviolet – donnant aux clients porteurs de tenues blanches une singulière luminescence mauve –, se trouve suspendue une gigantesque émeraude de métal surmontée de deux croches : l'une noire, l'autre, blanche.

Je m'étire. Si les multiples jets de ma douche ont détendu mes muscles, ils n'ont pas réussi à me vider la tête. Les questions concernant la molécule tourbillonnent encore en moi.

Il me faut mettre de côté ces interrogations !

Je me secoue.

Allez, cesse de te plaindre et concentre-toi, Pauline ! Si tu veux assurer ce soir et être efficace dans ton travail, il le faut ! Au boulot, ma fille !

Je suis accueillie par la montagne de muscles du portier, Éric. Je le salue rapidement d'une tape amicale sur le biceps. Juste derrière lui se dresse l'accueil, où se font les réservations. Joe Aberman, le patron, me regarde en tapotant sa montre d'un air agacé, avant de me sourire.

Ouf ! C'est bon pour cette fois !

Je lui renvoie ma déception d'être en retard puis lui retourne son sourire.

Tout autour de moi, l'ambiance est feutrée. *L'Émeraude* se compose de deux grandes salles en enfilade, dont l'une comprend une dizaine de tables dotées de six chaises chacune. L'autre se compose d'un espace suffisamment grand pour permettre aux clients de s'adonner à la danse et, dans un coin, d'une scène en demi-cercle faisant face à la piste. Sur une rangée d'armatures métalliques au-dessus de celle-ci, sont suspendus quelques projecteurs sublimant l'ensemble. L'un d'eux, télécommandé, sert de poursuite pour l'artiste. Les plafonds sont constellés de spots miniatures blancs ressemblant ainsi à une nuit étoilée.

Cette ambiance m'apaise et dissipe ce nuage grisonnant mes neurones. J'abandonne mes préoccupations, et mon état de fatigue physique me quitte à l'instant même.

Je me hâte.

Quel contraste entre le personnel présent, se pomponnant tout en délicatesse, souriant, échangeant sur les dernières informations, les cancans et les potins du monde de la nuit, et la rapidité avec laquelle je dois faire face à mon retard, tenter de rattraper le temps perdu.

Je note avec surprise que Ginette, l'une de mes collègues, a pris le temps de s'occuper d'une partie du travail m'incombant, à savoir la décoration des tables dont je suis responsable. Je la remercierai après. Je me rends vite à mon casier pour me changer. Je l'ouvre. Ma tenue de serveuse est là, d'une impeccable raideur, victime d'un pressing sans reproche, pendante sur un cintre. Je l'enfile avec une rapidité sans faille.

Les battements de mon cœur s'intensifient et résonnent

dans ma poitrine, l'adrénaline monte en moi face au miroir. Tout en chantonnant un air de jazz, je réajuste mon chignon. Je trépigne d'impatience à l'idée que la soirée commence !

Une fois sur mon 31, je m'empresse de rejoindre la salle où le boss donne les consignes habituelles, tant sécuritaires que commerciales, afin d'assurer l'excellent déroulement de la soirée. Joe était un illustre pianiste, membre de l'orchestre Third Symphony. Il a mis fin à sa carrière à la suite de l'amputation d'une main après un accident de la route duquel il est sorti miraculeusement en vie.

Personne ne l'écoute. Il n'y a guère d'originalité, d'autant qu'il s'agit du même à chaque fois. Peut-être devrait-il nous le faire dans une autre langue ou en verlan ?

Aussitôt le speech barbant quotidien achevé, je rejoins Ginette pour la remercier vivement de m'avoir si gentiment épaulée, lui assurant une réciprocité à la moindre occasion. Et dire que j'étais persuadée que cette fille était désagréable et détestable, exhibant ses formes au moindre mouvement et usant d'un sourire faux. Je la voyais uniquement comme quelqu'un ne songeant qu'à draguer les clients célibataires – ou pas, d'ailleurs. Pour moi, elle s'était incontestablement trompée de style de bar. Peut-être l'ai-je jugé trop hâtivement ? Un peu à l'instar de Ben vis-à-vis de mon travail. Il ne faut jamais juger sur les apparences, car elles peuvent être trompeuses. L'habit ne fait pas le moine.

Ceci étant acté, je me rends au comptoir où Mickaël, le barman en chef, expose les nouvelles recettes pour la soirée, un cocktail détonnant et un second bien plus doux.

Mickaël est un beau garçon, élancé et très bien coiffé. Il colle parfaitement à l'emploi. Son sourire brillant et ses yeux

verts perçants offrent à chacun de ses clients un visage chaleureux et accueillant.

J'adore discuter, partager avec lui. Il a tellement voyagé que nous abordons constamment telle ou telle contrée visitée. Nos échanges me permettent de m'évader, de m'inventer des projets au bras de Joss. Lui et moi donnant des concerts dans le monde entier, adulés par un nombre infini d'admirateurs !

Aaah, Joss. S'il savait les sentiments que je ressens pour lui...

Il vient d'arriver, d'ailleurs. À peine a-t-il le temps de saluer chacun et chacune qu'il se retrouve déjà devant son piano, faisant courir ses doigts sur les touches.

Je le salue de loin, incapable de m'approcher de lui. Il me renvoie mon signe de la main avec un petit sourire.

Mes pensées nous projettent d'un coup, lui et moi, en acteurs d'une relation sentimentale. Je me vois dans ses bras protecteurs ; tous deux emprunts d'un amour réciproque. Dans un bonheur d'une telle passion dévorante que mon cœur s'emballe avec force. Je l'entends battre jusque dans mes tempes.

Ma timidité enclave ma volonté.

À nouveau, je m'interroge sur mon incapacité à faire le premier pas. Est-ce vraiment de la timidité ? Peut-être est-ce tout bonnement la peur de me prendre un râteau ? C'est vrai ça, et si je ne lui plaisais pas ? À moins qu'il ne soit lui-même en attente de me voir franchir le cap ?

Une chose impossible ! Dans une ambiance générale, il m'est facile de plaisanter avec lui, mais si l'échange devait être sur des sujets plus intimes, je perdrais vite mes moyens ! Et je ne veux pas me retrouver à bafouiller et à me rendre ridicule.

Pourtant, je sais qu'il faudra bien, un jour, en avoir le cœur net. Si je pouvais faire comme Ginette ou comme Joe, avoir comme eux cette facilité du contact, je me jetterais à l'eau sans hésiter !

Tout à coup, retour à la réalité. Le gong résonne. Il est 21 heures, heure à laquelle s'ouvrent les portes de l'établissement. Il me faut me rendre à mon poste.

Pendant les trois prochaines heures, j'alterne les va-et-vient entre les tables, munie de ce plateau alourdi par les différents cocktails et autres breuvages alcoolisés que j'avoue porter avec une certaine élégance, espérant ainsi être remarquée par Joss. Bien que je fasse ce travail qui me fatigue les pieds dans ces chaussures à talon de treize centimètres de haut, je le maîtrise à la perfection. Ce qui me permet d'obtenir de généreux pourboires.

Ici, le comportement des clients doit être irréprochable. Ce sont pour la plupart des gens de bonne tenue de la côte californienne. Nous n'avons pas à subir certaines indélicatesses que l'on trouve dans les autres bars. Pas de clients qui nous prennent pour des filles faciles ou un fruit d'étal de marché, qu'il faut absolument tâter afin de vérifier s'il est assez mûr pour la consommation. Comme si être serveuse, pour ceux-là qui se prétendent être des apollons du sexe, était une filiale de la prostitution ! D'ailleurs, c'est pour cela que mon frère n'aime pas mon travail. Il a une fausse idée de mon métier et de l'environnement où il s'exerce. Étant lui-même un homme dans ce milieu très fermé et macho du corps militaire, sa vision se réduit aux rades où lui et ses frères d'armes traînent, ces derniers ayant certainement des propos et des gestes déplacés vis-à-vis des femmes qui apportent leurs consommations.

Son attitude m'attriste beaucoup. Je voudrais tellement

qu'il se donne la peine de venir se rendre compte par lui-même du lieu magnifique qu'est *L'Émeraude*. Quelle agréable surprise se serait de le découvrir un jour, là, devant mes yeux. Qu'il puisse faire le constat que bien que sa sœur soit serveuse, ce métier qu'il méprise, elle n'est pas une prostituée. Qu'il comprenne que je me respecte et que l'on me respecte pour la femme que je suis et le travail que je fais. J'aimerais aussi tellement qu'il découvre l'une de mes prestations de choriste !

Je regarde ma montre. Il est minuit. Je me hâte de rejoindre le vestiaire. Il me faut mettre ma tenue de scène. Je ne suis pas la vedette, mais, comme chaque soir, j'accompagne en tant que choriste un artiste de jazz. Celui de cette soirée sera Peter Cincotti, venu nous ravir de son dernier album.

Les musiciens règlent leurs instruments. Le bassiste, Eric Herbert, nous fait partager son talent pour les cinq cordes. Le batteur, John MacPhersdon, nous fait vibrer l'estomac avec sa grosse caisse et, enfin, interviennent les cuivres et leur son mélodieux, mis en exergue par messieurs David Mac Caslin et Bowie Herch. Tous sont prêts à nous éblouir de leur art.

La lumière se tamise, l'ambiance se feutre, le brouhaha des discussions cesse, le silence se fait et la musique s'élançe. Djeff, notre showman, se congratule d'avoir eu la chance que l'artiste qui suit ait accepté son invitation avant d'annoncer, triomphant :

— Eeeeet, maiiintenant, mesdames et messieurs, applaudissez Peter Cincotti !

On croirait entendre l'un de ces survoltés du football lorsqu'un point, dans les dernières secondes de jeu, décide de l'issue d'un match important. Le public en nombre soulève des applaudissements d'une intensité qui ne souffre d'aucune

modestie. Les acclamations réjouissent l'ensemble des artistes présents sur scène.

Ça y est, c'est parti ! Je suis aux anges. La cadence rythmique m'envahit et m'invite à me trémousser. L'artiste fait son entrée, la réverbération de sa voix entraîne des frissons qui me parcourent le corps. Une intense chaleur s'exhale de la scène.

Comme souvent, je m'inquiète.

Et si je n'étais pas à la hauteur ? Cette pensée s'insinue en moi.

Mon tour de faire entendre ma voix de choriste arrive bientôt. Je suis un peu fébrile, je me raisonne : *Ne t'inquiète pas, fais comme tous les soirs, donne tout !*

Je tourne mon regard vers Joss.

Avec son costume trois-pièces et nœud papillon, le pianiste de *L'Émeraude* – mon pianiste ! – accompagne avec talent Peter Cincotti ! Ses grandes mains règnent en maître sur le clavier qui ressort dans la pénombre du spectacle. Il se tient droit et l'on devine un homme de grande taille. Un bel homme à la chevelure brune, épaisse et taillée en vigueur. Son visage affiche un sourire juvénile qui masque ses vingt-huit ans. Son regard bleu azur file vers la scène et vers moi.

Je lui tends un de ces regards qui laissent paraître un sentiment de profonde inquiétude.

Il hoche la tête et m'adresse un clin d'œil d'encouragement. Je me sens rougir. S'il savait !

Monsieur accompli, j'imagine que Joss se révèle à moi en prince charmant à la recherche d'une belle au bois dormant. Belle au bois dormant que je serai. Le calme m'envahit alors, et je me lance. Sans plus aucune appréhension.

Dans une ambiance chaleureuse et veloutée, chaque invité goûte au savoureux cocktail émotionnel généré par notre ensemble mélodieux.

Le batteur, John Mac Pherson, joue avec une telle frénésie qu'il nous transporte en un beat d'une rythmique si intense que je ne peux m'empêcher de marquer un déhanché plus prononcé. Les trompettistes, Mac Caslin et Herch, surlignent de leurs notes les mélodies des titres, les arrangements que le bassiste, Eric, influe et complète avec harmonie.

Parmi le public, pas un bruit, aucun chuchotement et des applaudissements nourris à chaque morceau. Le temps paraît suspendu, le charme opère, chaque instant se révèle magique. Notre session se termine après environ deux heures d'un show dont, je le sais au fond de moi, un jour je serai l'unique vedette. Avant que Peter Cincotti s'en aille, je m'en vais lui parler. Cet artiste me plaît.

Timidement, je m'en approche, hésitante. Sentant que je cherche à l'aborder, il me devance :

— Bonsoir, Pauline.

— Bonsoir, monsieur Cincotti.

Il me corrige aussi vite :

— Oh ! Allons. Je vous en prie, appelez-moi Peter.

Après notre concert de ce soir, je pense que nous sommes assez intimes pour nous le permettre.

— Oui, monsieur Cincotti ! Euh, Peter !

Il y a des moments où je suis une véritable cruche !

Il ne s'attarde pas sur ma maladresse et me demande :

— Alors, dites-moi, Pauline, que puis-je faire pour vous ?

Je me lance et lâche d'un trait :

— Je tenais à vous dire que je suis l'une de vos plus grandes fans ! Que les émotions que vous dégagez de vos textes m'émouvent profondément ! J'aimerais un jour arriver à ce niveau...

— Eh bien, je vous remercie et vous retourne le compliment, car votre timbre de voix est d'une sonorité à la juste mesure de ce dont sont capables les meilleurs choristes. Des talents que nous avons parfois de la difficulté à recruter. N'avez-vous jamais envisagé de prendre la place de l'interprète principal ?

Je n'en reviens pas de ses compliments ! Encore moins de sa question !

J'en reste sans voix quelques secondes avant de lui avouer :

— Cela me tenterait bien, mais comment démontrer que j'en suis capable ?

— Tenez, dit-il en me tendant une carte, voici mes coordonnées. Dès que vous aurez un moment de libre, nous conviendrons de votre disponibilité pour une session en studio. Qu'en pensez-vous ?

J'exulte.

— Cela serait avec un immense plaisir, Peter ! Je ne sais comment vous remercier !

— Eh bien, en ayant confiance en vous et en me rappelant dès que possible.

Jamais je n'aurais pensé décrocher une telle invitation. J'ai tellement espéré de tout mon être cet instant, et voilà que ce soir, comme avec la découverte de cette molécule, tous les espoirs me sont permis !

Chapitre 2

Petite, j'ai toujours fait ce rêve.

Au commencement, la lumière. Cette lumière. Et ce blanc intense... Même mon ombre n'existe pas. Je suis éblouie, je cherche et je m'interroge.

Est-ce parce que je suis au paradis ?

La lumière en question finit par diminuer. Apparaît devant moi un micro étincelant, comme saupoudré de paillettes. Ce genre de micro sur lequel tant de personnes célèbres ont posé leurs mains pour diffuser le timbre magique de leur voix. Ces voix magiques qu'on ne peut oublier.

Que *je* ne peux oublier.

Je suis seule devant ce micro. Je ne sais pas où je suis. C'est le silence, et ce blanc d'une pureté me fait obstacle à l'infini.

Qu'y a-t-il derrière ? Aucune idée. Même l'horizon, je ne l'aperçois pas. Où est-il ?

Je reste là, immobile, calme, comme en train d'attendre quelque chose. Quoi ? Là aussi, je ne sais pas. Est-ce la réalité ?

Je n'ai pas la sensation de rêver. J'ai l'impression de vivre un événement qui n'a pas encore eu lieu. Puis, je me découvre, comme s'il y avait des miroirs en face de moi. Étrange impression... Je suis âgée d'une trentaine d'années de

plus. D'une élégance sans pareil, je suis vêtue d'une robe brodée de fils d'or à son encolure. Je m'aperçois tenant le micro de la main droite, tandis qu'à mon annulaire gauche, je porte une bague sertie d'un diamant d'une beauté jamais vue. Mon ventre est arrondi, comme sujet d'une grossesse arrivant à son terme. Bien sûr, enfant, je ne comprenais pas la raison de cet embonpoint. Mais en grandissant...

La lumière revient et sa chaleur me ramène à l'instant présent de ce rêve.

Je sens l'odeur du cuivre. Cette odeur, hummm ! je la reconnaîtrais entre mille.

Elle ravive dans mon esprit le souvenir d'avoir, poussée par la curiosité, mis la main sur une grosse boîte noire que mon frère cachait sous son lit. Étrange impression que de se souvenir en rêvant ! Cette boîte contenait un serpent très méchant. Un serpent doré, la pire espèce ! C'est ce que Ben m'avait dit pour me dissuader d'y toucher. Je compris plus tard que ce serpent n'était autre qu'un saxophone. Mon grand frère avait eu sa période musicale avant de se découvrir, au grand dam de mon père, une carrière militaire.

L'odeur des cuivres emplit toujours mes narines. J'entends alors se propager à travers ma poitrine la puissance du saxophone et du trombone, dont la gravité touche la note la plus basse. Secouée dans tous les sens par ces sonorités, je suis comme aspirée vers le sol. Tirée vers le bas pour ne remonter que lorsque ma voix s'élance, accrochant avec perfection la juste tonalité dès le départ du morceau.

Je sais que je suis faite pour cela. Pour chanter !

Je le sens, c'est là, je ne maîtrise plus rien, mon corps ne m'appartient plus. Ça y est, je m'abandonne. Je ne peux plus

me retenir, je me sens partir. La lumière s'estompe, ils sont là devant moi. Ce sont des gens. Ils sont venus m'entendre...

Je les vois et...

... mon Dieu, mon frère Ben est parmi eux !

Je ne lui ai jamais vu un tel regard.

Mon père aussi est présent.

Toute ma famille est là ! Maman, papa ainsi que Krystal !

Oui, je chante. Je chante des écrits que j'ai moi-même composés. Et ils sont tous là.

J'ouvre alors les yeux et me retrouve dans ma chambre au papier peint du livre de la jungle. En me disant que j'ai encore fait ce rêve et je sens que, plus tard, je vais le vivre. Je serai chanteuse de jazz, j'en suis convaincue ! C'est ainsi que j'ai grandi. Bien des années plus tard, je penserai que si j'avais su, je ne me serai jamais accrochée à cette certitude...



Je rêve...

Mardi, 30 octobre 2018

Je suis arrivée de bonne heure sur le campus ce matin, je souhaitais prendre un café et réviser un peu le cours du jour. Après l'examen blanc d'hier, que nous devons absolument réussir, c'était bien normal. Je repense à celui-ci. Dès que nous avons franchi les portes, le stress était à son comble. La disposition des tables rendait impossible toute tentative de triche. Cette solennité était pesante, oppressante, épuisante, et cela, malgré mon niveau. Comme à chaque partiel écrit ou oral, l'impression d'avoir la tête vide était là. L'angoisse montait en moi. Ce qui est ridicule et agaçant, car je savais qu'une fois dans ce sanctuaire de la pensée, mes connaissances me permettraient d'assurer, comme toujours. Et, bien entendu, comme après chaque bataille, « c'était facile ».

Oui, ç'a été facile.

Aussi bien pour moi que pour mes amis. L'équipe au complet a su globalement maîtriser le sujet. Quand nous nous sommes retrouvés, un regard entre Judith et moi a suffi à nous signifier que nous étions encore dans la course, elle et moi, complices de la première heure. Toutes et tous nous ont questionnées sur les réponses. Mon amie d'enfance et moi sommes *la* référence cognitive de la promo. Même Francky, qui parade beaucoup, a su faire preuve de modestie.

La pression retombée, la mélancolie s'est installée en moi comme une sinusite dont on n'arrive pas à se défaire et qui s'annonce au moindre coup d'humidité. Mélange de regrets, de nostalgie et d'anxiété. Tous ces sentiments qui ont si mauvais goût...

Ma rigueur intellectuelle me permet de dissocier les sources diverses de cet inconfort émotionnel : la maladie de papa, ainsi que celle de Marjorie, la fille de mes amis Patrick et Josine.

Marjorie vient de fêter ses dix-neuf ans. Depuis fort longtemps, elle et moi sommes très proches.

Marjorie souffre d'un mal hélas incurable qui s'est déclaré lorsqu'elle était petite : la spondylarthrite ankylosante. Il s'agit d'une maladie qui s'attaque essentiellement aux articulations. Un lent processus de dégénérescence les ronge jusqu'à les fragiliser. Les traitements pour freiner cette évolution sont lancés, mais il faudra du temps pour la stopper : le remède miracle n'existe pas encore. Néanmoins, je lui ai trouvé quelques soulagements médicamenteux.

En effet, lors de mes recherches personnelles pour combattre la maladie de papa, j'ai fait quelques découvertes que j'ai gardées secrètes – le secret est une de mes grandes spécialités ! – et que j'ai essayées avec Marjorie.

Malheureusement, la spondylarthrite évolue avec les années qui passent, et mon traitement ne la stoppe pas. Il la contient toutefois, et Marjorie se trouve en meilleure forme. Elle est beaucoup moins épuisée et son regard a retrouvé un éclat prometteur. De plus, la prise de ces médicaments que j'ai mis au point lui évite les séances de chimiothérapie imposées par le protocole de soins que le médecin tente toujours de lui prescrire.

Parfois, je m'interroge : ma cyclothymie, la maladie de papa, puis celle de Marjorie... Cette loi des séries me questionne – même si pour Patrick et Josine, c'est plutôt une histoire de rencontres. N'empêche, parfois, je ne suis pas loin

de rejoindre les idées de Krystal. Qu'a fait notre famille pour mériter de telles douleurs ?

Car ce n'est pas tout, il y a autre chose qui ne va pas en moi et dont se nourrit ma mélancolie... Cette dernière s'est déclenchée juste après l'examen, peut-être à cause de la pression que je me suis infligée. Du coup, il me fallait parler à Juju. Lui seul saurait calmer cette angoisse destructive. Heureusement, il était chez lui ! Julien, c'est ma bouée de secours.

Julien, le voisin par excellence...

Un garçon doté d'une gentillesse hors norme. Toujours prompt à rendre service, d'une bienveillance sans limites, jamais avare de compliments envers moi ; bien qu'il ait conscience qu'aucun sentiment autre que celui d'une amitié profonde ne saura naître entre nous.

Lui et moi, nous sommes très proches. Nous parlons de tout et en toute circonstance. C'est un véritable confident. Je l'ai connu au moment de mon emménagement dans l'immeuble, puisqu'il habitait – et habite toujours – l'appartement voisin du mien. Il travaillait alors au Centre Technique de l'usine Omera. À présent, il bosse pour Tesla's Technology, une société versée dans l'aérospatial. Julien est une pointure dans son domaine. Il conçoit et réalise sur une imprimante 3D d'assemblage par fusion laser métrique toutes sortes d'éléments nécessaires à la construction des satellites et autres engins de défense déployés autour de notre bonne vieille planète Terre, ceci afin de prévenir et d'éliminer tout astéroïde qui nous tomberait dessus. Ce n'est pas loin de deux milles de ces différents engins qui nous protègent, le berceau de l'humanité et nous.



Julien, mon cher ami...

Julien m'a expliqué que, grâce à cette technologie, nous sommes capables de déduire qu'un corps est en mouvement dans l'espace. Si les calculs démontrent une trajectoire fatale, l'ensemble des nations peut intervenir avant même que la presse en fasse ses choux gras. Bien sûr, tenu au secret-défense, c'est tout ce dont il m'a fait part sur son activité. « Je ne saurais vous en dire davantage, jeune fille, sans, comme le dit le vieil adage, être dans l'obligation de vous tuer ! » m'a-t-il dit en jouant les méchants.

Julien est un bricoleur de génie. De nombreuses fois, il est intervenu pour de menus travaux dans mon appartement. Rien ne lui résiste. Ce qui ne se vend plus, il le fabrique. Ce qui ne se trouve plus, il l'invente ! On ne s'ennuie jamais lors de nos échanges. C'est d'ailleurs pour toutes ces raisons que notre

amitié est solide, que nous savons que nous pouvons nous parler à cœur ouvert, sans méfiance l'un vis-à-vis de l'autre.

Une anecdote à son sujet.

Mon cher voisin de palier est un jeune homme au physique un peu passe-partout. De petite taille, un peu rondouillard, enfermé dans des vêtements toujours trop justes à sa taille – qui laissent apparaître quelques menus bourrelets ressemblant aux bosses qui recouvrent un pain artisanal de campagne – il est toujours coiffé d'une casquette. Celle-ci sert à dissimuler une calvitie très prononcée. Elle laisse toutefois échapper sur les côtés de son crâne quelques cheveux résistants à leur chute. Cette absence pileuse, du haut de ses vingt-huit ans, l'affecte énormément, surtout dans son rapport envers la gent féminine.

Avant qu'il n'attrape le syndrome du port de la casquette en toute occasion, il m'a raconté qu'un jour, gêné des moqueries, il s'est essayé au port d'un postiche. Il avait cédé au doux chant d'un de ces vendeurs, expert sans vergogne, dont le large charabia commercial réussirait à vendre des lunettes de correction à des personnes non voyantes ! Cette espèce de gens démunis totalement de bienveillance, obnubilés uniquement par le chiffre d'affaires quotidien qu'engloutit leur tiroir-caisse.

Donc, Julien, séduit par le commercial, se convainc que cet achat sera le moyen implacable qui mettra fin à sa calvitie et au complexe allant avec. Après de nombreux essais, il trouva un postiche lui allant à merveille. Un artifice de couleur châtain clair, étoffé de vrais cheveux, faisant ressortir la couleur châtaigne de ses yeux. Artifice, je le reconnais aujourd'hui, qui était à s'y tromper.

Fort de cette confiance, mon cher voisin a invité à sortir

la plus jolie de ses collègues de travail. La charmante a accepté sans soupçonner l'imposture.

La soirée s'est déroulée comme il l'espérait. Après un repas romantique dans un grand restaurant gastronomique de la côte californienne et une tendre ballade sur la plage de San José, face à l'océan Pacifique, elle et lui se sont retrouvés avec le désir de prolonger la nuit dans de fougueuses étreintes. Julien a amené sa belle à son appartement. Tous deux se languissaient de désir l'un pour l'autre, l'excitation était à son comble. Lorsque sont venus les préliminaires, Julien a scruté, des lèvres, la moindre parcelle de peau de la généreuse poitrine qui lui était offerte. À peine est-il arrivé à mi-hauteur de ce corps nu, que pour freiner l'ardeur du téméraire, la fille n'a eu d'autre idée que de le saisir par les cheveux.

Quelle n'a pas été la surprise de la malheureuse, qui découvrait ainsi, maladroitement, le secret de séduction de mon pauvre ami ! Elle a poussé un tel cri de peur que Julien en a été cloué sur place, totalement empourpré par la gêne, ne sachant quoi dire, cet incident réduisant à néant ses échanges charnels.

Contre toute attente, ils ont fini par éclater de rire. Éclat qui s'est transformé en fou rire. Celui-ci a bien duré une bonne heure ! Heureusement pour mon ami, sa collègue lui a démontré que son physique, même dépourvu d'une soyeuse crinière, n'était pas désagréable à ses yeux. Et ils ont achevé cette nuit comme ils en avaient décidé tous les deux. Depuis ce jour, Julien s'est abstenu de remettre cette perruque et a opté pour la casquette.

On en rit encore beaucoup, aujourd'hui.

Bref. Je m'égare. Mais c'est pour dire le degré de confiance qui nous unit. De plus, il me paraît important de

parler de lui dans ce journal. Le temps passe et efface la mémoire. Je ne veux pas oublier Julien.

Comme d'habitude, malgré ma mélancolie étouffant mes pensées, je ressentis un plaisir presque rituel à aller le voir. Son sourire m'accueillit à sa porte et son regard chaleureux m'invita à la confession. Au lieu de cela, je demandai de ses nouvelles. Avec humour, il me félicita pour cette pirouette. Nous avons ri de bon cœur et il a ajouté :

— Tu sais que je suis là pour toi... Parle-moi de ton chagrin.

Ce que je fis. Il m'aïda à relativiser. Tout n'était pas si triste dans ma vie. Bien sûr, je ne lui avais pas tout dit – et il le savait, lui aussi. Patient comme jamais quelqu'un n'aurait pu l'être, il attendit que j'aborde le sujet.

— Je t'ai confié mon envie d'enfant, ai-je fini par lui dire avant de lui répéter pour la millième fois : Non, il me faut ajuster ma pensée, l'envie... certes, je l'ai. Sauf que le suivi depuis quelque temps montre clairement mon infertilité.

Je ne pourrai jamais être biologiquement maman. Ce crève-cœur, indélébile dans ma chair, me ronge de l'intérieur. Je ne pourrai jamais découvrir et apprécier la sensation corporelle de la gestation, ressentir l'émotion de toute femme – épargnée par cette maladie génétique – de porter la vie en elle, la sentir gigoter et croître dans son ventre, la voir au travers de l'imagerie d'une échographie, entendre le battement rapide d'un petit cœur qui ne serait pas le mien.

Triste constat qui alimente régulièrement ma profonde mélancolie. J'ai parlé à Julien des angoisses, que celle-ci fait naître, et de la colère que j'ai envers moi-même pour céder ainsi à mes peurs.

— C'est comme si tu disposais de l'éternité et que tu n'arrivais pas à réaliser un projet, ai-je conclu.

Il m'a rassuré de sa voix douce et apaisante :

— Ma chère Pauline, le bonheur, la vie, c'est maintenant, c'est aujourd'hui. N'hypothèque pas un avenir dont tu ignores tout. Et, surtout, ne renonce pas. La résignation n'est en aucun cas une façon de résoudre le problème ou de progresser. Un jour, tu auras un enfant, j'en suis convaincu...

Une fois encore, mon ami Juju a réussi à désamorcer la bombe de l'anxiété qui était apparue en moi. Et, comme toujours, il savait distiller le positif de toute réalité, même si cette dernière s'avérait sombre.

* * *

Je traverse les couloirs du laboratoire, mon humeur à nouveau au plus bas. L'effet de l'intervention de Julien n'a été que passagère.

Ils pourraient mettre un peu de musique dans les couloirs, me fais-je la réflexion, sombre. Ça serait plus agréable. Et puis changer la couleur, aussi !

Ce vieux bleu qui revêt les murs – un bleu me rappelant un jean délavé –, je me demande s'il n'est pas pire que ce qui est peint sur les tableaux !

Sans oublier toutes ces lettres ! C'est vrai, quoi ! Pour aller au couloir O, il faut passer par le F, ensuite par le P, qui rejoint le N et qui t'emmène au E. Là, tu tombes sur le labo à la jonction du J et, enfin, du O, dont le tableau accroché au mur pour se repérer est celui d'un melon posé sur un banc. On se croirait dans le labyrinthe de Pan ! Il ne manque que des elfes et des pièges. Et peut-être croiser par hasard Indiana Jones qui

te dit : « Attention, un fossé et des crocodiles ! »

Et puis, ces couloirs sont d'une longueur !

Combien de fois ai-je pensé à les traverser à moto, à mettre cinq minutes au lieu de trente ? J'ai les mollets d'une athlète, à force ! Une athlète ? Non mais, quel comble !

Je m'arrête et je me masse les tempes.

L'humour a déserté mes pensées, ma mélancolie tourne à la mauvaise humeur et aux sarcasmes.

Je connais les raisons à ça. Je suis allée chercher d'autres pissenlits pour les étudier et je n'y ai pas retrouvé ma molécule. Je me suis dit qu'elle devait donc être présente dans le sol – puisque je l'ai découverte dans la racine de mon dent-de-lion – mais non, rien. Nada. J'ai tout vérifié. Tout.

Chose encore plus étrange, il n'y en a aucune trace dans l'ensemble de ma plante si singulière. Pourtant, le phloème est un tissu conducteur, alors pourquoi le pissenlit – sa tige, ses feuilles, ses fleurs – n'en est-il pas chargé ?

Est-ce la lumière qui l'empêche de monter à la surface, ou bien la molécule se transforme-t-elle ? La terre n'en contient pas. Ni l'air tout autour, ni la pluie, ni les vers, ni les autres insectes, ni rien du tout.

C'est impossible que la plante entière n'en contienne pas !

Je me suis rappelé qu'elle semblait bouger au rythme de la musique classique. J'ai même l'impression qu'elle est apparue avec le lancement de ce son. Peut-être la théorie de la musique sur les plantes est-elle réelle et que ce n'est pas qu'une légende ? Le pissenlit est étudié depuis la nuit des temps, c'est quand même fou, tout ça !

Oui, oui, je l'ai vu bouger, comme suivre cette musique. C'était beau, hallucinant !

Je me calme. C'est tout bonnement impossible, ou alors on rentrerait dans le paranormal, là ! Une bonne raison en tous cas pour garder ce secret. On ne sait jamais : les humains sont souvent imprévisibles et ont tendance à devenir fous. Dans mes moments de profonde tristesse, les autres me font peur. Avec ce genre de trouvaille, je pense que mes craintes sont fondées. Je n'ai confiance qu'en moi-même, je cherche la vie, pas la mort. Je ne laisse donc rien paraître en traversant ces horribles couloirs, tout comme je n'ai rien laissé paraître à mon mentor.

Je n'ai aucun reproche à me faire. Je cache pour la bonne cause et, s'il le faut, je mentirai. Mon père, à l'instar de Marjorie, c'est tout ce qui compte, je n'en ai qu'un seul. On n'y pense pas quand on est enfant, ce qui n'a pas été mon cas. Très tôt, j'ai pensé à sa santé et à lui.

Je ne suis qu'une étudiante, encore à un dixième du début de sa carrière, à peine entrée dans le moule de la recherche, et voilà que je fais cette trouvaille ! C'est quand même fou, d'autant que je ne cours pas après la gloire ! Ce n'est pas pour cela que j'ai choisi ce métier. Oh que non !

Souvent, je me sens en décalage avec les gens de ma promotion qui, eux, travaillent sur le connu, puisqu'on n'est pas loin d'avoir fait le tour de l'existant, je pense. Le tableau périodique n'a pas bougé depuis un bon moment ; même dans l'espace, on y découvre ce qu'on a déjà trouvé.

Je me remets en marche et me hâte. Autant éviter d'être en retard une fois de plus à *L'Émeraude* !

J'espère ne pas devenir folle avec cette découverte, comme ces chercheurs d'or devenus dingues et enterrés avec

leurs propres pelles.

J'arrive dans le couloir principal de la faculté. En regardant bien les autres étudiants, je me rends compte que l'on fait tous la même chose. En réalité, ils sont tous comme moi. D'ailleurs, même Kimia travaille avec son mentor sur l'inconnu. Ainsi que les chercheurs de notre mécène !

C'est moi qui en fais trop.

Je souris.

Tu vois, ma Pauline, tu commences à devenir folle. Le Trisagion de Part me possède ! Mdr !

Égale à moi-même, j'angoisse aussitôt pour autre chose : Ça va être dur pour moi d'aller bosser ce soir avec cette trouvaille en tête ! J'y suis bien parvenue la semaine dernière, pourquoi n'y réussirais-je pas ce soir !

Il me faut une bonne raison pour vaincre la noirceur qui obstrue mon cerveau !

Et Joss, ma Pauline, hein ? Joss ou la molécule ? Ah, là, là, c'est dur !

Non ! Pas tant que ça en fait !

Ce sera les deux !

Allez, ma belle, en attendant, c'est Joss !

En rejoignant le parking, je réalise que je n'ai pas recontacté Peter Cincotti. Il le faudra, ou il va croire que je me suis dégonflée, et je ne veux pas laisser passer ma chance !

Tout compte fait, je mènerai de front : la recherche sur ma molécule, mon job de serveuse et, soyons folle, une carrière de chanteuse. Et tant pis si mon cerveau disjoncte !

* * *

À présent, il est 21 heures, la soirée va commencer. Je

suis prête à accueillir les clients qui entrent dans la joie et la bonne humeur. Comme la lumière chasse l'obscurité, comme la chaleur repousse les frissons, leur arrivée accompagnée de ce petit mot simple, « Bonsoir » – posé sur un sourire –, épanouit mon état d'esprit. L'obscurité me quitte agréablement, ceci dans l'engouement d'une belle soirée qui se joue ensemble. Ma place est ici, au milieu de nos clients. Je suis là pour eux, et ils sont là pour moi...

Dix minutes avant, j'ai vérifié si tout était bien en place sur les tables. Puis le rythme s'est enchaînée. Les premiers clients passent leur commande et je fais en sorte de les servir au plus vite. Mon sourire un peu forcé du début se révèle plus sincère au fur et à mesure que s'écoulent les heures. L'image de ma personne que me renvoient les regards attentionnés des gens finit par me rassurer. J'arrive à être moi-même, la Pauline, heureuse et rigolote des jours où la mélancolie reste cachée.

Clara, la chanteuse prévue au programme, arrive avec tout son matériel. Clara est une illustre chanteuse de rhythm and blues. Elle me fait penser à Aretha Franklin. D'ailleurs, quelques morceaux de celle-ci font partie de son répertoire. Elle possède ou, plutôt, elle maîtrise une voix expressive qui vous transporte vers le monde de la soul, que vous soyez adepte, simple amateur de ce genre musical ou néophyte.

Je l'accueille, impressionnée.

Je souris largement en la voyant s'approcher. Ce n'est pas habituel de rencontrer une telle star. Il y a trois jours encore, elle accompagnait les Cocktails M'Jazz au temple du jazz, la mythique salle Palace Jazz ; là où se sont illustrés, en leur temps, Otis Redding – avec les inimitables morceaux *Respect* et *The Dock of the Bay* –, ainsi que Louis Armstrong –

cet inoubliable chanteur et trompettiste ayant interprété les célèbres titres *West End Blues* ou *Mahogany Hall Stomp*. S'y est produit également Miles Davis, l'un des pionniers du Cool Jazz et du Jazz-rock, auteur des historiques *Walkin'* et *Bye Bye Blackbird*.



Clara, quelle chanteuse !

Bref, quel honneur que de recevoir, que de servir une telle peinture. Une peinture d'une simplicité inouïe, saluant chaque personne qu'elle croise sans se prendre pour une star.

Clara est une dame de couleur, une jolie brune aux traits fins, très légèrement maquillée et dont les lèvres charnues sont mises en valeur par un rouge à lèvres carmin. Sa longue robe noire scintille de mille feux. Elle marche lentement,

assurément, comme le font les mannequins, mais sans avoir besoin d'attirer les regards des jurés. Ici, toute l'assistance n'a d'yeux que pour elle, impatiente d'ouïr ses premières notes.

Je suis carrément émue.

J'aime tellement ses chansons et sa voix ! Clara est tellement talentueuse !

Bon, je cesse de jouer l fan transie. Il me faut indiquer à Clara l'endroit où se trouve sa loge. Elle me demande si gentiment de l'accompagner que je rougis.

Quelle incroyable soirée ! Moi, Pauline, la petite, la minuscule Pauline menant la grande, la talentueuse Clara à l'endroit où elle peaufinera sa préparation et répétera quelques passages de son prochain récital.

C'est un honneur de travailler en ce lieu. À jamais, je me souviendrai de ces rencontres, de ces concerts. Et dire que Ben considère qu'il ne s'agit là que d'un lieu de débauche, où l'on boit et plus si affinité. Il n'y connaît vraiment rien... Seules comptent ses armes à feu et ses guéguerres qui, elles, sont destructrices et immorales !

Je vis intensément ces instants, m'imaginant un jour, qui sait, revenir ici pour donner un concert privé. Y retrouver Ben, mais aussi ma famille, ainsi que Kimia, Judith et tous les autres.

Nous voici dans la loge VIP, située face au bureau de la direction. Je demande à Clara si cela convient. Elle me répond par l'affirmation, me remercie et lance un chaleureux : « À tout à l'heure ! »

Je regagne mon poste, à nouveau sur un petit nuage. Quoi de plus normal pour une fille pratiquant secrètement le chant depuis l'âge de huit ans, après un déclic lors de l'écoute

d'un CD d'Aretha Franklin que maman avait offert à papa ?

Aujourd'hui, je connais encore l'ensemble de cet album à la perfection ! Quoi de plus facile, de plus beau que la musique pour exprimer un ressenti, une douleur, une joie, un état d'esprit ? Je baigne dans cette ambiance. Il m'est aussi permis d'utiliser mon corps et sa gestuelle pour décrire encore davantage cette expérience.

Le temps que Clara se prépare, je continue à servir les clients. Je ne ferai pas partie du chœur, ce soir. Notre vedette chante sans. L'ambiance dans la salle est bon enfant. Chacun est assis, dégustant un des innombrables cocktails de Mickaël, dont celui du jour, le Bloody Mary, renommé pour l'occasion le Bloody Clara, boisson à base de vodka et de jus de tomate. Pour les plus classiques et les moins aventureux, la coupe de champagne fera son effet.

Le moment où Clara va chanter approche.

Tout à coup, notre directeur, après avoir discuté avec l'impresario de Clara, se lève et invite Joss d'un signe de la main à le rejoindre à sa table alors qu'il jouait quelques titres d'un maître de la soul, Marvin Gaye. Notre barman supplée immédiatement Joss et lance le CD à l'origine de tous mes rêves. Celui d'Aretha Franklin, que je surnomme toujours « ma Bible ». Il est à l'origine de ma passion pour tout ce qui touche tant à l'écoute qu'à l'interprétation des œuvres de jazz ! De moult instants particuliers et tant d'heures passés avec papa à écouter ce chef-d'œuvre. Mais ce soir, je ne le savoure pas. Mon attention est parasitée.

Il y a un problème.

La conversation entre mon Joss et le boss dure. Je crois remarquer de l'inquiétude sur le visage de Joe. Joss quitte la

table et se dirige vers moi, l'air grave.

Je rougis aussitôt et panique même un peu. Qu'est-ce qu'il me veut ? Aurais-je fauté auprès de Clara tout à l'heure ?

Je n'ai pas le temps de dire un mot. Une fois à mon niveau, Joss est plus rapide que moi :

— Pauline, nous rencontrons un énorme pépin ! m'apprend-il. Une véritable catastrophe ! Clara faisait ses dernières vocalises quand sa voix s'est mise à avoir d'impensables ratés. Elle est contrainte d'annuler sa présentation. Aussi, j'ai décidé notre patron à te donner l'opportunité de te présenter ce soir sur scène !

Je recule, ébahie. Je n'en reviens pas ! Mon pianiste me propose de chanter ce soir ? Je balbutie :

— A... Attends ! Pour... pourquoi moi ? Qu'est-ce... Qu'est-ce qui te dit que... que je sais chanter ?

Mon pianiste a une réponse toute trouvée :

— Écoute, Line, je t'ai entendue à maintes reprises alors que tu te préparais dans les vestiaires. Je devrais garder ça pour moi car tes chevilles risquent d'enfler, mais ta voix est sublime. Tu vis tes interprétations. Sincèrement, j'en frissonne rien que d'y penser. Ta place est sur scène ! Et comme tu connais le répertoire de toutes les personnes qui se produisent ici, eh bien, je pense que ce moment est pour toi...

Je crie presque :

— Mais Joss, je ne suis pas prête ! Es-tu devenu fou ? Te rends-tu compte que tu me proposes de remplacer une star internationale ?

Il secoue la tête et pose la main sur mon épaule. Piégée dans l'incrédulité qui est la mienne, je ne réalise pas qu'il me touche.

— Tu sais, une chance pareille n'arrive qu'une fois dans une vie. J'ai confiance en toi. Je te le redis : tu sais chanter et tu as une très belle voix.

— Mais je ne fais que des reprises !

— Oui, et ce n'est pas un problème. J'ai persuadé Joe de te laisser interpréter l'album d'Aretha que nous écoutons en sourdine actuellement et que tu connais parfaitement. Il me faut ta réponse maintenant, le public commence à s'impatienter. Il nous faut annoncer le désistement de Clara et...

Je le coupe de suite avec un long soupir désesparé.

— OK, allons-y. Advienne que pourra...

Ai-je vraiment le choix ? Il a raison, le show est sur le point de débiter. Si je n'y vais pas, aucun artiste ne se produira ce soir, et la réputation de *L'Émeraude* en souffrira.

À la fois soulagé pour cette raison et, j'en ai l'impression, heureux pour moi, Joss hoche la tête en direction du patron, qui se dirige aussitôt vers la scène pour expliquer le désistement de Clara et les raisons de celle-ci. Il demande à l'assistance de faire preuve d'indulgence envers la jeune chanteuse qui assurera l'intérim au pied levé. Il s'excuse pour cet aléa et offre une boisson à chacun.

De mon côté, je laisse tomber mon service pour rejoindre les vestiaires et enfiler non pas une tenue de star, mais mon humble robe de choriste. Clara me rend une brève visite pour s'excuser de m'imposer cette épreuve. Elle me rassure et m'encourage à donner le meilleur de moi-même. Pour vaincre le trac, elle me conseille de m'imaginer chantant seule dans ma salle de bain. Je la remercie d'une voix tremblante et lui souhaite un prompt rétablissement.

Je me dirige vers la scène. Joss a l'air très détendu. Il

me dira plus tard qu'il était en fait pétrifié ! Me cachant ses craintes, il m'encourage :

— Allez, Line, fais-toi plaisir ! Ce soir, tu es la star, la vedette pour qui tout ce public s'est déplacé... J'ai confiance en toi !

Et l'orchestre, comme un seul homme :

— Vas-y, Pau ! Épate-nous, donne tout. Tu es la meilleure !

Leur chaleur et leur enthousiasme me réchauffent le cœur et m'aident en toute modestie à prendre confiance en moi. Qui connaît mieux que moi les titres à interpréter ? En plus, j'aurai, je pense, un public compatissant, compréhensif... Oui, je suis capable d'assurer la relève. Mieux que ça, je peux remplacer Clara !

Ce soir, tu seras la vedette de la soirée, me dis-je en me convainquant que je ne chante pas seule, mais en compagnie, pour le plaisir de mes parents, de mon grand frère et de Krystal. Comme dans mon étrange rêve de petite fille...

* * *

J'ai pris place devant le public. Avant que je ne monte sur scène, Joss m'a rappelé dans un chuchotement :

— *Feeling Good...*

Je n'ai plus le temps de rien. Djeff interpelle la salle, me donnant un surnom au passage.

— Mesdames et messieurs, elle est grande, elle est talentueuse, elle est belle ! Voici Lili Paul !

Le public applaudit avec un peu de retenue comparé à d'habitude, certainement un peu perdu de ce changement de dernière minute.

Philippe Zonca, avec son trombone, et son frère, Nico, à la trompette, lancent les premières notes. Le batteur, Thomas Therier, se met de la partie avec ses cymbales. Il enchaîne avec les roulements en tapant ses baguettes sur les peaux des toms, du plus aigu au plus grave, tout en passant par la caisse claire. Tous trois viennent de France, d'une ville appelée Le Touquet. Ils accompagnent Clara le temps de sa tournée.

Parmi les clients, le silence règne.

Ça y est, j'y suis !

À cette idée, le stress s'accroît. J'ai l'impression que mes talons aiguilles vont percer le plancher... Puis, l'adrénaline se mêle à la tension, et le mélange monte en flèche dans l'ensemble de mon corps. Je les sens danser et tourbillonner sur eux-mêmes. Je ne sais plus ce que je dois dire ou faire. J'en oublie les premières notes jouées par les musiciens et le titre que m'a rappelé Joss !

Quelle idée est passée par la tête de mon pianiste ? Pourquoi a-t-il lancé l'idée que j'étais capable de remplacer Clara ? Il n'aurait pas dû...

Quelle situation horrible et angoissante d'arriver à cet instant tant désiré ! Tant rêvé ! Je le touche du doigt, que dis-je, de mon corps tout entier ! Des battements de mon cœur qui s'accroissent, de ma gorge qui se dessèche, de ma poitrine qui se durcit jusqu'à m'empêcher de respirer. Ma première, au pied levé. Improbable.

Je vais me planter, c'est sûr !

Je me raisonne, ce n'est que le trac.

La voix de Juju s'en mêle : « N'hypothèque pas un avenir dont tu ignores tout. »

Il a raison ! Je n'ai aucune idée de la manière dont va

finir cette prestation ! Il n'y a que mes angoisses qui pensent savoir, et elles sont mauvaises conseillères.

Oui, je vais y arriver !

Non.

Je ne sais pas...

Ah, comme cela est frustrant !

C'est comme si ma poitrine était comprimée par une grosse corde. Ça m'a l'air tellement facile quand je suis seule dans les vestiaires... Enfin... seule, pas vraiment. Il y a les oreilles de Joss qui traînent et qui...

Je me rends compte que je chante.

Et pas n'importe quoi !

Ce n'est pas *Feeling Good*, comme le souhaitait mon pianiste !

Je chante l'une de mes compositions...

Mon Dieu !

Joss et les Français ont dû abandonner leur départ pour me suivre et improviser !

Je suis glacée d'effroi.

Et voilà que ces mots, sortis inexplicablement de moi, écrasent le son des cuivres. La peur rend ma voix trop puissante. Je ne la maîtrise plus ! On n'entend que moi !

Heureusement, de très bons musiciens m'accompagnent. Et ils savent improviser. De vrais pros ! Ils ont de suite rattrapé ce changement subit !

Je réalise aussi que j'ai chanté bien avant eux et qu'ils ont dû changer leurs notes et les porter sur ma voix pour une compo qu'ils ne connaissent pas. Tout comme moi. Je ne l'ai jamais entendue accompagnée par des instruments ! C'est comme la découvrir en même temps qu'eux !

Joss m'adresse un clin d'œil. Ils sont là et ils me suivent sans problème.

Ouf ! Je suis rassurée, on est connecté. Je le vois, c'est la première fois qu'il ne me lâche pas du regard et qu'il joue d'une façon complètement improvisée, comme si...

comme s'il était moi, tout simplement. Le piano monte doucement, la batterie aussi, les deux frères suivent. Je réajuste ma voix sans lâcher mon pianiste du regard. Surtout que cette chanson parle de lui.

Joss...

J'ai l'impression de me retrouver noyée dans l'océan avec lui et de ne plus jamais pouvoir remonter à la surface. De devoir rester en apnée dans le bleu si clair de ses yeux.

Alors, je m'abandonne.

Ma voix s'envole en accord avec les notes de l'orchestre et se pose comme un équilibriste qui prend le premier pas sur le bord du fil. Je suis la mélodie qui, elle-même, me suit en une symbiose parfaite et mélodieuse. J'ai chaud. Mon corps bouge en rythme, mon visage offre aux spectateurs l'émotion que transportent mes paroles. La sincérité et la générosité, je me dois de transmettre cela durant ces minutes magiques.

Tout va très vite. Ou bien est-ce long ? Le moment n'est pas à m'interroger. Je suis la vedette, le centre d'intérêt de cette soirée. La complicité de Joss me soutient.

Joss, ma musique, mes mots, mon cœur à vif, nous ne faisons plus qu'un. Un tout.

Il vit ma chanson.

Il la vit, je la vis. Oui, nous ne faisons plus qu'un. Mon cœur lui parle, je le vois, il le ressent. Cette connexion fusionnelle, notre public en est spectateur, tout comme il est

spectateur des autres spectateurs, eux-mêmes spectateurs. Personne ne veut perdre la moindre miette de ce qui est en train de se passer.

Notre émotion, à Joss et à moi, est projetée dans la salle. Aucun centimètre carré n'est épargné. Elle se trouve partout dans l'air. Tous sont touchés, sans pouvoir bouger, sans vouloir rater ne serait-ce qu'une seconde de *nous*.

Les sentiments que je chante deviennent plus fluides. Je plais, j'envoûte. Serais-je arrivée à réaliser mon rêve ?

Oui ! Et je savoure l'instant. Je le vis à fond. Surtout, ne rien perdre de tout cela, noyée dans cet océan d'émotions spontanées, sincères. Du vrai, rien que du vrai dans de fausses existences que l'on se construit parfois. Que l'on est obligé de vivre en tous cas. Jusqu'à s'inventer tout un monde pour les supporter. Pour s'en sortir. Nos pensées tournées vers nos rêves jusqu'à notre mort. Avec un soupir, on se dit que l'on aimerait ceci, cela. Et l'on ne cesse de se plaindre. Alors que rien ne nous empêche de les rendre réels !

Voilà certainement pourquoi papa n'a jamais cessé de se battre. Voilà certainement pourquoi je l'ai suivi dans cette voie !

Vivre nos rêves, c'est magique ! C'est unique !

Des moments comme celui-là, c'est exister sur une autre planète. Et on y embarque tous ceux touchés par ce rêve. Tous à bord de ma fusée ! Veuillez attacher vos ceintures, départ imminent ! Et une fois dans l'espace, on se laisse pousser par la gravité de l'imagination, des sentiments, des émotions...

Je cesse de philosopher. Je quitte Joss des yeux et mon regard se perd vers la salle. Du coin de l'œil, je vois le gentil barman. Il est bouche bée. Je reviens vers le public.

La transposition de mon vécu se reflète au travers de mon interprétation et se répercute sur le visage des spectateurs. Ils sont parcourus de frissons. La mélancolie les prend aux tripes. Comme dans mon rêve d'enfant, je sais que je suis faite pour chanter !

Ma première interprétation s'achève.

Dans la salle, c'est le silence.

Je me retrouve sans mots.

Devant moi, les spectateurs sont tous immobiles. Leurs yeux étincelants reflètent le rayonnement de tout cet amour qui s'est extrait de mon corps pendant la chanson.

Je tourne la tête. Joss, que je n'ai jamais vu ainsi, me regarde, émerveillé. Le patron aussi ne voit que moi, immobile comme tous ses clients. Sur sa gauche se tient Clara, le cou entouré d'une écharpe. Elle aussi devenue spectatrice d'autres spectateurs tandis que moi, de l'autre côté de la scène, je devenais elle.

Un coup de froid. Juste un coup de froid qui a tout changé.

Oh, tous ces regards... Je n'ai jamais vu le public comme ça ! Tous, sans exception, restent hypnotisés et ne bougent toujours pas, les yeux fixes, brillants comme les cuivres. Quelle sensation bizarre, étrange !

J'ai fini la chanson voilà plusieurs secondes, peut-être plusieurs minutes, je ne sais pas, tout me paraît aller tellement au ralenti.

Soudain, des applaudissements fusent. Suivent des acclamations. Les bras sont levés, même ceux des musiciens ! Joss est debout. Tous m'acclament.

— Li-Line ! Li-Line ! Li-Line !

Ils ne s'arrêtent pas, c'est la folie.
Mes larmes coulent, je n'ai jamais été aussi heureuse.

2

Après être passée par la loge, les bras chargés des bouquets de fleurs que Joe avait prévus pour Clara, j'ai rejoint le bar. Je me sens légère, envoûtée par ce que je viens de vivre.

Je suis toujours sur mon petit nuage, frissonnant encore en me remémorant le tonnerre d'applaudissements qui a suivi mes prestations, ce bonheur jouissif que procure la reconnaissance. Je me sens plus belle et tellement détendue. Les nuages noirs en moi se sont tous envolés...

Je suis parvenue à faire vibrer, à transporter les convives du jour. J'ai envie d'en pleurer.

J'aimerais tant être entourée de Ben et de Krystal à cet instant, pour qu'ils puissent goûter cette réalité simple, belle et gratifiante ! Je voudrais également croiser Julien parmi les clients et lui confier ma satisfaction – ce qui le changerait de mes éternelles sautes d'humeur – et passer la fin de soirée avec Judith, partager ce bonheur avec elle.

Mickaël, le gentil barman et grand voyageur, s'approche de moi. Les yeux brillants, il me félicite et me demande ce que je désire boire.

Il est si chaleureux envers moi, comme si j'étais une autre et non plus la simple serveuse d'il y a quelques heures.

C'est agréable et même très enivrant.

J'ai toujours ce goût de rêve au fond de moi, l'impression de m'être rejointe depuis le trottoir d'en face. Mickaël, que j'ai apparemment conquis, m'enveloppe de

compliments et de félicitations dont le goût est semblable à celui, sucré, des friandises d'enfant.

Ses yeux me dévorent de la tête aux pieds. J'essaye de prendre un peu de distance. Jusqu'ici, ses élans se limitaient à quelques mots charmeurs que j'acceptais d'un sourire flatté.

— Ah, ces lumières chauffent vraiment fort !

Je recule et me positionne un peu plus loin de lui afin d'échapper à cette fournaise imaginaire.

Ouf ! Je pense avoir remis une distance raisonnable. Et d'ajouter platement :

— Encore une belle soirée.

Ce qu'il concède avec un sourire de séduction avant de me couvrir à nouveau d'éloges.

Un monsieur vêtu d'un costume trois-pièces gris moucheté à la qualité exceptionnelle, hors de prix – signé ostensiblement Emporio Armani – et portant une écharpe de soie assortie s'approche de moi.

Il me félicite et me propose de le rejoindre dans le bureau de Joe.

Je le salue d'un simple « bonsoir, Monsieur. » Je ne comprends pas.

Puis, je réalise le sens de ses propos.

Le suivre dans le bureau du patron ? Le rêve continuerait-il ?

Il se présente.

— Mark Ramson, de New Wave Label Group. Je repère, si vous me permettez l'expression, les talents comme vous et je les accompagne vers leur carrière. J'aimerais vous entretenir des possibilités à venir à la suite de votre performance...



L'impresario Mark Ramson qui a cru en moi

Je suis estomaquée.

Un impresario ?

Je suis contente, comblée.

Ai-je mis le doigt sur ce que je désire tant ? Ce dont j'ai toujours rêvé se présente ce soir encore mieux que tout ce que j'ai pu imaginer ! C'est incroyable !

Malgré tout, la méfiance freine ce moment d'euphorie.

J'abonde en son sens et le suis, mais « prudence est mère de sûreté », comme on dit. Je ne veux en aucune façon sacrifier ma liberté à l'éclat d'une carrière qui pourrait me rendre trop esclave de M^ossieur mon impresario.

* * *

Une fois dans le bureau du boss, Mark Ramson

m'annonce longuement combien il a été stupéfait par ma voix, qu'il a assisté à un show, à une véritable performance !

— Je trouve votre timbre de voix véritablement phonogénique, m'assure-t-il ensuite. Vous êtes une perle dans l'interprétation. Si vous le désirez, je peux faire de vous une vedette internationale et vous rendre grâce d'une incroyable carrière ! Je la juge internationale et phénoménale !

Encore décontenancée par ce qui est en train de se passer, je ne boude pas ce plaisir de plaire ainsi et en oublie totalement ma prudence ! Je ne connais pas tous les détails de ce qui est possible avec cet impresario, toutefois, je commence à réaliser que l'occasion est bel et bien là d'entamer une carrière, ou du moins de m'y essayer.

— Qu'en dites-vous ? me presse-t-il.

Contre toute attente, me surprenant moi-même, je lui confie que ça va beaucoup trop vite pour moi et que le poids de l'avenir se fait sentir.

Je lui résume rapidement mes projets de vie et surtout... le trac vécu, ressenti lors de la représentation. Que tout s'était bien déroulé, car imprévu, et que je ne peux imaginer si je suis apte à assurer un tel rôle. D'ailleurs, il doit se tromper. Je ne suis pas taillée pour la carrière qu'il me promet.

— Ce soir était juste un coup d'essai, je palliais une absence, je suis choriste habituellement, c'est la toute première fois que je chante seule devant un public...

Mark Ramson me sourit.

— Sachez, mademoiselle, qu'au son des acclamations, je peux vous affirmer que votre essai est transformé ! Et vous le savez aussi bien que moi. Allons, ne soyez pas modeste.

Vous m'avez conquis ainsi que tout le public présent ici, ce soir !

Incapable de lui donner tort, je balbutie d'autres excuses :

— Euh, euh, je suis flattée et cela va au-delà de mes espérances. Mais j'ai mes études, mon travail, mes amis, ma famille. Je ne peux pas décider de tout quitter de la sorte sans y réfléchir...

C'est à cet instant qu'est intervenu mon boss, jusque-là silencieux :

— Mon cher ami, inutile de vous dire que je ne laisserai pas Pauline partir de mon établissement sans une sérieuse proposition de votre part envers elle. J'entends des engagements à la hauteur de son talent.

L'impresario explique qu'il n'est pas encore question pour moi de m'en aller d'ici. Qu'il me faut d'abord parfaire ma voix et qu'il me fera suivre des cours de chant auprès de quelqu'un de sa connaissance. Il assure que, bien sûr, c'est lui qui payera cette formation.

J'hésite encore. Il ne me laisse pas le temps de parler et enchaîne.

— Nous ferons régulièrement des essais. J'ai un studio d'enregistrement ici, en Californie, à San Francisco, tout près de la Silicon Valley. Vous n'aurez pas à tout plaquer. Dans quelle université étudiez-vous ?

— Mon campus universitaire est à Beverly, à dix kilomètres de là, mais je... euh...

Il coupe court.

— Voilà qui nous convient à tous les deux.

En désespoir de cause, j'interroge Joe du regard.

Mon boss me soutient, il m'assure que j'aurai toujours ma place ici, quelle que soit la suite.

Là, j'accepte.

— Je vous propose des cours de chant trois fois par semaine, enchaîne l'impresario. Cela vous paraît-il possible à assumer ?

Trois fois par semaine ? Ça va être chaud. Pour autant, je ne peux le lui dire. Il va falloir que je calcule à nouveau mon emploi du temps afin de pouvoir répondre présente.

Je nuance ma réponse.

— Ça ira, oui. Même si j'ose croire que vous m'accorderez un temps d'adaptation, car ma vie en dehors de *L'Émeraude* comporte de nombreuses et nécessaires occupations.

Encore aujourd'hui, malgré tout ce que j'ai traversé ensuite, je savoure le plaisir que j'ai ressenti à cet instant.

* * *

Mark Ramson est parti. Je quitte à mon tour le bureau en remerciant Joe. Celui-ci me donne un dernier mot d'encouragement.

— Pauline, sache que je ne saurais répéter textuellement les propos tenus tant par Joss que par Mark, mais j'ai été stupéfait. Crois-moi, crois-nous, tu es à ta place sur la scène. Vas-y, donne tout !

Une fois dans le couloir, j'essaye de penser à ce qui m'arrive. C'est difficile. Me voici propulsée à une place de future star. Cela fait beaucoup trop d'un seul coup !

Je respire un bon coup.

Il faut que je me calme et que j'étudie cette nouvelle

situation avec sang-froid et rigueur. J'aperçois alors Joss, qui se dirige vers moi avec l'air de se demander ce que l'on me voulait. À peine arrive-t-il à ma hauteur que je lâche le bouquet de fleurs, me rendant compte que je le tiens toujours, et que je saute dans les bras de mon pianiste, le serrant très fort contre moi !

— Mais que t'arrive-t-il, douce Pauline ?

Je vois encore son regard surpris.

Je lui réponds, sans pour autant le lâcher :

— Je voulais te remercier d'avoir insisté pour que je remplace Clara, ce soir. Tu n'en reviendras pas de ce qui va suivre : un impresario va s'occuper de moi. Il s'appelle Mark Ramson et veut lancer ma carrière. Il...

— Attends ! Le Mark Ramson, le même qui produit Peter Cincotti ?

Ébahie, je réalise que Peter Cincotti, avec qui j'ai parlé la semaine dernière, a envoyé son impresario pour écouter ma voix. Mais au lieu d'entendre Pauline la choriste, il a eu droit à Lili Paul !

Je rougis. Quel honneur ! Et quelle joie intérieure ! Mes cordes vocales ont touché l'ouïe d'un jazzman, d'une légende, c'est tout bonnement inimaginable. Je ne peux le décevoir, *les* décevoir !

Joss ne me laisse pas le temps de me remettre de mes émotions. Il me serre à son tour dans ses bras avec enthousiasme :

— Je suis tellement heureux pour toi, ma belle !

Je viens de perdre ma voix. Et dire que j'étais abattue, le moral au plus bas en arrivant. Et me voici dans les bras de l'homme que j'aime et qui m'aura lancée !

Je retrouve aussi sec l'usage de la parole.

— C'est à toi que je le dois, Joss, tu es un amour de mec !

Il secoue la tête, devenant tout à coup très sérieux :

— Non, c'est uniquement à toi que tu le dois, j'ai toujours eu confiance en toi.

Nos regards se fixent, plongeant l'un dans l'autre.

Je sens mon pianiste gêné. Il se met à rougir, détourne légèrement son visage du mien. N'écoutant que mon cœur animé de la passion d'être pour la première fois dans ses bras, je passe une main délicate dans son cuir chevelu. Ses yeux scrutent à nouveau les miens. Retenant mon souffle, hypnotisée par le profond de ses prunelles azurées, je l'embrasse tendrement...

Chapitre 3

Mercredi, 14 novembre 2018

Deux semaines bien remplies sont passées. Les cours de chant m'apportent énormément. Je m'approprie cette nouvelle vie qui, cependant, me fatigue beaucoup. Qu'importe ! Je suis heureuse. Demain, dimanche, nous serons tous rassemblés à la maison. Cela faisait si longtemps.

Il y aura Ben, maman est tellement fière de lui. Krystal aura des nouvelles à raconter et nous en dira certainement plus sur sa relation amoureuse naissante. Elle me manque, la petite famille.

Je n'ai encore rien dit. Ni à nos parents, ni à Ben, ni à Krystal. Après tout, tant qu'un contrat n'est pas signé, il ne vaut pas. Dans ce métier, tout est tellement fragile et, parfois, instable.

Néanmoins, je ne peux me taire plus longtemps. Je dois leur en parler.

Ce sera ce soir !

Je suis convaincue que Ben m'adressera ses félicitations. La confusion a toujours été vive dans son esprit. Si une serveuse dans un bar, pour lui, est forcément un mauvais choix de vie, être chanteuse sera à ses yeux moins exposé, me semble-t-il.

Oui, j'en suis certaine. Il ne sera plus en mesure de penser à mal !

Et Krystal, elle va être surprise, étonnée et contente, je pense. Elle qui m'admire, malgré tout.

1

Maman a bien fait les choses, comme toujours. La table est superbe et le repas est digne d'un chef étoilé. Le moment m'apparaît bien choisi :

— Papa, maman, fréro, sœur, me voilà lancée pour une carrière de chanteuse !

Mon regard croise celui, réprobateur, de Ben.

Je n'aurai pas la réaction que j'escomptais de sa part.

Il est intelligent. Borné, mais intelligent. Il a compris que j'allais révéler à Krystal que je suis serveuse dans un bar.

Je l'ignore. Il est temps de tout dire.

Je lui explique que je fais ce travail depuis de nombreuses années et qu'il me permet de couvrir mes besoins. Et là, je lui répète l'occasion qui m'a été donnée de réaliser mon rêve dans la chanson.

La réaction de ma petite fouine est à la hauteur de mes espérances.

Elle en saute quasi de sa chaise.

— Tu vas devenir chanteuse ! Waouh !

Puis, les remarques et questions fusent et se mélangent :

— Tu n'étais que serveuse avant ! Comment c'est possible, ça ? Tu chantais aussi ? Cela consistait en quoi exactement ? Tu n'étais quand même pas une fille de bar ? Et... quel sera ton statut ? Tu travailles loin d'ici ? Dis-moi tout, Popo !

Ben intervient à cet instant :

— Ouais ! Elle était bien serveuse !

Notre grand frère installe un doute dans l'esprit de Krystal et de tous, d'ailleurs. La manière dont il a prononcé le mot « serveuse » alourdit l'ambiance. Heureusement, la fin de sa phrase arrive comme une bouffée d'air frais :

— Mais pas une comme on le pense, la petite fouine ! Popo bosse dans un milieu chic où il n'y a pas d'égarement de la part du public. Rassure-toi, Krystal. Je ne l'aurais pas supporté !

Sacré frangin, il ne changera jamais !



Ben, mon grand frère

Ce moment de doute et de surprise tourne à la satisfaction au fur et à mesure que je délivre les détails de cet

emploi bien plus valorisant que ce qu'en pense Ben. Je leur parle de *L'Émeraude*, de l'ambiance feutrée qui y règne. De Joss, de mon patron et même de Ginette ! Je leur raconte mes rencontres avec les chanteurs qui s'y produisent et, bien sûr, je leur présente Peter et Clara.

Puis, je leur explique :

— Mon impresario m'attribue, en accord avec mon patron, une formation de plusieurs mois en supplément de mon travail à *L'Émeraude*. Je n'y fais d'ailleurs guère plus beaucoup de service. Mon boss me demande désormais de chanter, soit comme choriste soit en solo...

Le visage de Ben se détend. Un sourire de fierté plisse la fine moustache de mon père. Son regard pétille, comme pour m'offrir un encouragement.

— Aie confiance en toi, ma fille, tu es capable, me soutient-il.

Il devine les doutes qui me turlupinent encore.

Ses lèvres dessinent un tendre « Je t'aime ».

— Auras-tu un salaire plus conséquent ? m'interroge maman, fidèle à elle-même.

Il est vrai qu'elle a toujours eu de grandes considérations pour le côté « matériel » des choses. Je ne lui donne pas tort. Elle a connu les difficultés de la vie et voudrait que j'aie une situation aisée.

— Pas pour l'instant, juste une légère augmentation pour parer à mes frais de tenue de chanteuse. Mon salaire sera plus important, une fois la formation terminée.

— Resteras-tu au piano-bar ? me lance Krystal.

— Je ne pense pas, sœurlette. Il est déjà question que je parte en tournée, peut-être même à l'étranger... Enfin bon, ce

ne sera pas pour tout de suite.

— Es-tu heureuse de chanter ? me demande alors papa.

— Oh oui ! papa ! C'est comme un vieux rêve qui se réalise enfin !

Mon regard ranime cet éclat dans son ses yeux que j'aime tant. Le temps passe, oui, le temps s'enfuit. Inexorablement. Les années qui sont à venir verront vieillir ceux que j'aime. Elle les engloutira. Je partirai à mon tour. Toute vie commence et se termine...

Non ! Je refuse de céder ! Cette affreuse mélancolie destructive ne doit pas revenir, pas aujourd'hui.

Mais je déteste tellement ce temps qui passe ! Lui qui ne laisse aucune chance à papa et à Marjorie, les enfonce dans la douleur. Lui qui ne laisse entrevoir aucun signe de remède !

STOP !

Je me remémore ce qu'écrivait Victor Hugo : « La haine est l'hiver du cœur. » Pour ma part, ce n'est pas la haine, mais cette satanée humeur en dents de scie ! Je ne veux pas de tristesse, je veux de la chaleur, du soleil. Je souris à ma famille. Il est tellement bon de se retrouver réunis une fois encore !

Noël et Nouvel An sont pour bientôt. Alors, je demande :

— Qu'avez-vous prévu pour les fêtes de fin d'année ?

Maman affiche, avec papa, leur disponibilité :

— Tu sais, à notre âge... tant que je peux cuisiner un peu. Si vous êtes libres, je serai là pour vous. Et papa aussi. Oh ! En toute simplicité.

Elle nous invite toujours sous cette forme. Comme chaque année, nous participerons aux dépenses. Notre mère sera la maîtresse de cérémonie.

— Je serai hélas de service, répond Ben. À moins que j'échange avec Nouvel An. Si tu le désires, Pauline, je peux me libérer pour Noël.

Heureuse, je me tourne vers ma petite sœur :

— Et toi, Krys ?

— Je ne fais rien de bien spécial, alors, ouais, je serai présente. Et... si tu fais un spectacle d'ici là, pourrais-je venir t'écouter chanter ?

— Ouiiiiii !

Elle ignore à quel point elle me comble de joie.

J'espère maintenant lui donner une image de réussite qui fera naître en elle la passion et la confiance en ses rêves. Ainsi cessera-t-elle d'émietter sa vie dans des futilités qui s'évaporent aussi vite qu'elles naissent et dans des attitudes destructrices.

* * *

Le repas d'hier soir m'a comblée de bonheur. Les bonnes nouvelles ne venant jamais seules, ce matin, j'entends venant du couloir d'entrée de mon appartement : « Toc ! Toc ! Toc ! Pauline ! Pauline, tu es là ? »

Le son de cette voix m'est très familier, il s'agit de Julien, mon voisin.

— Pauline, tu es là ? s'excite-t-il. C'est Julien !

Qu'est-ce qui peut bien se passer ?

Je sors de mon lit en lui criant :

— J'arrive, Julien ! Attends, je passe un vêtement !

TOC ! TOC ! TOC !

— Alors, Pauline ?

— Oui, Oui, me voilà !

S'il continue comme ça, il va réveiller tout l'étage !

Qu'est-ce qui lui prend à s'exciter comme ça ?

Je lui ouvre, et il me saute presque dans les bras avec un grand sourire.

— Pauline ! Il faut que je te dise quelque chose !

Je l'entraîne aussitôt dans la cuisine.

— Je vais faire du café, tu en prends un ?

— Oui, avec deux sucres, merci ! me répond-il.

Mais il ne tient tellement pas en place que je me demande si c'est une bonne idée.

— OK. Prends le temps de bien te remettre les idées en place, je vais préparer le petit-déjeuner. Confiture ou pâte à tartiner ?

— Pâte à tartiner, merci !

Une fois le petit-déjeuner prêt, il s'est un peu calmé.

— Alors, qu'as-tu de si important à me dire ? Qu'il faut que tu sois si matinal et si surexcité ? lui ai-je demandé en m'asseyant.

À peine suis-je installée sur ma chaise, qu'il s'exclame, fou de bonheur :

— Alexandra a accepté ma demande en mariage ! Voilà deux ans que nous nous fréquentons et chaque jour nous rappelle que nous sommes faits l'un pour l'autre. Nous avons décidé de construire demain, unis.

C'est merveilleux, je suis si heureuse pour lui !

— Ce n'est pas tout, ajoute-t-il, nous souhaitons que tu sois notre témoin.

J'accepte, bien sûr, en ressentant un très grand bonheur, avant de penser à Joss. Au tendre baiser que je lui ai donné juste après la proposition de l'impresario.

Par ce geste, j'avais enfin su dire, à la façon d'un baiser « Oh... ! Joss, comme je suis heureuse... » Sans doute a-t-il décodé mon regard, qui accompagnait ce doux baiser et qui lui disait : « Je t'aime. »

D'une façon imprévue, j'avais fait ma demande à Joss, le fard qu'il avait piqué me confirmant l'amour qu'il me portait. Amour naissant, amour caché, amour secret. Nous n'en avons pas reparlé, mais quand nous nous croisons, nos regards en disent long. Le magnifique Joss n'est pas insensible à mon charme. L'avenir seul me dira si je vais avoir une longue relation avec lui.

Bizarrement, je n'ai pas parlé de ce baiser à Julien et à Judith, qui connaissent pourtant mes sentiments à son égard.

2

Grâce à mon impresario et aux cours que je suis, voilà plusieurs soirs que je chante à *L'Émeraude* et que le public m'est conquis. Pourtant, aujourd'hui, sur scène, ce sera une première. Eh oui, encore une ! Josine et Patrick viennent enfin m'écouter. J'ai un peu le trac, mais je suis trop heureuse ! Ce soir, je vais chanter pour eux. Je les aime tant !

Josine et Patrick sont toujours présents pour les événements importants de ma vie. Il est donc normal qu'ils soient là, ce soir.

Nous nous sommes rencontrés, à l'hôpital, un jour où j'accompagnais papa. Dans la salle d'attente, lui et moi avons fait la connaissance de Marjorie et de ses parents. Marjorie était plus jeune et peu sauvage. Elle avait sept ans et moi, onze. Elle est venue à moi et je l'ai un peu taquinée. Au fil des consultations, nous nous retrouvions et nous nous découvriions

un peu plus. Il s'installait ainsi une franche sympathie, générée hélas par la maladie de papa et celle de Marjorie.

Josine et Patrick ont été présents pour moi lorsque je me suis découverte souffrante à cause de ces grandes crises de tristesse. Ils ont su être patients et compréhensifs. Les problèmes de santé de Marjorie nous ont beaucoup rapprochés. Je suis un repère pour eux.



Marjorie, jeune et sauvage...

J'aurais tant aimé que Marjorie soit également présente, mais, en ce moment, elle est trop fatiguée pour sortir. Je sais que ce sera partie remise ! Je vois toujours en elle l'image de Krystal. La savoir malade m'affecte dans la même mesure que si c'était ma sœur. Ma petite fouine avec ses problèmes. À long

terme, l'affection dont souffre Marjorie sera dramatique. J'aimerais tant que Krystal, qui est à peu près de son âge, s'en rende compte et ordonne mieux sa vie...

Ce soir, je chanterai aussi pour Marjorie. Elle sera fière de moi, comme je le suis d'elle pour le combat journalier qui est le sien !

En attendant que mes amis arrivent et que commence mon show, je vais prendre un verre au bar. Mickaël bondit déjà pour me servir, alors que j'arrive à peine au comptoir. Dévoué ? Amoureux ? Je ne saurais dire. Pour l'instant, il est attentionné. Ce qui me fait sourire.

Seul Joss a mes faveurs. Oui, lui et moi formons désormais un couple ! Mon beau, mon tendre, mon magnifique pianiste ! Je vis un rêve éveillé !

J'avoue avoir douté de la possibilité de notre relation.

Il ne s'était plus rien passé après le baiser que je lui avais donné. Il ne venait pas vers moi et je n'allais pas vers lui. Comme si ce baiser nous avait éloignés au lieu de nous unir. Je ne cessais de m'interroger, entraînant de la frustration, voire une certaine impatience, chez Mark, car je n'étais pas à ce que je faisais. Peut-être Joss était-il bloqué par son professionnalisme ? À moins qu'il soit marié ? Je me rendais compte que je ne savais rien de lui. Vivait-il seul ? Avait-il des enfants ? Était-il plutôt attiré par les hommes que par les femmes ? Nous n'avions jamais eu l'occasion de discuter profondément de ces choses-là.

Et puis, un jour, il m'a proposé de répéter ensemble. Mon cœur s'est emballé. Ce fut un moment très intime. Lui jouant, moi chantant. Nous étions seuls et nos regards se confondaient. C'est à cet instant-là que nous nous sommes

vraiment aimés. Avant ça, Joss était retenu par sa timidité. Il pensait que mon baiser n'était que la conséquence de l'euphorie m'ayant gagnée après le succès de mon show. Il était célibataire, n'avait pas d'enfants et il m'aimait...

J'ai donc cédé au charme et aux avances de Joss.

Lui seul a mes faveurs. Une fidélité que le temps a installée entre nous, secrètement presque, invisible. Je devrais, nous devrions, le dire à Mickaël, afin que cela facilite son positionnement vis-à-vis de moi.

Personne ici n'est au courant. Nous n'avons pas souhaité en parler. Cela viendra, mais pas tout de suite. Le gentil barman voyageur et moi parlons de tout, de rien, de la soirée, de ma promotion et, enfin, de ma nouvelle position à *L'Émeraude*. Pendant ce temps, Joss aménage le fond sonore. Il est l'artisan des mélodies de toutes ces soirées. Isolé, peut-être, dans son univers musical ? Il s'étend peu vis-à-vis de moi. Peu importe. Nous nous retrouvons chaque soir...

Voilà mes amis !

Je vais vite les accueillir. Je les installerai à une bonne table, juste près de la scène. Ils y seront comme des VIP ! Aaah, Josine et Patrick ! Ils forment un couple gentil, parfaitement adapté l'un à l'autre. Leur visage empreint de douceur dissimule à peine la souffrance de leur fille.

Je traverse la salle pour les rejoindre et les aiguiller vers leur vestiaire. Nos regards s'interceptent, et j'ouvre les bras pour les accueillir :

— Vous êtes toujours aussi beaux, vous deux ! Tu as mis ton costume, Pat ? Comme cela me fait plaisir que vous soyez venus !

Patrick flatte ma beauté tandis que j'embrasse

chaleureusement Josine. Cela faisait quelque temps que nous nous étions vus. Patrick me bise à son tour. J'aime son sourire simple et rassurant.

— Vas-y, Pauline, m'encourage-t-il. Montre-nous comme tu connais le chant, nous sommes ici pour toi...

Je suis aux anges. Nous bavardons encore un peu avant que je ne les accompagne à leur table. Puis, il est l'heure.

Le trac est là... comme une excitation en continu. Je me rends compte que j'aime cette sensation, qui donne un sens à l'importance à ce que je fais. Je délaisse mon tablier de dentelle blanche pour rejoindre la scène. Ce n'est pas moi la vedette, ce soir. Ce sont mes amis.

J'y vais !

Mon pas ferme maîtrise mon impatience et, surtout, me permet d'être... Moi !

Je dédie la chanson ouvrant mon répertoire à Josine, Patrick et Marjorie. Mon cher et tendre pianiste pose la mélodie qui invite au voyage et donne naissance au spectacle.

Je me sens rayonnante. Comme chaque soir, j'offre mon élégante silhouette de jeune femme à chacun, ainsi qu'à Joss, bien sûr. Grandie par mes souliers à hauts talons, qui me confinent cette longue et douce silhouette, j'ondule doucement dans ma robe noire. Celle-ci dessine mes courbes tellement féminines que les regards en sont captivés. Mes yeux verts scintillent et forcent l'admiration. Mes cheveux lisses, d'un brillant sucré, soulignent mon visage orné, sur ma pommette droite, d'une mouche discrète. Mes lèvres fines dessinent un sourire en harmonie avec la chorégraphie du morceau. Je suis belle, je le vois dans les yeux de Joss et de mes amis. Je suis belle pour eux, c'est tout ce qui m'importe...

La conjugaison de l'orchestre, du piano de Joss et de ma voix assure une mélodie délicieuse et une représentation réussie. Après plusieurs morceaux, entrecoupés de quelques pauses passées en compagnie de Josine et Patrick, j'ai le sentiment que cette soirée nous appartient en totalité. Cela faisait bien longtemps. L'heure s'est avancée et le moment pour eux de prendre congé est venu. Je les accompagne et leur rends leur vestiaire, les priant de transmettre de ma part mille et un bisous à Marjorie. Et eux de me congratuler encore et encore, de me remercier pour ces instants passés en dehors d'un quotidien parfois pesant.



Les parents de Marjorie, Josine et Patrick

* * *

Hier soir, il s'est passé un événement incroyable alors que chantais !

Je n'en reviens toujours pas.

J'étais sur scène et ils étaient là, juste devant moi.

Mon père, ma mère, ma petite sœur et, cerise sur le gâteau, Ben ! Ben, en larmes ! Des larmes de joie ne cessaient de couler tandis que de ces bras musclés il entourait la petite famille.

Et que dire de l'émotion de Krystal, de maman et de papa ? Mon père ; de tous, c'était lui le plus ému. Lui qui aime tant le jazz, lui qui m'a entraînée vers cette musique !

Puis, ç'a été l'incompréhension.

Comment ont-ils été prévenus ?

Je ne devais pas être sur scène. Ce soir, j'étais prévue en salle et comme choriste. Mais l'artiste de ce soir avait eu un problème.

À moins que cela n'ait été qu'une mise en scène depuis le départ ?

Je me suis tourné vers les musiciens. Aucune réaction. Puis, vers Joss. Il m'a souri et m'a adressé un petit hochement de tête malicieux.

Le cachottier ! Et, bien sûr, Joe était dans le coup !

Depuis que ce rêve était devenu réalité, la famille n'avait pas pu venir. La santé de papa ne le permettait pas. Il était dans l'une de ces phases où la douleur et la fatigue l'empêchaient de faire quoi que ce soit. Une phase pouvant durer une semaine, comme un ou plusieurs mois. Il semblerait qu'elle soit terminée pour cette fois et que la famille se soit organisée pour me faire une belle surprise.

Avec Ben, en plus ! Mon frère, venir ici ? Autant j'étais certaine que notre père finirait par pouvoir assister à l'une de mes prestations, autant je voyais mon grand frère mettre plus de temps à se décider. Quant à Krystal, je

l'imaginai facilement trépigner d'impatience, mais n'osant griller la politesse à nos parents.

En les découvrant ainsi, envahis par l'émotion, j'ai failli éclater en larmes. Me retenir n'a pas empêché qu'elles finissent par couler. Sans effort.

Ma mère, accrochée à mon père comme au jour de leur mariage. Krystal, enlacée par les bras de mon père et ceux de mon frère, pour refermer le tout...

Que c'était beau ! Jamais je n'oublierai ce moment !

Un moment aussi pur que l'était ma voix, dont la puissance s'est muée en une force que je n'avais jamais connue auparavant. Elle a été transformée ce soir-là, et je sais que Joss et ma famille y ont été pour beaucoup. Ils m'ont emmenée au-delà de mes limites. Ils m'ont propulsée loin, très loin... Là où je n'avais jamais mis les pieds.

Mon frère, mon père... Je n'oublierai jamais !

Ma petite sœur, mon père, ma mère, mon frère, dont le visage froid a été, lui aussi, transformé.

Je crois qu'un avenir plus serein m'attend. Je le souhaite. Rayonner plus, aimer mieux... évacuer les non-dits. Il le faudra. Même si après cette invitation par Joss à *L'Émeraude*, les miens ont compris que je n'étais plus seule dans ma vie sentimentale.

Pourquoi est-ce que je tarde tant à leur parler de mon pianiste ? Parce que je souhaite préserver tout ce petit monde auquel je tiens tant.

Être amoureuse signifie être moins présente pour son entourage, et comme j'entame une carrière de chanteuse qui prend forcément le temps consacré à ma famille... La séparation ne doit pas se vivre en termes de rupture.

Je crains que cela soit ressenti ainsi si j'annonce que c'est sérieux entre Joss et moi...

Chapitre 4

Janvier 2019

Je me suis inquiétée pour rien. C'est au cours du repas scellant le passage à la nouvelle année, pour lequel nous étions tous réunis, que je me suis permis d'inviter et de présenter Joss à ma famille. Il a fait l'unanimité. Mes parents n'ont pu se retenir de me féliciter d'avoir trouvé si bon parti et nous ont assuré de leur bénédiction pour notre relation.

Papa et maman n'ont pas vu notre relation comme une rupture. Pour eux, notre famille s'agrandit de la plus belle des manières !

Un avenir plus serein m'attend, j'en suis désormais certaine !

1

Je comprends mieux pourquoi je déteste autant le temps qui passe ! En ce moment, il s'écoule à une vitesse incroyable et m'échappe un peu plus chaque jour. Je dis « jour », alors que la durée d'une journée ne semble valoir, pour moi, qu'une poignée d'heures.

Je vis sur les chapeaux de roue. Sans doute suis-je trop prise par ce tourbillon d'envies et de sensations que me

procurent *L'Émeraude*, le chant, mes cours...

Dans ce rythme fou, il n'y a plus de place pour Joss.

Il ne m'apporte plus que le support musical dont j'ai besoin lorsque je suis au bar. Je suis tellement épuisée à la fin de mes soirées que je ne peux même plus les lui consacrer. Nous ne faisons plus que nous croiser. Je me sens moins femme et je culpabilise de délaissier ainsi mon homme. Ne suis-je pas en train de diluer cet amour que j'ai tant recherché, tant voulu, tant désiré ?

— Plus tard, Line, nous aurons le temps, me rassure-t-il, patient.

Oui, plus tard, il a raison.

Mais m'attendra-t-il jusque-là ?

Je m'interroge et j'angoisse. Suis-je réellement trop occupé ? Ou est-ce la fatigue qui gomme mon envie de passer ce temps avec lui ?

Il y a pire.

Je me suis rendu compte que, toute à cette opportunité de carrière qui m'est tombée dessus, j'en ai délaissé mes recherches et ma molécule. Je n'ai pas approfondi mes recherches à son sujet. Alors, d'autres questions surgissent. Ne devrais-je pas plutôt tout laisser tomber et me concentrer sur une solution à la maladie de papa et de Marjorie ? Suis-je égoïste ? Pourquoi cette culpabilité ?

Mon humeur en dents de scie ne m'aide en rien à faire la part des choses. J'ai même l'impression de m'enfoncer.

* * *

Je ne m'en sors plus. Tout m'accapare. L'état de santé de papa, les problèmes psychologiques de ma frangine, ma

fatigue. La molécule, que je ne cesse de délaissier. Mes questions, qui ne trouvent aucune réponse. Et Joss, que je vois encore de moins en moins.

Sans oublier cette maudite fatigue !

J'aimerais être meilleure, ou alors avoir un train-train normal. Métro, boulot, dodo.

Je n'en peux plus !

Comment font mes gens pour bosser toute la journée et être en forme le soir ? Quel est donc leur remède ? Comment maman a-t-elle pu le faire pendant toutes ces années ? Même papa ? Quel est donc leur secret ?



Maman...

Cela fait maintenant plus de deux mois que je suis engagée à parfaire ma voix en suivant des cours de chant. Depuis que j'y suis contrainte, je trouve cela moins amusant,

car entre les études, le travail de serveuse et mes heures de cours, le rythme est devenu très épuisant.

Oh, je suis très satisfaite de ma progression. Évidemment, c'est difficile, mais j'y arrive. Mes différentes prestations, entre autres à *L'Émeraude*, ainsi que mes essais en studio l'ont prouvé. Sauf que mes efforts me coûtent. Ils m'épuisent.

Mon impresario ne lâche rien. Il me rappelle sans cesse l'objectif à atteindre, tout en sachant préciser ses désirs de retour sur investissement. Les cours de chant ont un prix ! Pour moi, ce n'est ni de la pression ni du chantage de sa part, puisque j'ai choisi cette situation. Pour autant, c'est usant.

Jusqu'à quelle limite dois-je – ou puis-je – laisser perdurer ce rythme fou ?

Je suis passée d'un rythme de vie d'étudiante épanouie et autonome à celui d'une femme pressée. J'ai à peine le temps de passer un coup de fil aux parents ou de faire un coucou à ma petite fouine. Je ne sais même pas comment va papa. La culpabilité s'installe un peu plus chaque semaine en moi. Comment puis-je négliger ainsi ma famille ?

Chaque fois, je me dis « Je leur téléphonerai demain ». Mais de demains en lendemains, je m'éloigne d'eux.

La cafétéria du campus ne m'a pas vue depuis un bail, je n'ai plus le temps de parler à notre groupe de bosseurs...

Cette situation m'isole.

C'est justement ce que m'a dit Judith.

« Ne t'isolerais-tu pas un peu trop ? » Voilà sa dernière phrase. Il faut que j'aménage mon agenda pour dégager des moments avec elle et les autres, sinon nos liens d'amitié et d'affection se détérioreront, laissant le souvenir recouvrir le

besoin d'être ensemble, à la manière des orties qui envahissent une piste d'aérodrome désaffectée.

Et ce n'est pas fini. Julien n'a plus droit qu'à un simple bonjour appauvri par l'empressement. Je crains de bientôt me découvrir depuis le trottoir d'en face.

Tu penses sûrement que je me plains, cher journal, alors que je vis, à présent, ce que toute petite je voulais faire. Être ce que j'ai toujours voulu être : une grande artiste. Le destin me sourit enfin, et voilà que je me lamente.

Dois-je pour autant renoncer ?

Non, il faut que je trouve une solution...

* * *

À la suite de mon entretien téléphonique avec Kimia, mon amie qui suit des études pour devenir généticienne, elle et moi nous fixons un rendez-vous. Étant surbookée elle-même, elle veut que l'on se rencontre entre deux de nos cours. Ce qui m'ennuie, car nous aurons nos amis autour de nous.

— Il s'agit d'une considération très personnelle, chère Kimia, lui ai-je dit, une certaine intimité est nécessaire. Puis-je compter sur une disponibilité de nous deux, tout simplement ?

Elle a accepté. Et c'est volontiers que l'on se retrouve à 16 heures au Centre des Œuvres Universitaires et Scolaires – juste derrière le Resto V du quartier Bachelard – lors de leur permanence, la salle d'accueil convenant bien.

Kimia me trouve une mine désastreuse. J'ai les yeux cernés et les traits tirés.

Je lui expose mon emploi du temps et lui explique que j'ai déjà pris tout ce qu'il existait comme substances pour tenir le coup. Mais que rien n'y fait. Je suis usée.

Mon amie me recommande aussitôt de me reposer. Il n'y a pas d'autres solutions. Puis, elle me prévient que je ne tiendrai pas longtemps à ce rythme. Je lui concède ce constat. Pour autant, je ne peux abandonner. J'ai besoin de quelque chose !

— Je ne veux pas te donner de faux espoirs, Pauline, me révèle-t-elle alors, mais sache que je travaille. Enfin, *nous* travaillons, le professeur Bergman – c'est mon mentor – et moi, sur une base génétique qui permettra non seulement de vaincre fatigue et épuisement, mais également d'apporter un regain d'énergie.

Elle me chuchote que cela se révélera d'une grandeur phénoménale dans l'histoire de l'humanité. Bien sûr, c'est top secret. Je ne dois surtout pas en parler autour de moi.

Je l'interromps et lui demande si elle peut me fournir un échantillon, que je suis prête à tout pour supporter ce rythme.

Elle recule, saisie. Comme si elle comprenait qu'elle aurait dû se taire. Elle se reprend et refuse net, ajoutant que je ne mesure pas la dangerosité de mes paroles.

Je manque d'exploser.

Dans ce cas, pourquoi m'en a-t-elle parlé ? Je lui pose la question.

— Tout simplement pour te prouver que le médicament miracle n'existe pas encore ! réplique-t-elle sèchement. Et parce que je te faisais entièrement confiance. Je te considère comme une personne de confiance. Mais le fait que tu me demandes un échantillon, je t'avoue que ça me refroidit. Je regrette de t'en avoir parlé.

Comprenant mon indélicatesse, je m'excuse aussitôt :

— Pardonne-moi, Kimia... Je suis vraiment au bout du

rouleau. Tu as raison, je vais suivre ton conseil et m'offrir une bonne cure de repos !

On s'est prise dans les bras, et l'affront a été oublié. Les rigolades ont repris.

2

J'ai sorti la fiole 32750 H de l'Azote.

Je la pose sur la table d'expérimentation du labo à côté du médicament de Kimia. Petit et blanc, ce dernier ressemble à un comprimé banal. Je l'ai subtilisé à mon amie. En vérité, j'ai feint de l'écouter et d'accepter ses conseils. Je n'ai pas agi sur un coup de tête. J'ai tout planifié. J'ai réussi à me glisser dans son laboratoire, et c'est discrètement que j'ai subtilisé une boîte complète de son futur médicament révolutionnaire.

Futur médicalement révolutionnaire ? *Pseudo-*médicalement révolutionnaire, plutôt, oui !

La boîte en contient quatre-vingt dix. J'en ai pris pendant plusieurs jours : il ne s'est rien passé.

J'ai plus d'effets avec une simple tasse de café !

Je fixe l'éprouvette dans laquelle j'ai versé ce cher Trisagion de Part liquéfié, puis le comprimé miracle. Je tremble un peu. Malgré ces derniers jours passés à les étudier encore et encore, je ne connais rien ni de l'un ni de l'autre. Alors, associer les deux me rend pas mal nerveuse, et la peur grandit.

Mais j'ai eu une intuition. Celle-ci ne me quitte pas depuis plusieurs de mes courtes nuits, alimentant mes rêves de folles théories.

Mouais...

J'ai surtout l'impression d'agir en désespoir de cause. Allez, Pauline. Prends ton courage à deux mains. Fais-le !

Je m'empare de l'éprouvette, dont j'extrait quelques gouttes pour les déposer délicatement sur le médicament expérimental. Celui-ci change de couleur. Jaune. Puis, vert très clair. Aucune odeur ne s'en dégage. Et plus aucun changement de couleur. Le comprimé reste d'un vert très clair.

J'hésite. Je reste figée à l'idée de l'avaler. Suis-je désespérée à ce point ? Ou carrément devenue folle à cause du manque de sommeil et du rythme effréné de ma vie ? Il faut dire que le pissenlit me parle dans mes rêves...

Dois-je attendre et faire encore quelques recherches ? Ou l'expérimenter sur des souris ?

Ma conscience se torsade en plusieurs questions. Mon corps laisse paraître des signes suspects de faiblesse, de fébrilité inquiétante.

Le professeur Bergman, mon mentor, m'a vue. Il vient pour me saluer. Il arrive, mon Dieu !

Vite, Pauline ! Trouve une solution !

Il va être là d'un instant à l'autre.

Tant pis, je me lance !

Je prends le comprimé et l'avale d'un coup.

Advienne que pourra.

* * *

Février 2019

Cela fait un mois à présent que je prends, chaque matin, la pilule que j'ai créée. Rien ne laissait présager d'effets aussi significatifs et d'une telle rapidité du jour au lendemain.

Dès le jour suivant, j'ai senti qu'un réel changement s'était opéré en moi. Devinez lequel...

Désormais, dès le réveil, je suis plus vive. Tout m'est plus facile. Le rythme de mes journées me semble plus léger et je ne me lève plus avec des pieds de plomb. Je me lève empressée d'effectuer les tâches qui vont m'occuper. À présent que je les surmonte sans fatigue, je me sens libérée du stress et de l'angoisse d'échouer.

Bien sûr, je n'ai révélé ma trouvaille à personne. Si l'on découvrait que j'ai dérobé ces gélules expérimentales, non seulement Kimia serait renvoyée et interdite d'accès, mais elle risquerait la prison pour espionnage industriel ! Je ne peux absolument pas lui faire subir cela. Sans parler de ce qui m'arriverait.

Kimia...

Elle ignore tout de mon acte. Si elle l'apprenait, elle vivrait cela comme une trahison. Et elle ne me pardonnerait jamais... Quand elle me voit, elle me dit que j'ai bien meilleure mine. Je lui rétorque avec une reconnaissance feinte que c'est parce que je suis ses conseils. Je ne prends guère de plaisir à lui mentir de la sorte. Mais comment pourrais-je faire autrement ? Bien que cela me peine beaucoup, je dois protéger son intégrité. Il est parfois plus convenu d'user de mensonges que de se soumettre à la vérité.

* * *

Je suis déstabilisée. Depuis quatre ou cinq jours, je me rends compte que mon état d'esprit est différent, comme si... comme si je n'ai plus de moments de mélancolie. Mes humeurs changeantes semblent s'être stabilisées. Les mauvais songes qui m'assaillent par moments ont disparu. J'ai l'impression que plus rien ne peut me plonger dans cet état de

tristesse malade qui pouvait être le mien.

Est-ce une simple sensation ? Un réel état perceptible ?
Une illusion ?

Le temps me le dira. Je vais surveiller mes humeurs et mettre en place un tableau clinique de celles-ci.

* * *

Les jours ont passé, c'est avéré. Mon humeur ne joue plus les montagnes russes.

Je ne sais par quel miracle, ma mélancolie s'est envolée.

Et moi, qui avais pour habitude de vivre des réveils semés de doutes, de ruminer bien plus que de raison durant de longues heures, de m'inquiéter de l'image que les autres pouvaient percevoir de moi dans mes grands moments de tristesse, à présent, je me sens légère.

Oui, je me réjouis de constater que j'ai fini de basculer dans le tout ou le rien, pauvre victime de mes extrêmes : joie intense, profonde tristesse, euphorie et ennui total.

Mes émotions ne m'effrayent plus, car je parviens à les maîtriser. C'est formidable ! Je me sens stable, résolument stable !

Quant à ma vie avec Joss, mes pilules ont fait des miracles ! Avec ce regain d'énergie, ma vie sentimentale et personnelle est devenue, elle aussi, plus stable.

L'avenir me sourit, l'avenir est à moi !

Chapitre 5

Nous sommes le 30 octobre 2025, j'ai désormais trente ans. Sept années nous séparent de cette soirée où ma vie a basculé. L'anonymat laissant place à la reconnaissance, la timidité s'effaçant au profit de l'audace. Une audace me laissant aller au premier baiser donné à Joss aussitôt le spectacle achevé.

Joss, mon Joss. Mon cher pianiste !

Nous habitons ensemble depuis cinq ans, et je nage en plein un rêve éveillé.

Mon Joss est bel et bien cet homme élégant, doux, prévenant, romantique, amoureux et attentionné que je m'imaginai... Nous vivons une relation amoureuse intense. Malgré ce premier baiser au piano-bar, rien ne nous prédestinait vraiment à devenir un couple aussi fusionnel.

Nous avons acheté à deux une grande demeure, que nous réhabilitons au fur et à mesure de nos années. Nous y sommes très heureux. Cette vie avec lui est un bonheur. Notre vie conjugale nous est agréable. Jamais une dispute. Jamais un désaccord. Il a toujours de petites attentions à mon égard, surtout la semaine, lorsque je rentre des répétitions. Petites attentions que je lui rends le week-end. Enfin, surtout lorsque mon planning le permet. Car depuis l'enregistrement de mon premier album, produit par Mark Ramson – album qui s'est

vendu à plus de 750 000 exemplaires, je suis devenue la star en vue dans le monde du jazz, et même au-delà.

Je n'en reviens toujours pas ! Mon rêve est devenu réalité ! Quand je pense que cela ne serait jamais arrivé si Clara avait pu chanter lors de cette fameuse soirée d'octobre 2018 ! Quel heureux concours de circonstances, n'est-ce pas ?

La vie d'artiste est trépidante à tout point de vue. Je suis entourée d'une équipe de professionnels : coiffeuse, maquilleuse, habilleuse et musiciens. J'ai accès aux plus belles robes des plus grands couturiers. Pour le moment, je me déplace dans les principales villes de la côte Ouest. Bientôt, je devrais partir pour une autre tournée dans ces grandes villes que sont Chicago, Minneapolis, Dallas, Orlando, Washington et New York. Des milliers de spectateurs ont déjà pris leur place. Je ne raterai ces rendez-vous pour rien au monde !

Papa est toujours aussi fier de moi. Maman aussi. Tous deux sont heureux de me voir m'épanouir dans le chant et le jazz.

Ben s'est enfin décidé à porter un autre regard sur le métier qui a été le mien. Il a admis que sans ce travail au bar, pour lequel il avait tant d'aversion, jamais je ne serais arrivée jusque-là. Il m'a même félicitée de m'être accrochée au-delà de ses réticences.

En ce qui concerne Krystal, je ne sais pas si cela est dû à ma réussite – ce serait, je pense, trop présomptueux de ma part et cela lui enlèverait la légitimité de ses efforts –, mais elle a cessé de fréquenter les quelques personnes qui avaient une mauvaise influence sur elle.

Depuis son dernier rappel à la loi sur une détention et un usage de stupéfiant, elle a changé radicalement de vie. Je

m'en réjouis énormément, car c'est ce que j'ai toujours souhaité pour elle. Je lui ai fait comprendre que bien que les épreuves de l'existence nous amènent parfois à douter, il faut toujours garder espoir et croire en soi-même et en ses rêves.



Moi sur scène

J'ai obtenu mon diplôme en pharmacologie. Par fierté pour mes parents et pour inciter Krystal à reprendre le chemin des études, je me devais de continuer les miennes et de parvenir jusqu'au bout. Et, bien que j'aie mis entre parenthèses un quelconque travail dans ce domaine afin de me consacrer à ma carrière d'artiste, je garde ce diplôme comme roue de secours dans l'éventualité où cette vie d'artiste se révélerait au

bout du compte éphémère. Cependant, je n'ai pas renoncé à mes recherches pour trouver le remède qui permettra à mon père de redevenir l'homme autonome qu'il était avant cette fichue maladie ! Tout comme je continue de m'occuper de Marjorie.

Pour ce faire, je me suis davantage rapprochée de Kimia. Mon ancienne amie est désormais une généticienne de renom. Elle donne même des cours dans notre ancienne faculté, en plus de son job. Quant à Judith, nous nous voyons toujours malgré les chemins différents que nous avons pris.

Avec le soutien de Kimia, j'ai postulé au sein du laboratoire qui l'emploie désormais pour y travailler de manière exceptionnelle quand le temps me le permet. Demande qui a été acceptée. Certainement parce qu'une partie des recettes de mes concerts et de mes ventes contribue sous forme de dons à la fondation dont dépend ce laboratoire.

Au fil des premiers jours, pendant lesquels nous bossions ensemble, je n'ai pu me résoudre à avouer à Kimia le vol de son médicament expérimental. Je garde énormément de regrets quant à mon acte, même si c'est ce vol qui m'a permis de tenir pour en arriver là où j'en suis actuellement. Ce sentiment s'estompe petit à petit, au fil du temps.

Je reviens à Joss et moi.

Nous sommes très attachés l'un à l'autre. Alors que notre couple est solide et harmonieux, nous ressentons tous deux le besoin d'avoir des enfants. Cela nous comblerait.

Je n'ai pu lui cacher mon problème. Mon infertilité... Il ne me l'a pas reprochée, mais j'ai senti que son désir d'enfant restait fort, tout comme le mien. Je le vivais également de cette manière. Nous en avons parlé et nous avons décidé d'adopter.

Février 2026

Ce matin, comme chaque matin, c'est pour moi un régal de prendre ma douche, toujours un délice avec mes jets massants, pour lesquels je ne ressens aucune lassitude. Après la douche, je démêle et sèche mes cheveux, soigne ma coiffure et m'adonne à une touche de maquillage. Rien d'extravagant, fidèle à moi-même. Juste ce qu'il faut pour une mise en beauté : fard à paupières, rimmel sur les cils pour un regard sublime, léger voile de fond de teint et fine pellicule de rouge à lèvres.

J'aime toujours autant me faire belle pour mon Joss... Sauf que, contrairement à lui qui commence à prendre des rides et, même, à avoir quelques cheveux blancs, je me rends compte que les années qui me séparent de mes vingt-trois ans ne laissent aucune trace. J'aurais mis cela sur le compte d'un heureux hasard, qui serait bien vite rattrapé d'ici quelques années si, en enfilant mon chemisier, quelque chose d'étrange n'avait attiré mon attention. Depuis l'âge de douze ans, à la suite d'une chute de vélo, je présente une cicatrice sur l'avant-bras. Et, ce matin, voilà qu'elle n'apparaît plus. Elle a complètement disparu, comme si elle n'avait jamais existé. Je ne comprends pas. Comment est-ce possible ?

Prise d'un étrange pressentiment, je décide de me scruter les pieds.

Idem ! Plus une ampoule sur mes orteils victimes de ces insupportables chaussures à talon haut. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Comment le savoir ? Je ne peux pas aller consulter un spécialiste sans qu'il me prenne pour une folle...

Il faut que je réfléchisse un instant...

Même dans ce moment d'incompréhension, je ne peux m'empêcher de faire la rigolote.

Comme dans les dessins animés, je me pince la joue en songeant :

Tu dois rêver, ma vieille.

Ma vieille. Un trait d'humour, un jeu de mots qui ne me fait pas du tout rire.

Car je ne ressens aucune douleur.

Je me pince à nouveau. Plus fort.

Rien.

Je me gifle vigoureusement et me retrouve encore plus surprise de ne ressentir aucune douleur. Je réitère la manœuvre en ajoutant suffisamment de force pour risquer de me faire tomber une dent. Rien. Aucune souffrance, pas même le moindre rougissement de l'épiderme de la zone malmenée.

Bien sûr, je ne suis pas en train de rêver.

* * *

Je ne sens plus la douleur, et je suis convaincue de passer outre tout vieillissement corporel. Une analyse poussée de mon sang, par mes propres soins, sera le support scientifique et médical de ces certitudes.

En revanche, je dois réaliser mes recherches dans le plus grand secret. Je me rends au magasin de matériel mis à la disposition du laboratoire où je travaille – où Kimia travaille, surtout ! Je me permets d'embarquer deux canules de prélèvement sanguin, un analyseur et un microscope, sans oublier d'en faire mention dans le registre de retrait pour lequel j'ai une autorisation. Les bras chargés, je regagne sans attendre

le parking des deux-roues. Je range dans le flight case arrière le microscope ; dans celui de gauche, l'analyseur. Je mets mon casque, démarre l'engin et rentre à la maison sur les chapeaux de roue.

J'initialise l'analyseur avec mon ordinateur portable afin que celui-ci retransmette sur graphique différents composés, tels que les globules rouges, les globules blancs ou encore les plaquettes.

Je prends des canules stériles. J'ôte mon pull pour être plus libre de mes mouvements, glisse mon bras dans la sangle élastique servant à faire ressortir la veine céphalique. Quelques secondes suffisent à ce que cette dernière gonfle à cause du point de pression. Après, à l'aide d'un morceau de coton imbibé de solution alcoolique, je désinfecte la zone où je vais piquer. Avec précision, j'introduis l'aiguille. Bien sûr, je ne ressens aucun picotement. Ce qui est assez déconcertant... Une légère pression sur la canule permet à cette dernière de se remplir de sang. En trois secondes, elle est pleine.

J'enlève la sangle de mon bras, décapsule la canule hermétique de son aiguille, la dépose dans l'analyseur et lance la procédure. La machine ronronne durant quinze secondes. L'ordinateur affiche son diagramme. Je remarque tout de suite un pic anormalement bas du taux de globules rouges par rapport aux limites minimales qu'indiquent les mesures normatives. Le pourcentage de globules blancs est normal, quand à celui des gamètes, il est supérieur de près de trois fois le nombre ordinaire. Je ressorts la canule de la machine, dispose une goutte de sang entre deux plaquettes de verre enserrées l'une sur l'autre, les place sous la lentille du microscope.

Quelle n'est pas ma surprise d'observer une

surmultitude des cellules contenues dans un seul globule rouge ! En revanche, si le taux de ces derniers a chuté, la taille du globule reste si importante que je comprends que leur performance a été démultipliée sévèrement. C'est pourquoi ils se sont faits moins nombreux. Mes cellules se régénèrent si rapidement que mon sang s'est réorganisé de la sorte, sans que j'en ressente d'effets néfastes. Bien au contraire ! Ce qui explique la disparition de cette vieille cicatrice et le rétablissement de l'épiderme de mes orteils.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, je suis certaine que si je me blessais, la suture de la plaie se révélerait anormalement rapide ! Et, bien sûr, mon intuition est la bonne : je ne vieillis plus.

Tout cela me paraît irréel...

Ce n'est pas tout.

Les résultats révèlent des cellules non seulement performantes, mais une HCG élevée, comme si j'étais enceinte. En fait, mon taux d'hormones indique que je suis en mode « procréation ».

Je n'ose y croire !

Mes joues sont brûlantes. Non seulement l'avenir s'ouvre à moi, car l'âge n'a plus d'effets sur moi, mais en plus, je peux procréer !

Oh, ce serait tellement merveilleux ! Et si le temps ne m'est plus compté, il m'offre la possibilité de m'investir pour mes proches, pour ma carrière de chanteuse...

J'interromps mon rêve d'éternité. Il me faut préciser plus avant ces résultats. Je file dans la cuisine. Joss est absent. Il est à *L'Émeraude*, c'est aujourd'hui qu'il reçoit l'accordeur qui vient réviser son piano, comme chaque mois.

Je saisis l'un des couteaux les plus affûtés de notre cuisine.

Je fixe ma paume de main, hésitante.

Je dois avoir le cœur net, me rendre compte que je ne déraisonne pas. Sans plus attendre, je me mets au-dessus de l'évier, je ferme les yeux. *Allez, fais-le !*

Non !

Ouvre les yeux et observe !

Lentement, je fais glisser le tranchant de la lame dans le creux de ma main. Je fixe le sillon que le couteau a creusé. Un filet de sang me remplit la paume et, bien sûr, je ne ressens aucune douleur. Absolument rien !

Je ne m'y suis pas encore habituée. D'ailleurs, je pensais avoir mal.

Je stoppe mon geste. Le saignement est abondant. Je panse ma blessure. Je verrai demain si la cicatrisation se révélera aussi anormalement rapide que je le pense. Quel que soit le résultat, je sais déjà que mes cellules ne vieillissent pas. Il me fallait tester leur réaction face à une agression extérieure.

* * *

Je me lève après une nuit durant laquelle les rêves les plus fous m'ont emmenée plus loin que les étoiles. Joss dort encore. Je file sur la pointe des pieds vers la salle de bains.

J'enlève le pansement et...

Waouh... La plaie s'est refermée sur elle-même. Le sillon s'est estompé jusqu'à une disparition totale, comme si rien de ce que j'avais fait ne s'était produit. Il n'y a même aucune cicatrice ! Tout ça en une nuit... Aurais-je en moi l'essence même de toute guérison ?

Je me force à réfléchir.

Tu te gifles, pas de douleur et, pourtant, tu y es allée de bon cœur. Tu n'as plus d'ampoules aux pieds. Ta cicatrice, que tu as depuis tes 12 ans, a disparu, et maintenant, tu guéris à une vitesse incroyable !

Mais j'y pense ! La métamorphose ne s'est pas limitée à mon physique !

La disparition de ma cyclothymie... Juste après la création et l'ingestion de mes gélules contre la fatigue. Je n'en reviens pas. C'est le comprimé vert qui a mis un terme à ces états de fatigue profonds !

Même si cela faisait sept ans que je n'avais plus été victime de ces sautes d'humeur, il restait au fond de moi l'inquiétude de les voir ressurgir. Me voici, d'un seul coup, soulagée de cette peur. C'en est désormais fini de ces contrariétés, de ce stress et de ces changements de comportement... Bel et bien fini.

Oh !

Ce traitement prolongeant la vie, ne pourrait-il pas me permettre de la donner ? Et si je pouvais, maintenant, avoir un enfant ? Mon existence serait digne d'une histoire parfaite si seulement j'en étais capable !

Une équation supplémentaire qu'il me faut résoudre.

La résignation n'est en aucun cas une façon de résoudre ou de progresser, comme dirait Jujū.

Il est temps d'appliquer cette maxime !

Je dois vite aller réveiller Joss afin de lui parler de tout ça ! Nous devons effectuer tous les examens qui confirmeraient ou infirmeraient notre aptitude à concevoir un bébé ! Je dois aussi contacter Kimia ! Je dois lui apprendre la nouvelle, lui

montrer les résultats de la molécule. Il faut qu'elle sache ! À l'occasion – je pourrai, pourquoi pas – sauter de l'étage où elle travaille. Je m'imagine étalée comme une crêpe sur le trottoir, en train de me reformer morceau de chair par morceau de chair, os par os.

Bref ! Je possède encore quelques-uns de ces comprimés que j'ai créés. Ils sont dans une petite boîte soigneusement dissimulée dans le grenier. Je n'ai plus jamais ressenti le besoin d'en prendre par la suite, malgré l'intensité de mes tournées. Je comprends mieux pourquoi.

Toujours est-il que si j'en donne un à Kimia, il lui suffira de reproduire exactement, à la molécule près, la composition initiale. Nous allons, dans la foulée, proposer un remède, tant à mon papa qu'à Marjorie.

Non, je dois d'abord garder la tête froide.

Et si les effets n'étaient que passagers ?

Je décide de réitérer une nouvelle prise de sang dans un mois afin de vérifier si les changements sont permanents ou seulement éphémères. Ensuite, j'irai voir Kimia et je parlerai à Joss.

2

Un mois plus tard

Rien n'a changé. Mon sang est toujours aussi exceptionnel. Ma conscience me travaille. Je n'ai toujours rien dit à Kimia. Dois-je vraiment lui faire part de cette découverte ? Ou dois-je la garder pour moi ?

À moins que je n'en parle à Judith ? À Vincent ? Non ! Personne ne doit savoir. Pas même Kimia ! Il en va de sa

carrière. De plus, je ne veux pas finir comme un rat de laboratoire.

Idem pour Joss. Il n'en saura jamais rien. Je n'arrive pas à imaginer sa réaction. Je préfère voir dans ses yeux une image simple de moi-même. Le temps me signifiera si je dois le lui faire savoir ou non.

En tous les cas, mes capacités régénératrices ont des limites. J'ai tout fait ces dernières semaines pour que Joss et moi puissions donner la vie. Ça ne fonctionne pas.

Je suis en plein paradoxe. Je suis enceinte et ne le suis pas. Ma raison s'embrouille un peu, je maîtrise mal les conséquences de ce que le comprimé que j'ai créé génère. Un peu comme si je n'étais plus maître à bord et que le temps, associé à mon corps, décidait pour moi.

Il faut que je me calme, que je recouvre mon sang-froid et que je reprenne mes analyses. Tout cela est à ma portée ! Je ne laisserai aucune place aux doutes !!!

* * *

Non, ce n'est pas à moi et à mon désir d'enfance que je dois me consacrer ! Égoïste que je suis. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ?

La santé de papa l'oblige maintenant à ne plus quitter sa chambre, qui a été installée au rez-de-chaussée afin de lui éviter les efforts, ou, du moins, de les réduire au maximum. Il parvient toutefois, c'est son objectif quotidien, à faire seul sa toilette.

Mes parents, mon frangin et Krystal se sentent impuissants, je le vois bien. Chacun d'entre eux étudie, lit discrètement divers ouvrages et revues scientifiques sur le

sujet. Maman a intégré une association chargée de trouver des fonds pour la recherche.

Quant à ma petite Marjorie, elle supporte difficilement le verdict annoncé par la spondylarthrite. Et, même si aujourd'hui ses activités ne sont pas pénalisées, elle sait pertinemment qu'aucun traitement n'existe et que ses fonctions articulaires vont se détériorer de plus en plus au fil des ans. Patrick et Josine tentent chaque jour de lui remonter le moral et de lui changer les idées, mais c'est dur pour eux. Et épuisant, car, en plus, ils prennent de l'âge.

Je vais leur donner mon médicament miracle !

* * *

Ça ne marche pas !

Je leur ai fait avaler mes comprimés verts, régulièrement. Il ne se passe rien. Aucune amélioration, même si Marjorie, elle, s'en accommode bien. Pour autant, ce n'est pas là la solution pour elle. Ni pour papa.

Mon médicament miracle doit être périmé, même si je n'avais pas cette impression. En l'étudiant avant de le leur donner, j'avais noté que ses composants restaient immuables...

* * *

Je me suis chargée moi-même de reproduire les comprimés. Il m'a suffi d'aménager une pièce de la maison en petit laboratoire. Le même que j'avais à l'époque dans mon appartement d'étudiante. Joss se demande ce qui m'arrive. J'ai noyé le poisson en lui parlant de crise de la trentaine.

Malheureusement, l'association médicamenteuse que j'ai réalisée n'est pas satisfaisante. Ni pour papa ni pour

Marjorie. Rien n'a changé pour eux. J'y perds mon latin ! Comment faire ? J'ai besoin de comprendre comment fonctionnaient les comprimés expérimentaux de Kimia. À l'époque, j'avais joué les apprenties sorcières un peu à l'aveugle. Avec le temps, mon esprit scientifique a dû également s'émousser. Je dois passer à côté de quelque chose, c'est certain !

Kimia !

Elle seule peut me détailler la composition exacte contenue dans ces médicaments.

Mais comment aborder le sujet sans me compromettre ?

Je ne peux tout de même pas lui parler du vol que j'ai commis à ses dépens... Il me faut une excuse valable pour aller la voir !

Une idée me percute.

Je pince les lèvres.

Désolée, papa. Mais c'est pour ton bien.

Je vais lui soumettre les résultats d'analyse de mon père, lui suggérer de m'infirmier ou de me confirmer qu'une amélioration de son état puisse être envisagée. Puis, je détournerai la conversation sur ces fameux comprimés afin d'en connaître les composés. Il me faudra être souple et me montrer suffisamment désintéressée pour ne pas éveiller le moindre doute sur cet intérêt soudain pour ses anciens travaux.

* * *

Me voilà devant l'entrée du laboratoire. J'ai téléphoné à Kimia. Elle m'a dit que je pourrais la trouver là à cette heure.

Je salue le régent de l'accueil, l'informe de la raison de ma venue, puis me dirige vers l'ascenseur. J'appuie sur le

bouton d'appel. Sa venue me semble interminable. Pendant que je patiente, mon cerveau invente divers scénarios. Je pense à la meilleure façon de m'entretenir avec mon amie.

Les secondes s'égrènent. Il faut dire que ce bâtiment est haut de huit étages. Ça ne m'étonnerait pas que la dernière personne à être montée se soit arrêtée avant le 4^e ou le 5^e. Généralement, la plupart des laborantins enfermés à longueur de journée ne rechignent pas à prendre les escaliers de service afin de faire un minimum de sport, n'ayant nulle autre plage horaire pour s'y adonner.

Le tintement tant attendu retentit enfin.

Dong !

La lumière du cadran frontal s'illumine sur le chiffre zéro. Les portes s'ouvrent, je me glisse à l'intérieur. L'ascenseur se met en branle. Sur le côté, un écran affiche les étages parcourus. Trois, quatre, cinq, six, sept, huit !

Nouveau tintement. Dong ! Je sors, me dirige couloir « B2 Génétique », porte 123.

L'accès étant sécurisé, il me faut utiliser un panel numérique dont je connais le code, mais je reste à l'extérieur. Un interrupteur permet de faire retentir une sonnerie avertissant de ma présence. La voix de Nina, qui s'occupe de l'accueil, se fait entendre.

— Oui ?

— Bonjour, c'est madame Ambert. J'ai rendez-vous avec Kimia Podalski.

— Oh, bonjour, madame Ambert. Vous ne rentrez pas ?

— Euh... non. Je ne suis là qu'en tant que simple visiteuse. Déontologie oblige.

Je me sens surtout coupable. Comme si entrer signifiait

pénétrer dans le laboratoire de mon amie pour commettre un nouveau vol à son détriment.

— Ah ? D'accord... Très bien. Je vais la faire venir, veuillez patienter !

Au travers d'un encadrement vitré dont est pourvue la porte, je finis par apercevoir Kimia qui se dirige vers moi. Je lui adresse un sourire chaleureux, qu'elle me renvoie.

Elle me rejoint dans le couloir.

— Salut, Pauline.

— Salut, Kimia. Excuse-moi encore de te déranger...

Elle m'adresse un clin d'œil.

— Il n'y a pas de soucis, tu le sais bien. C'est l'heure de ma pause. Viens, allons nous installer au réfectoire, si tu le veux bien.

Kimia est vraiment d'une gentillesse sans faille. Et dire qu'elle ne s'est jamais doutée que je m'étais comportée malhonnêtement envers elle... Une fois que nous sommes attablées, un café à la main, Kimia me demande.

— Que se passe-t-il ? Tu avais l'air soucieuse au téléphone.

À peine installée, je sors les analyses de mon sac à main.

— Eh bien, voilà. Tu sais que mon père souffre de fibromyalgie. Voici ses derniers résultats. Il y a des variations... Connaissant ton domaine d'expertise et comme j'ai perdu en compétence malgré mon boulot ici, j'aimerais que tu y regardes de plus près et que tu me donnes ton avis. J'ai besoin de savoir. Est-ce que je peux ou pas espérer une amélioration de son état ? En plus, tu connais mieux que moi les traitements en cours d'exploration...

— Je te remercie de la confiance que tu me prêtes. Mais je ne veux pas te laisser de faux espoirs. Je m'en voudrais terriblement. Dans ce genre de maladie, il est difficile de se prononcer avec certitude, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, je le sais. Et je comprends tout à fait, Kimia.

Elle acquiesce. Elle me prend les deux feuilles des mains et les dispose face à elle. Un silence lourd nous enveloppe. Elle ne bouge pas. Seuls ses yeux oscillent de gauche à droite, scrutant avec sérieux chaque ligne des éléments répertoriant la composition sanguine. Je peux lire dans son regard la dextérité intellectuelle qu'elle met à l'œuvre afin déchiffrer les comptes rendus.

Je garde le silence. Celui-ci se prolonge. Le temps me paraît s'être figé quand Kimia bouge enfin. Elle pose les feuilles l'une sur l'autre devant elle, sur la table. Elle prend mes mains dans les siennes, comme lorsque l'on s'apprête à vous annoncer une terrible nouvelle.

— Pauline, ma douce, il faut que tu sois forte, m'annonce-t-elle. Ces variations que tu as relevées se situent, en effet, à des taux nettement moins supérieurs que les précédents, mais, malheureusement, ils ne sont pas consécutifs ni significatifs d'une amélioration nette de l'état de ton père. Ce que tu sais déjà. En fait, je... je veux juste te dire que... que son état physique va en s'empirant...

Je pince les lèvres. Non de tristesse, mais de culpabilité.

Ça aussi, je le sais très bien.

Malgré tout, les mots de Kimia me déchirent le cœur et je ne peux retenir davantage mes larmes, prenant conscience de la lourde souffrance qui attend papa, de celle d'Hélène, ma maman, et de celles de Ben et de Krystal, qui le verront dépérir.

Bien qu'ayant eux aussi des vies bien remplies, mon frère et ma sœur ont plus d'occasions que moi d'être à ses côtés...

Connaissant la réponse qui serait celle de Kimia, je lui demande si elle ne peut pas faire quelque chose. N'a-t-elle rien pour apaiser ses souffrances, elle qui, comme du temps de nos études, travaillait sur des médicaments expérimentaux ?

Elle soupire et pose un regard plein de reproches sur moi.

Peut-être n'a-t-elle jamais été dupe du vol que j'ai commis ? Il y a bien une boîte entière qui a disparu, non ?

— Pauline, me dit-elle et je vois qu'elle se souvient parfaitement de notre échange des années plus tôt. Tu sais que je ne peux me permettre de te prescrire toute substance qui entrerait dans l'exercice illégal de la médecine. Je ne peux en prendre le risque. Cela ruinerait définitivement ma carrière. La seule chose que je peux faire, c'est t'orienter vers un dérivé morphinique, capable d'analgésie et qui soulagera ton père des souffrances plus violentes qui l'attendent. Ce que son spécialiste lui dira. D'ailleurs, même toi, tu le sais...

Je hoche la tête.

— Au fait, je ne t'ai jamais demandé. Tes recherches sur le médicament expérimental dont tu m'avais parlé avant que je n'entame ma carrière de chanteuse, qu'est-ce que ç'a donné ?

Elle plisse les yeux, comme si elle flairait l'entourloupe, puis elle se détend et me sourit :

— Ça n'a rien donné.

Ouf ! J'ai réussi à passer pour l'innocence même !

— Mince, alors ! C'est dommage.

Le sourire de Kimia s'élargit un peu plus.

— Non. Au contraire. Certaines de ses molécules

entrent dans la composition d'un autre médicament sur lequel je travaille. Il est loin d'être abouti et en est encore au stade expérimental.

Prise d'une intuition, je lui demande :

— Quel est son but ?

— Son objectif premier est de cibler toutes les cellules qui, à force de multiplications se basant sur un même modèle, se reproduisent de façon plus ou moins conforme à celui-ci et finissent, par dégénérescence, à acquérir des déficiences fonctionnelles, voire à devenir cancérigènes pour le système symbiotique du corps humain.

— Tu veux pallier cette dégénérescence en réorganisant la structure mémorielle d'une cellule de base afin que celle-ci transmette cette caractéristique automatiquement à la cellule dupliquée et ainsi de suite jusqu'à ce que la totalité des cellules constituant le système symbiotique devienne auto-immune et se défende contre cette dégénérescence ?

Avec un aplomb formidable, mon amie lâche :

— Oui, je veux éradiquer le cancer, et ce, quel que soit l'organe !

Je la regarde, estomaquée. Sa motivation me renvoie à moi-même. À mon but de petite fille : en finir avec la fibromyalgie... Je me secoue et me remets à chercher ce que je suis venue trouver.

— Dis-moi, Kimia, qu'est-ce qui te freine pour que cela aboutisse ?

— Eh bien, vois-tu, nous l'avons testé sur des animaux. Malheureusement, cela engendre une macrocytose.

Une augmentation de la taille des globules rouges que l'on retrouve lors de certaines anémies. En effet, l'hémoglobine

est le pigment protéique de ces mêmes globules rouges qui assure le transport de l'oxygène entre l'appareil respiratoire et les cellules de l'organisme.

— Et donc, continue-t-elle, nos cobayes souffrent d'hypoxémie.

— Oui, je comprends. Une diminution modérée mais incontrôlable de la quantité d'oxygène dans leur sang.

Kimia apprécie l'état de mes connaissances.

— Je note que tu n'as rien oublié de tes années de fac, plaisante-t-elle avant de redevenir sérieuse. Il me manque un élément, qui m'échappe pour le moment. À force de recherches, je finirai par trouver. Tout est une question de temps.

À cet instant, j'ai envie de la conforter dans sa réussite et de tout lui révéler, mais je me tais. Avant de partir, il me reste une dernière question à lui poser.

— Kimia, peux-tu me dire quel serait le rôle exact de cet élément qu'il te manque ?

— Eh bien, il doit être d'ordre végétal, facilement synthétisable et assimilable par une mitochondrie.

J'acquiesce et livre encore une fois ma science :

— Oui, l'organite cytoplasmique de la cellule, limitée par une double membrane qui synthétise l'adénosine triphosphate, source universelle d'énergie pour les êtres vivants.

Kimia sourit à nouveau d'un air appréciateur. Moi, je sens la honte m'envahir.

Je me lève. Il est temps de partir. Vite !

Je rempoche les résultats de mon père.

— Je te remercie Kimia d'avoir accepté de me donner

de ton temps et d'avoir répondu à toutes mes interrogations. Je vais te laisser retourner à tes occupations.

Nous nous sommes serrées dans nos bras, fait la bise. Et chacune est repartie dans la direction opposée.

Je regagne l'ascenseur, rouge de honte.

J'aurais voulu lui dire qu'un jour, oui, elle trouverait. Mais j'en ai été incapable. Car c'est moi qui y suis parvenue. Il y a sept ans de cela. Grâce au Trisagion de Part. La solution est là, dans cette molécule issue de mon pissenlit !

Je me secoue, évacuant ma culpabilité, et décide de descendre les escaliers, mes kickers aux pieds me le permettant. Cela me fera du bien, et puis, ainsi, je mesurerai mon endurance. Je m'élance, sûre de moi. Pour aller plus vite, je saute du haut des quatre dernières marches de chaque salve de douze. Les étages défilent si vite que j'atteins le rez-de-chaussée en moins de temps qu'il m'a fallu pour les gravir avec l'ascenseur. Le régent de l'accueil est surpris de me voir franchir la porte de service. Je le salue, dans l'état respiratoire le plus lent que j'ai jamais connu. Ma condition physique est exceptionnelle !

* * *

J'ai réussi à isoler ma molécule et à la reproduire. Trisagion de Part, te revoilà.

Tout vient de toi, Kimia m'en a donné la certitude.

Je travaille aussi à partir d'échantillons moléculaires de son comprimé miracle. C'est une question de dosage, je le sens.

Je suis convaincue qu'il y a une solution. Qu'un mélange existe ! Je dois le découvrir ! Ou, plutôt, le redécouvrir !

* * *

Les jours défilent. Après de longues heures de calculs et de projections, le doute et la certitude se mélangent. Je suis fatiguée. Je continue néanmoins à tenir un registre de mes dosages. Je trouverai.

Joss s'inquiète. Il ne le dit pas. Mais je le vois. Ma crise de la trentaine ne l'amuse plus.



Joss, qui s'inquiète pour moi...

* * *

C'est au tour des semaines de passer, et toujours rien !

Mon esprit est constamment parasité par cette solution que je ne trouve pas. Une absence de réponse qui devient omniprésente. Mes nuits deviennent courtes ; je les consacre toutes à mes recherches. Et, puisque mon corps ne se fatigue

plus, je ne sais plus quand je dois m'arrêter.

En revanche, mon esprit...

Je ne suis plus à ce que je fais.

Mon seul soutien est l'idée de pouvoir soulager papa et Marjorie. Cependant, je m'éloigne et me défais de tout et de tous. Comme les chevaux, mes colères – causées par mes échecs successifs – me maintiennent sur le chemin.

J'ai oublié un enregistrement, hier. Mark était furieux. Joss a rattrapé le coup.

Mon entourage s'étonne. Pour mes amis, pour mes parents, pour ma sœur et pour mon frère, je suis aux abonnés absentes ! Dois-je poursuivre ? Où est la limite ?

J'ai une idée ! Et si je leur donnais directement une partie de mes cellules ? Comme nous sommes compatibles, ça pourrait marcher !

Chapitre 6

Mince !! Le succès s'est évaporé ces derniers temps.
Les échecs s'accumulent.

Le fardeau s'alourdit et l'effort à fournir augmente chaque jour.

J'ai dû annuler plusieurs tournées, mais je reste persuadée que le jeu en vaut la chandelle. J'en suis sûre !

Je m'éloigne de Joss.

Hier, il a tenté de me parler de notre projet d'adoption. Je ne me souviens plus de ce que je lui ai répondu. Je sais juste que j'ai été évasive. Il s'enferme dans la musique, et notre complicité semble fragilisée. Oui, mais... Je vais bientôt terminer mes travaux, je suis proche du but !

Ce n'est pas tout.

Ben et Krystal me trouvent acide et lointaine.

Patrick et Josine m'ont demandé gentiment de ne plus venir voir Marjorie, car je lui ai donné trop d'espoir et elle se rend malheureuse de ne constater aucune amélioration.

Je comprends.

Je ne suis plus un repère pour eux. J'encaisse le choc.

Du coup, je me concentre sur la guérison de papa, me disant qu'une fois atteinte, je pourrai retourner vers Marjorie. Il n'y aura alors plus de faux espoirs.

Sauf que mon père ne comprend pas pourquoi je

m'échine à lui faire avaler un traitement qui n'a aucun effet sur lui. En revanche, il a deviné que je mettais tout de côté pour m'occuper de lui et que je suis proche de la catastrophe.

Ce midi, il m'a pris la main et m'a dit :

— Vis ta vie, ma fille...

Maman était là. Avec un sourire plein de tendresse, elle a enlevé de ma main la gélule que je comptais lui donner. Puis, feignant la sévérité, elle a interrompu mon début de protestation pour m'ordonner :

— Écoute ton père, Pauline !

Dois-je envisager de mettre un terme à mes recherches ? Bien sûr, il est louable de s'occuper des autres. Il est vrai que cela a été mon but jusqu'ici. À présent, dois-je écouter mon père ? Dois-je tenter de découvrir les limites de ce moi régénérateur ? Profiter de la chance qui s'offre à moi ? De l'avenir sans limites qui ne touche que moi ?

Je crois qu'il faut que je me fasse une raison : mes recherches n'ont eu aucun effet. Je pensais qu'en administrant la même gélule à mon père et à Marjorie, je parviendrais à les délivrer du mal qui les ronge. Après de nombreuses tentatives, je dois renoncer. Je m'y résous à contrecœur. La molécule n'a aucun effet sur leur métabolisme.

Je suis découragée et dépitée.

Empreinte d'une profonde tristesse en prenant conscience de ce difficile constat d'échec. Pourquoi suis-je la seule personne sur laquelle cette molécule fonctionne ? Pourquoi ne puis-je en faire bénéficier les personnes qui me sont les plus chères dans la vie ? Je n'ai aucune réponse à ces questions...

1

Le temps a passé et je me suis habituée à cette idée, me plongeant à fond dans ma carrière. Chanteuse à temps complet, voici désormais mon destin !

Comme ma carrière me demande souvent de voyager, j'ai décidé, en accord avec Joss, d'emmener Marjorie à chaque fois qu'elle en émettra le souhait. C'est ainsi qu'elle m'a accompagnée dans un quasi-tour du monde pendant trois ans. J'ai aussi décidé de financer les recherches de Kimia en investissant plus de 10 millions de dollars pour la mise en place d'un laboratoire.

Peut-être que tout cela me permet de soulager ma conscience. Peut-être... Mais n'est-ce pas mieux que de rester sans rien faire ?

Reste Joss... La vie que nous menons commence à lui peser. Il voudrait écourter les tournées, favoriser les enregistrements en studio ; alors que je désire voyager, aller à la rencontre de mon public. La vie ne doit pas se limiter à une existence recluse dans notre immense demeure.

Mon Joss est devant son piano, perdu dans sa musique au rythme sombre.

Je lui rappelle qu'il est 19 h et que je suis heureuse qu'il ait pensé à réserver une table « Chez Mike », notre ancien barman ayant lui aussi réalisé son rêve : ouvrir son restaurant.

Mon pianiste ne me répond pas.

Il n'y a pas que notre rythme de vie qui lui pèse.

J'ai refusé que nous adoptions.

Je me trouvais là, au pied du mur. Un mur qui m'apparaissait immense, biblique, babélien. Lisse comme une ardoise, sombre comme une stèle. Comment pouvais-je

décemment adopter ? Ne vieillissant pas, un jour ou l'autre, l'inéluctable se produirait. J'aurais l'âge de ma fille ou de mon fils.

Tandis que Joss s'enfoncerait dans les limbes de la vieillesse. Cette perspective m'était insupportable et faisait vaciller ma raison et mon humeur. Désir primal de femme, désir maternel d'enfants, logique de vie qui se transmet, ne fut-ce que par l'adoption. Devais-je renoncer à tout cela ?

Restait à le dire à Joss...

Je ne lui ai parlé que de cet enfant que nous ne ferions jamais entrer dans nos vies.

Pour le reste, j'essaye de ne pas y penser.

Tant que cela est possible, je profite de nos années à deux.

Avant que je ne découvre mon immortalité, je me disais que les années feraient naturellement leur effet, nous contraignant malgré tout, Joss et moi, à nous stabiliser davantage. À cesser ces tournées folles à travers le monde. Nous aurions alors l'âge de nos artères, comme on dit !

Bien sûr, ce ne sera plus le cas.

Quand mon cher et tendre pianiste joue de cette manière, je ne parviens plus à fermer les yeux sur ma condition. Sur ce qui nous attend.

Ne pas vieillir dans ce monde qui lui, vieillit ? Et les ma famille ? Mes amis ? Que vont-ils devenir, tandis que je ne prendrai pas d'âge ? Je suis si heureuse et j'ai tellement peur...

* * *

Les voyages et les concerts commencent à ennuyer Joss, devenu nanti du show-biz, ayant trimé suffisamment et

trouvant tous les prétextes pour alléger les tournées. Trois mois par an étant suffisants. Selon lui. J'accepte difficilement cette situation, et les accrochages se font de plus en plus fréquents. Il est quasi acquis qu'un jour, je partirai. Je ressens ce besoin de bouger, de vivre, d'aller à la rencontre de ce public si possessif que j'adore.

D'ailleurs, au moment où j'écris, j'apprécie particulièrement l'opération du genou que vient de subir Joss à la suite d'une chute dans l'escalier. Il est immobilisé pour une dizaine de jours, et j'ai refusé de remettre les trois concerts prévus à San Francisco. Deux concerts viennent de s'écouler et j'avoue apprécier mon célibat.

* * *

Joss se sédentarise de plus en plus, désireux de profiter d'un portefeuille garni plus par mes royalties que par les siennes. J'ai aussi l'impression qu'il devient jaloux de ma notoriété, moi qu'il a créée, qu'il a fait naître. Il me fait souvent la remarque, d'ailleurs. Comment est-ce possible ? Il devient aigri, trouve tous les prétextes pour ne pas sortir, pour ne plus se rendre à la salle de sport.

Je crois savoir ce qui est à l'origine de tout cela : il ne comprend pas que je puisse être toujours aussi pimpante, volontaire, énergétique alors que le moindre effort le fatigue. Il prend de l'âge.

Je m'inquiète tout de même pour son état de santé. Devant passer quelques examens cliniques en vue de la prochaine tournée en Europe – d'une durée de six mois, tout de même. Des examens nécessaires afin de satisfaire aux exigences des organisateurs et des assureurs. Je parviens à

convaincre mon tendre de subir un bilan sanguin en même temps que moi, ainsi qu'une série de tests d'effort. La procédure nécessaire à nos âges.

Nous nous prêtons donc à ces différents supplices, et les résultats tombent. Les courbes sont sans équivoque et démontrent des performances normales pour Joss et des performances cardio dignes d'une jeune athlète d'une vingtaine d'années me concernant. Mon cœur encaisse et récupère aisément – pour ne pas dire instantanément – après ces séances de tests pourtant intensives.

Les résultats sanguins sont tout aussi bons. Rien de problématique n'est relevé chez Joss, et j'en suis heureuse ! Sans surprise, les miens prouvent que les taux obtenus sont ceux d'une personne d'à peine quinze ans.

Le médecin loue ma jeunesse. J'évacue vite le compliment, non sans lui avoir dit que je tiens cette forme de ma mère. Il évoque aussi mes globules rouges trop élevés et me dit qu'il faudra surveiller ça. J'acquiesce. Il me parle également de mon taux d'hormone. Là aussi je noie le poisson. Je n'ai surtout pas envie de devenir une bête de laboratoire, un quelconque cobaye !

Quand nous repartons, Joss et moi-même sommes d'une humeur sombre.

Il m'envie, j'en suis certaine. Tout comme il ne comprend pas d'où je tiens ma forme olympique. Il vit avec moi, il doit bien voir que je ne vieillis pas... Quant à sa fatigue, je réalise qu'elle n'est qu'un prétexte. Ce n'est pas son âge qui est en jeu. Il ne parvient pas, tout simplement, à suivre mon rythme. Ne comprenant pas ce qui se passe, il dépérit tout bonnement.

2

Que cette situation est désolante !

Je détestais le temps, et celui-ci me l'a bien fait payer...
Je suis parvenue à le maîtriser, à m'enlever cette angoisse de vieillir qui m'a prise à l'approche de la trentaine. Malheureusement, ce n'est possible que pour moi ! Je ne peux en faire profiter les autres ! Pourquoi dois-je absolument voir vieillir ceux qui m'entourent ?

Car c'est ce qui va arriver.

J'en suis même arrivée à rendre Joss responsable de tous nos maux, jusqu'à l'accuser de lorgner mes royalties.

Que suis-je devenue ?

Qui suis-je devenue ?

Il faut que je trouve la force de tout dire à mes parents, à Ben, à Krystal et, bien sûr, à Joss. Il me faut à tout prix cesser cette dissimulation...

Ou alors, dois-je quitter leur vie ?

Dans ce cas, je les abandonnerais à jamais.

Je me souviens quand j'ai quitté la maison pour me concentrer sur mon avenir et prendre mon appartement non loin du campus où je suivrais mes études.

J'ai l'impression de me retrouver dans la même situation. Bien qu'à l'époque, ce n'était pas aussi radical que le serait mon départ aujourd'hui.

Néanmoins, je le voyais ainsi.

Et je pensais à papa et à maman avant de songer à moi.

Je me dois d'éviter tout traumatisme pour les préserver,
ne cessais-je de penser sans réussir à me résoudre à chercher un logement.

Et, comme si elle lisait en moi, ma mère me répétait

régulièrement, tout en affichant une froideur qui n'était qu'apparente :

— Tu sais, ma fille, il est temps de faire ta vie !

Puis, un sourire apparaissait sur ses lèvres à la façon de ce ruban velouté qui orne un cadeau de Noël.

— L'inévitable distance, qui s'installe entre les parents et les amis quand vient le moment de les quitter et de faire sa vie, est un paramètre allégé de toute existence qui se construit, m'a confié Judith, à qui j'avais parlé de mon indécision et de ma culpabilité.

Mon amie d'enfance sait parfois jouer les philosophes.

Puis, elle avait ajouté :

— L'essentiel étant de ne pas vivre une quelconque séparation en termes de rupture.



Judith, ma meilleure amie

Judith avait raison.

« Nous nous retrouverons, comme disait mon grand-père, au minimum à Pâques, à la Toussaint, à Noël et à la Saint-Jean... »

Cette prise d'envol m'était nécessaire.

J'avais commencé mes démarches et vite trouvé un logement. Cela m'avait pris la semaine pour préparer mon départ de la maison. Un voisin de mon futur appartement était même venu m'aider pour le dernier voyage. Il s'agissait de Julien...

Je m'en souviens encore. Lors de ce dernier voyage, quelques cartons étaient venus s'ajouter à mes affaires. Maman m'avait expliqué : « Tu verras... tu peux en avoir besoin... »

Je me souviens de ce que j'ai pensé à cet instant.

Mince ! Je ne pars pas très loin !

Très paradoxal, après toutes mes interrogations d'avant-déménagement, non ?

L'instant était devenu devient presque solennel, les embrassades s'étaient répétées et j'étais partie, un peu comme on part en vacances, avec de nombreux : « À bientôt ! », « On s'appelle... » résonnant à la façon d'un « Ne nous oublie pas... »

À présent, si je pars, je ne reviendrai pas...

* * *

Je ne parviens pas à choisir.

Il me faut un avis extérieur. Un regard innocent sur tout cela. Seul Julien peut m'éclairer. Il est toujours d'une logique et d'un pragmatisme extraordinaire. Raison pour laquelle je l'ai préféré à Judith.

Mon Juju est désormais marié, père de deux enfants – un garçon et une fille – et il n'a plus un cheveu sur la tête.

Je reviens en arrière et lui parle d'abord de l'envie qui a été la mienne de guérir mon père et Marjorie. Il me sourit, indulgent et compréhensif comme il a su le rester.

— Chacun sa vie, Pauline. J'ai l'impression que tu veux faire tiennes les souffrances des autres. Tu ne peux vivre, ressentir l'existence d'autrui continuellement, fût-elle insupportable. Ces douleurs n'atteindront que ton imagination. Ta réalité ne sera jamais celle de ton père, ni même celle de Marjorie... Tu as eu raison de cesser tes recherches.

Il ne croit pas si bien dire.

Croyant le convaincre que ma démarche était fondée et l'enjeu, important, je me lance et lui parle de cette molécule que j'ai découverte.

Sidéré, il marque un temps avant de recouvrer ses esprits.

— Je suis surpris d'une telle découverte ! me sourit-il alors avec enthousiasme. Et je ne saurais te dire, chère Pauline, ce qui me fait le plus plaisir. La confiance que tu me portes en me révélant cet incroyable secret ou le constat que tu ne vieilliras jamais. Cela m'emplit de joie, car tu vas avoir une existence extraordinaire !

Puis, toute euphorie le quitte et il devient plus sérieux. Plus sombre. Bien qu'il ait foi en moi, il me précise que mes démarches thérapeutiques, versées avec un tel acharnement, auraient risqué de devenir inhumaines si elles avaient perduré.

Julien est resté Julien, et sa réponse me conforte dans l'amitié et la confiance que je lui ai toujours vouées.

Je lui révèle que je réfléchis à l'éventualité de

m'éloigner de mes parents, de mes amis, de Joss, de lui... De m'éloigner à jamais.

Il acquiesce et met des mots sur mes craintes.

— Tu ne supporterais pas de nous voir vieillir, lâche-t-il dans un souffle. Et, telle que je te connais, tu tenterais de nous rendre immortels, comme toi...

Il n'a pas tort. Je crains même d'y avoir déjà songé pour Joss.

J'y ai pensé dès le début, d'ailleurs ! Je croyais bénéficier de la solution miracle pour tous ! Je m'imaginai en faire profiter mes proches. La vie serait alors magnifique...

Ma décision est prise. Je vais partir.

Depuis mes vingt ans, je n'ai plus déclaré aucune maladie. Aucun rhume. Aucune faiblesse physique. Je dois me rendre à l'évidence : je suis devenue immortelle...

Mes larmes envahissent mes yeux, puis dévalent le long de mes jours.

Julien me prend dans ses bras.

— Tu peux compter sur ma discrétion, me murmure-t-il, désolé. Je te promets de n'en toucher mot à personne. Et sois assurée que, si le fardeau peut être moins lourd sur tes épaules, alors je serai heureux de t'être utile. Je t'aiderai à t'effacer de la vie de ta famille. Avec douceur.

Il ajoute, en m'embrassant sur le front comme un grand frère embrasse sa petite sœur malade :

— Quand bien même tu serais le bon Dieu, tu aurais toujours mon amitié, quel que soit le temps qu'il fait ou qui passe !

Je me rends compte que je suis soulagée de lui avoir confié ce secret. J'avais tant besoin de le partager !

Chapitre 7

Juju a tenu parole. Il n'a jamais rien dit à personne.

J'ai quitté Joss. J'ai profité de l'une de nos disputes pour rompre. Définitivement. Il est toujours aussi bel homme et c'est quelqu'un de merveilleux. Il trouvera facilement quelqu'un d'autre pour guérir son cœur.

Je suis lâche, il n'y a aucun doute là-dessus. Mais j'ai bien compris qu'à présent, je ne fais plus partie du commun des mortels. Quoiqu'il puisse m'arriver, je m'en relève toujours !

J'ai profité de ma rupture avec Joss pour mettre fin à ma carrière. Puis, j'ai passé du temps auprès de papa, de maman, de Krystal et de Ben. Je voulais leur montrer que j'allais bien et profiter d'eux encore un peu. Je me suis éloignée d'eux petit à petit...

Julien a joué un grand rôle dans ma disparition.

Il était de toutes les excuses ou prétendues situations qui me permettaient de me décommander de tel ou tel rendez-vous et fêtes de famille.

Dès que nécessaire, il m'aidait à dénouer intelligemment ce qui me rattachait à chaque personne qui me réclamait, tout en veillant sur cette dernière. Il m'arrive parfois de me demander dans quelle mesure je ne lui ai pas transféré une partie de mon identité. Jusqu'au jour où je leur ai fait croire

que j'entamais un tour du monde, pour celui-ci sans but professionnel. Ce qui, en partie, était vrai...

Avant de disparaître, j'ai fait enfermer une canule renfermant mon sang, ainsi que les comprimés miracles, dans le coffre-fort auquel j'ai accès à la banque fédérale. Dans cet endroit, il sera en sécurité. Un coffre-fort ouvert sous une nouvelle identité : Kristen Stewart.



Mon Joss, à cette époque où je l'ai quitté

1

Voilà, c'est fait. Je n'existe plus pour mes proches.

Je préfère ne pas révéler par quelle extrémité je suis passée. J'en ai encore trop honte. Et l'écrire ne ferait que me renvoyer mes actes à la figure.

Mais que pouvais-je faire d'autre ?

Il m'était impossible de continuer ainsi !

Je savais qu'un jour, les personnes que j'aime seraient rattrapées par le temps tandis que moi, je serais toujours là, inchangée. Comment le comprendraient-ils ?

Il me fallait disparaître sans espoir, pour eux comme pour moi, de retour, même si une éternité de solitude en était le prix à payer.

Pour autant, il m'est difficile de m'accommoder de cette solitude, et je ne parviens pas à surmonter ma peine. Pas un jour ne passe sans que je pense à eux. Papa, maman, Ben, ma petite fouine... Oooh, ma petite fouine ! Et Marjorie et ses parents...

Que de douleurs causées par leur absence.

Kimia, Judith...

Même Julien, je ne l'ai plus jamais revu. Cela lui causerait un choc.

Tout ce que je suis parvenue à construire dans ma vie s'est à présent envolé, faisant partie d'un passé révolu. Un chagrin incommensurable, voilà tout ce qu'il me reste.

* * *

Les semaines, les mois, les années passent sans que j'y prenne garde. Cela n'est plus utile.

Je suis devenue posée. Je ne ressens plus ce besoin de courir tout le temps pour profiter des gens, des mœurs, de la nature... Ma devise est désormais : Pourquoi ne pas remettre à demain ou à la semaine prochaine ce que je n'ai pas fait aujourd'hui ?

* * *

Nous sommes le jeudi 23 décembre 2055. Je suis âgée d'une soixantaine d'années. Je devrais présenter toutes les caractéristiques de la vieillesse ; cheveux grisonnants, rides au visage, démarche ralentie. Hélas, ce n'est pas le cas, je suis toujours coincée dans ce corps parfait, insolant de jeunesse.

Je suis devant le caveau familial, je viens d'assister aux obsèques de ma petite sœur Krystal. Elle a succombé à l'âge de cinquante-cinq ans d'une embolie pulmonaire.

C'est une journée remplie de peine, lourde de solitude pour moi qui, bien que j'aie fait le choix de disparaître de leur vie, n'en avais pas moins l'œil sur mes proches. Je n'ai pas su me contraindre à me détacher totalement d'eux.



Mon papa

Krystal était le dernier membre de la famille qui me restait. Elle s'en va rejoindre mes parents et mon frère dans la paix pour l'éternité. La mort est venue les prendre les uns après les autres...

Cela est très difficile de savoir toutes les personnes qui ont compté dans votre vie à présent disparues. De mes amis de la fac à mes relations professionnelles, il ne m'en reste pas une seule.

Au fil des noms qui défilent sur les pierres devant mes yeux, j'arrive à la tienne, mon Joss, l'unique amour de ma vie. Depuis notre rupture, aucun autre homme ne t'a remplacé...

Comme tu me manques !

Ai-je eu raison ou tort de m'éloigner ainsi de vous tous ?

Des fois, je me dis que oui. Les fois suivantes, je me convainc du contraire. Que cet éloignement a été la démarche la moins douloureuse pour tout le monde. Et ainsi de suite.

Ma vie à tes côtés aurait-elle été différente sans cette molécule ? Aurions-nous eu cet enfant que nous comptions adopter ? Sans aucun doute a-t-il été le prix à payer de toute notre histoire, en plus de ton cœur brisé.

2

Nous sommes en 2089. J'ai rejoint la capitale française, ce Paris que j'ai tant fréquenté durant ma carrière de chanteuse. Une ville que j'ai aimée avec Joss... Je l'aime sans doute encore. Les commémorations de certains événements, tels que la révolution de 1789 – ou, dans mon pays, le jour de l'Indépendance –, font encore l'objet de festivités... et pourtant, il me devient difficile de m'en remémorer la réalité.

Le temps passe, le temps s'enfuit.

Mon appartement coquet est accueillant.

Mes journées se remplissent constamment de souvenirs, au son de *I love Paris*, de Peter Cincotti, que je me passe en boucle. Les moyens modernes m'apportent les chants et les voix d'un monde en pleurs, empli de terribles changements. Isolée, je vis sûrement décalée de la société. Je l'ai vue évoluer. Je n'ai pas apprécié son cheminement. Encore moins ses basculements.

Il me reste le temps, fidèle compagnon, et la musique. Toujours la musique. Comme moi, elle est immortelle. Immuable. Quels que soient les événements qui bouleversent les sociétés.

Pour mon entourage très restreint, je suis une artiste qui s'est retirée du circuit, comme on dit. Pendant longtemps, j'ai parcouru le monde, me travestissant, chantant sous différentes identités dans différents petits bars. À présent, je conseille et lance quelques jeunes personnes attirées par le chant et le spectacle. J'ai mis de côté Kristen pour revenir à mon véritable prénom. Très vite, on a cessé de m'appeler Madame Stewart. Je suis Pauline pour tout le monde ou « Popo » pour les personnes un peu plus familières. Notamment, les enfants...

Aujourd'hui, je dois préparer un programme musical pour l'association des parents d'élèves de l'école de musique avec laquelle j'ai un partenariat. Celle devant parader dans l'arrondissement pour les fêtes de fin d'année.

* * *

La solitude me ronge. Les fantômes du passé reviennent me hanter.

Tout ce à quoi je tenais, disparu à jamais !

Et moi qui suis toujours là...

Mes comprimés miracles m'ont débarrassé de ma cyclothymie. Mon immortalité l'a ramenée en moi. Que le corps humain est étrange et la nature, bien faite.

J'ai écrit dans ce journal que j'ai continué de partager cet instinct de conservation pendant un temps, malgré les obstacles et les souffrances à affronter. Pendant un temps...

Comment peut-on ne pas lutter pour continuer à aimer son entourage quand celui-ci est présent ? Quand on bénéficie d'un amour réciproque ? Mais à présent, ne suis-je pas la seule témoin de ces tristesses intenses, impossibles à surmonter après tous ces deuils ?

Chapitre 8

Je perçois des voix étouffées.

J'ouvre avec difficulté les yeux. Mes paupières semblent peser une tonne.

Ma vision est brumeuse, seule la lumière éblouissante d'un néon la traverse. J'ai un mal de crâne terrible, je ressens des picotements dans tout le corps. J'entends s'agiter des personnes autour de moi.

— C'est une urgence ! Elle a tenté de mettre fin à ses jours ! Défenestration du dixième étage !

— Annoncez que nous montons en traumatologie, qu'ils préparent le scanneur ! Vite !

J'essaye de leur parler.

— Je... Je...

— Gardez votre calme !

— Je veux mou...

— Chut ! rétorque l'urgentiste.

— Il n'est pas question que l'on vous laisse mourir ! ajoute une autre voix.

— Ne bougez pas, madame Stewart, nous sommes avec vous !

Je sens que l'ensemble de mon corps se déplace, soutenu par toutes ces personnes qui s'affairent à ne pas me laisser mourir. Les picotements s'atténuent légèrement, mais

une froideur se répand tout le long de mon corps.

J'entends un bruit mécanique qui résonne en vibrations de mes talons jusqu'au sommet de mon crâne. Je m'aperçois que je suis étendue sur la planche froide d'un scanner. Un gros cylindre me passe devant les yeux, descendant de mon front vers mes pieds, puis remontant à nouveau jusqu'à ma tête.

Un ancien modèle. Le monde a décidément bien régressé...

— Ne bougez pas ! me demande-t-on encore une fois. Je dois réitérer l'opération, je crains qu'il y ait un problème !

— C'est pas normal, ajoute quelqu'un.

La machine s'ébranle de nouveau.

Je comprends que le radiologue, surpris que l'imagerie ne révèle aucune fracture ni aucune lésion, relance la manœuvre, de peur d'un dysfonctionnement de l'appareil.

— Madame Stewart, malgré votre chute, vous ne présentez aucune blessure interne. Je n'en reviens pas. Et force est de constater que les résultats sont corrects. Vous avez eu une sacrée chance !

La sidération se dispute au soulagement dans sa voix.

— Ramenez-la en observation, le temps que je lui trouve une chambre !

S'il savait que c'est là ma troisième tentative, il comprendrait que c'est plus que de la chance...

Je ne réfléchis pas plus loin. Désabusée, je me laisse envahir par les ténèbres de la fatigue morale et physique.

1

Lorsque je rouvre les yeux, je suis dans ladite chambre, allongée sur un lit, couverte légèrement d'un drap remonté

jusqu'au menton. Une odeur prononcée de désinfectant m'assaille les narines. Cela me remet les idées en place. Dans ma réflexion, j'accuse le coup. Il me faut me faire une raison : j'ai survécu une fois de plus. Je survivrai lors de la tentative suivante. La mort ne m'emportera jamais.

J'entends frapper à la porte, puis on entre.

Je vois apparaître un homme d'un âge avancé, aux cheveux gris en épis et aux grosses lunettes.

— Docteur Vermelen, se présente-t-il. Bonjour, madame Stewart.

Je croasse d'une voix faiblarde :

— Bonjour, docteur.

— Comment allez-vous ?

Il a l'air soucieux. Il y a de quoi.

— Cela peut aller, soufflé-je.

Il réajuste ses lunettes. Derrière ses verres, ses yeux se font scrutateurs.

— Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé hier soir ?

Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire blasé.

— Je me souviens juste d'avoir enjambé la balustrade du balcon et ensuite, plus rien jusqu'à mon réveil avant le scanneur.

Je dois donner l'impression de me moquer de mon geste. Ce qui est bien le cas.

Bien sûr, ce docteur ne peut pas comprendre.

— Je vois... Mais, madame Stewart, pourriez-vous me dire ce qui vous a pris de passer à l'acte ?

Je retiens un ricanement.

— Ce serait une longue histoire, et je ne préfère pas vous la raconter.

— Je vois, répète-t-il.

Je hausse un sourcil, alarmée. Son ton... Il cherche quelque chose. Pire. Il sait quelque chose que je ne sais pas.

— Que se passe-t-il, docteur ?

Il ne répond pas à ma question.

— Vous avez eu une chance merveilleuse ! choisit-il de me rappeler. Un véhicule a dû amortir votre chute, car nous n'avons relevé aucune fracture. Et vu la hauteur de laquelle vous vous êtes jetée, vous devriez être dans un bien triste état, si ce n'est pas morte !

Bah ! J'ai dû me faire des idées.

— Je suis au courant, docteur. Et, ne vous en déplaie, c'est bien ce que j'espérais.

Une lueur de reproche brille derrière ses verres.

— Allons, allons, ne dites pas ça... Je vous le redemande : Pourquoi tenez-vous tant à mourir ? Mademoiselle, voyons !

* * *

Des années, des tas d'années ont passé. Les cartes ont changé depuis.

Les continents ne sont plus ce qu'ils étaient.

Il y a bien longtemps, le sixième de leur surface a été noyé, enseveli sous la mer.

La faune et la flore se sont fait rares.

Les constructions et le béton ont remplacé les forêts, la population s'est multipliée par vingt. La mer a monté de plus vingt-sept mètres. Voir le soleil est également rare, même si tout fonctionne au solaire. Les tempêtes sont fréquentes et puissantes. Elles soufflent sur toute la planète. C'est la raison

pour laquelle tout est en béton, les constructions en briques et celles en bois n'existent plus.

Plus de la moitié des plantes et des animaux ont disparu. Ce que j'ai connu se voit sur Internet ou dans les musées et les livres d'histoire. Tous les êtres humains sont bourrés d'implants : pour le téléphone, pour servir de passeport et de carte d'identité, pour connaître leur état de santé. Ils vont directement au médecin robotisé ou au distributeur médical automatique pour se faire soigner.

Incroyable qu'après tout ce temps et tous ces changements l'idée de frontières ait perduré.

Ces implants décident de tout. Les animaux domestiques ont été remplacés par des robots à tout faire.

L'argent est toujours là. Son attrait est pire qu'autrefois. Il est devenu virtuel. Le trafic, aujourd'hui, est celui des plantes, tellement celles-ci sont rares. Malgré tout, je reste positive.

Je ne peux que l'être.

Je ne veux plus mettre fin à ma vie.

2

Nous sommes en 2152, c'est le mois de mai, le 24, un printemps magnifique.

Je vis dans le Montana, dans une serre de 230 km² que j'ai montée afin de permettre la sauvegarde de la faune et de la flore. J'y ai investi toutes mes économies. S'y trouve aussi mon propre centre de recherches, ainsi qu'un campus. Dans les couloirs de l'institut, j'y ai accroché mes tableaux. Tous les paysages que j'ai connus y sont peints, ainsi que toutes les personnes qui m'étaient chères. Mon Joss. Papa, maman, Ben et

ma petite fouine de Krystal. Juju, Judith, Kimia et les autres.

Tout ce qui n'existe plus se trouve sur ces toiles.

On se nourrit désormais de pilules. On a colonisé Mars. On y habite, même. Les maisons sont encore sous serres, mais une atmosphère vivable commence à y être créée. Sur Terre, la végétation a été sauvée. Elle remplace le béton d'autrefois. Les animaux sont une priorité. Tout est vert. Plus de tempête, l'air est pur.

Ma serre est une réserve mondiale reconnue par toutes les nations. 350 espèces de plantes et 123 d'animaux y ont retrouvé la vie et s'y épanouissent pleinement.

Aujourd'hui, une nouvelle orchidée a été ressuscitée au labo et placée dans la réserve. On a fêté ça, ce matin ; alors je peins cette après-midi avec le sourire.

Je pose mon pinceau. Hier, j'ai fini de peindre un pissenlit. Le tableau est sec, je m'en vais l'accrocher dans le laboratoire pendant que mon petit Paul, devenu pianiste reconnu, continue de répéter l'un des airs de son père.

Mon « petit Paul »... Je me relis et je souris. Il n'est plus si petit que cela. Il a déjà dix-sept ans. Quand je l'entends jouer ou quand je le regarde, je *le* revois. Je *le* revis. Il est le reflet identique de Joss. Seule la couleur de ses yeux vient de moi.

Eh oui, je suis maman. Le docteur Vermelen me revient en mémoire. Notre échange est resté gravé dans ma tête.

— Allons, allons, ne dites pas ça... Je vous le redemande. Pourquoi tenez-vous tant à mourir ? Mademoiselle, voyons !

Il n'en avait pas fini.

— Lorsque l'on porte la vie, on ne peut se résoudre à vouloir se donner la mort...

Les reproches avaient disparu, remplacés par une infinie tristesse.

Je ne comprenais pas ce qu'il me racontait.

— Comment ça, docteur, *lorsque l'on porte la vie* ?

— Oui, madame Stewart, vous êtes enceinte.

Avais-je bien entendu ?

— Mais, mais... cela est impossible, je suis infertile !

Il avait eu un petit rire attendri devant ma surprise.

— Eh bien, il faut croire que ce n'est plus le cas. J'ai effectué un prélèvement sanguin qui établit que vous en êtes à votre vingt-cinquième semaine d'aménorrhée, soit l'équivalent de votre cinquième mois de grossesse.

— De cinq mois, vous me dites ?

Il avait eu de nouveau ce rire, puis il m'avait tapoté la main.

— Reposez-vous, à présent. Demain, nous verrons pour votre sortie.

Il avait su à mon air que plus jamais je ne tenterais de mettre fin à mes jours.

Après son départ, instinctivement, j'avais posé les deux mains sur mon ventre, m'interrogeant intérieurement. Je n'en revenais toujours pas, j'étais enceinte !

Comment était-ce possible ?

Je n'avais eu de relations intimes qu'avec Joss. Personne d'autre après lui !

Donc, lui seul pouvait en être le père. À cette pensée, mes yeux s'étaient embrumés. S'en étaient suivi de lourds sanglots.

— Joss. Mon Joss. Mon cher pianiste. J'attends un enfant de toi...

Dès lors, je me retrouvais devant l'inconcevable.

Les analyses que m'avait montrées le docteur étaient formelles : j'étais bien enceinte.

Sans parler de l'échographie, ensuite. Quel bonheur !

Restait une question : Pourquoi cette grossesse ne s'était-elle pas déclenchée avant ? Et comment mon corps avait-il pu conserver un ovule fécondé durant tout ce temps ? Comment avais-je pu être inconsciente de mon état ?

Je m'étais dit que ma gélule miracle avait tenté de me guérir de mon infertilité. Que le processus pour la vaincre avait été long, plus long que pour régénérer mes blessures. Qu'une fois parvenu à me « réparer », mon ancien corps – si je puis m'exprimer ainsi – a lutté pour que je n'aie pas cet enfant qui commençait à se former en moi.

Un triste constat m'avait traversé l'esprit.

Lorsque j'avais précipité ma séparation avec Joss, j'étais déjà enceinte de lui...

Sans nul doute. Je ne m'étais pas arrêtée à ça. Il était hors de question de tomber dans la culpabilité, les remords.

Ce qui était fait était fait. Il m'était impossible de revenir dessus. Alors, autant avancer !

À présent, je portais la vie. Cet enfant tant désiré par son père et moi.

À défaut d'avoir trouvé la mort, j'avais trouvé la vie et je m'en étais réjouie.

* * *

Je suis allée plus loin. J'avais conservé une mèche de cheveux de Joss.

J'ai lancé une procédure de test d'ADN – désormais à la

portée de tout le monde.

Il me fallait être certaine.

Les résultats fournis m'ont rendue heureuse. Mon enfant était bien celui de Joss.

J'avais découvert l'immortalité et le destin m'offrait l'éternité ; un enfant de Joss et de moi. Mon infertilité vaincue, l'avenir s'illumine. Femme, artiste, amante et maintenant, mère... je me dois de continuer.

* * *

Ma grossesse a été longue. Trèèèè longue. J'ai gardé le ventre plat durant des décennies. Mais je n'ai jamais désespéré. Bien au contraire. Je sentais la vie en moi. Ou, plutôt, je la devinais. Je l'ai réellement sentie il y a dix-huit ans, et mon ventre a commencé à enfler.

J'ai vécu la gestation la plus longue de toute l'humanité !

* * *

Joss, tu sais que notre fils te ressemble énormément ? Paul est quelqu'un de vivant, de doux et de patient, comme toi. Il est calme, compréhensif, réservé.

Il aime vivre dans la serre. D'ailleurs, des tas de compos y naissent aussi. C'est son havre de paix et de création. Un piano dans la nature : les notes bercent la vie.

Oui, il est pianiste comme tu le fus jadis, Joss. Il a fait le choix de suivre tes pas. Il est heureux. Un jour, il aimerait vivre en Europe et intégrer le fil harmonique du grand orchestre de Paris.

Il m'aide aussi dans mes recherches. Il travaille pendant

ses heures perdues à ressusciter le pissenlit : une affaire privée qui lui tient à cœur...

Joss, tu nous manques terriblement, à notre fils et à moi-même.

Bien sûr, je lui ai parlé de toi et de ma molécule miracle. Néanmoins, je suis restée évasive sur l'époque. Sur les conséquences de ma découverte. Il y a tant de choses à dire. Ces choses seront racontées, en temps et en heure.

* * *

Le temps passe, et je dois me rendre à l'évidence : Paul ne vieillit plus.

En revanche, la racine de mes cheveux commence à s'éclaircir et même quelques ridules apparaissent sur mon visage. Je vais pratiquer un nouvel examen de mon sang pour voir où en sont mes cellules et mes globules rouges.

Les résultats sont clairs. Mon organisme a repris une évolution plus normale, et je suis maintenant soumise au passage des ans, comme tout un chacun.

Sauf Paul !

J'ai étudié son sang. J'y retrouve les mêmes signes que ceux découverts dans le mien : ces fameuses cellules qui empêchaient le vieillissement.

Paul a donc hérité de ma longévité. Enfin, je m'emballe. Paul possède, comme moi, ce qui peut entraîner une certaine longévité. Est-il immortel ? Il faudrait que je fasse quelques tests, les mêmes que j'avais pratiqués sur moi.

* * *

Il n'y a plus l'ombre d'un doute.

Notre fils ne vieillira plus !

Cette nouvelle donne me rassure et me comble. Qu'en sera-t-il de son existence ? Saura-t-il être heureux ? Ou souffrira-t-il d'une longue existence trop pesante parfois ?

Épilogue

Quand j'ai été atteinte de la grippe, terme ainsi diagnostiqué par le médecin, il m'a fallu plusieurs semaines pour accuser le coup. Je n'en avais plus l'habitude.

Dès lors, une nouvelle question m'a traversé l'esprit.

Qu'allais-je devenir ?

Au revoir, les recherches botaniques, les nouvelles découvertes florales, la peinture, les voyages, les longues balades en montagne et à la plage, les spectacles, les concerts, le chant !

L'âge me couperait peu à peu de tout cela, tant physiquement que mentalement.

C'était inconcevable dans mon esprit !

Et la pire des choses : je ne verrais plus notre enfant, puisque je fermerais un jour les yeux pour ne plus jamais les rouvrir.

Non ! Je m'y refusais ! Je ne parvenais pas à m'imaginer malade, grabataire, dépendante, avec une voix tremblante ! Dans combien de temps serais-je victime de cela ?

Je ne pouvais admettre une telle dégradation. Il me fallait inverser le courant de l'existence !

Je me suis immobilisée. Tétanisée, à vrai dire.

Mes premières questions, celles que je me suis posées

quand j'ai découvert l'immortalité de Paul, m'ont percutée de plein fouet : *Qu'en sera-t-il de son existence ? Saura-t-il être heureux comme j'ai pu l'être ? Ou souffrira-t-il également d'une longévité trop pesante parfois ?*

Dans toute l'histoire de l'humanité, chaque être humain se bat contre les effets du temps. De notre naissance jusqu'à l'adolescence, il est un allié dans notre développement. Après, il rythme notre vie jusqu'à l'arrivée du grand âge, où il devient un ennemi qu'il faut combattre par tous les moyens pour tenter de retarder au maximum l'inéluctable mort qui guette chacun d'entre nous.

Moi, Pauline, j'en ai été préservée.

Quelles expériences vécues !

La disparition du diesel et des énergies fossiles ; l'avènement du lithium et des énergies renouvelables ; la montée des eaux et le développement des innombrables embarcations au détriment des voitures et des autocars ; les voyages dans l'espace ; l'éradication très tardive – pour mon papa – de la fibromyalgie, de la spondylarthrite ankylosante et du cancer – pour ma maman et mon Joss. Sans oublier, hélas, la création d'armes de destruction massive, le réchauffement climatique et les gaz à effets de serre nécessitant le port de masque partout dans le monde...

À présent, nous inversons cette spirale infernale. Qui sait ce que nous réservera encore l'avenir ? L'être humain est capable du meilleur, mais aussi – et surtout – du pire !

Sans parler de tout cela, ai-je été heureuse ?

Une vie aussi longue est absurde de sens, lorsqu'il ne nous reste personne avec qui la partager. Et même si tel était le cas, serions-nous plus heureux ? J'en doute, car c'est l'éphémère

qui guide notre quête du bonheur...

Lorsque je me suis rendu compte que je ne vieillissais plus, il est vrai que je trouvais cela merveilleux, extraordinaire. Que cette chose était la plus grande découverte que l'humanité n'ait jamais faite depuis son existence. Les années passent, les êtres qui vous sont chers disparaissent, et vous souffrez terriblement de ne pouvoir rien faire, à votre échelle, pour les sauver.

Je me suis maudite durant de nombreuses années.

Avec le recul, avec mon expérience, je puis le dire ainsi : vivre de cette manière représente un poids. Comment accepter de voir la Terre, la nature se dégrader ? Comment accepter de quitter sa famille, ses proches et ses amis ? De les voir souffrir, vieillir... partir.

Il s'agit là, en définitive, d'un fardeau.

Non, il s'agit d'une longue agonie.

Je ne veux pas de ça pour Paul. Je suis passée par des instants de vie très difficiles, très marquants. Je ne veux pas qu'il les subisse à son tour. C'est pourquoi j'ai d'abord accepté pour moi-même de réintégrer le véritable cycle de la vie : naître, grandir, vieillir, mourir.

Dès lors, j'ai ressenti un énorme soulagement.

Voilà pourquoi j'ai parlé de poids, de fardeau.

Quant à Paul, j'entreprends dès à présent de tout faire pour que le processus s'inverse. Je ne peux pas le laisser ainsi. Je ne pourrai me résoudre à quitter cette Terre sans le savoir assujetti aux lois du commun des mortels.

Je le lui dois, tout simplement !

Je te le dois, mon chéri. Mon fils. Paul.

J'en reviens aux premiers mots de ce journal. Étant

devenue immortelle bien malgré moi, assistant au départ de tous les miens, de tous mes amis, je suis la seule à pouvoir témoigner de cette existence si particulière, si triste parfois et, je dois l'admettre, exaltante. Car qu'y a-t-il de mieux que de respirer à pleins poumons, sans maladie ni souffrances physiques ?

Bien sûr, tout ceci est un piège.

Je ne doute pas que tu l'auras compris. Car tu es un garçon censé, intelligent.

Ce journal est pour toi. Je l'ai écrit afin que tu comprennes mon acte. C'est le journal d'une maman qui essaye de transmettre à son fils, du mieux possible, un long passé. Avec tout ce qu'il y a eu de bon et tout ce qu'il y a eu de moins bon. S'en est fini de mentir.

Paul, ce récit, je l'ai voulu au présent. Pour que tu le vives comme si tu étais à mes côtés. À *nos* côtés.

Une fois que je t'aurai injecté mon remède, tu vieilliras à nouveau.

Comme le veut le cycle de la vie, je partirai avant toi. Ce sera pour bientôt. Tu te sentiras seul. Un peu comme si tu étais immortel, en fait. Sauf que cette fille de ton âge, dont tu es amoureux, Annah, eh bien, tu vieilliras en même temps qu'elle ; et ça, c'est la plus belle des histoires qui peut exister.

Ton père et moi aurions aimé la vivre. Vivez-la pour nous.

Je t'aime,
ta mère, Pauline.

Mot de la fin

Écrire une histoire, c'est créer à partir de la vie, de ce que l'on en connaît et de ce que l'on en ignore. C'est inventer à partir du présent, en tenant compte du passé puis en se projetant dans l'avenir.

Écrire, c'est d'abord choisir des personnages. Des personnages qui ne nous ressemblent pas et qui n'ont pas notre vie. Écrire, c'est réussir à se mettre dans la peau de quelqu'un d'autre. Quel que soit notre âge, notre sexe et notre personnalité.

Puis c'est se positionner sur l'histoire que l'on souhaite raconter. C'est débattre, réfléchir. Avec soi-même. Avec les autres. Écrire, c'est remettre ses idées en question. C'est choisir, renoncer à certaines inspirations. Écrire, c'est construire.

C'est également se relire, se corriger, ré-ajuster. Écrire, c'est aller plus loin que les premières lignes couchées sur la papier. C'est développer. C'est préciser. C'est décrire. C'est également se limiter afin de pouvoir continuer à avancer dans l'« Entonnoir » de l'histoire sans le déformer, sans qu'il ne déborde..

Écrire, ce sont des mots que l'on choisit et qu'il faut tenter de varier. Puis, c'est à nouveau relire l'ensemble de son texte... et se corriger, ré-ajuster, développer, préciser, décrire, encore et encore. Écrire, c'est de la rigueur, c'est de la ténacité. Car écrire, c'est ré-écrire.

Écrire, c'est également se renseigner, faire des recherches afin que notre histoire soit la plus vraisemblable possible.

Puis, une fois devant le résultat final, c'est apprécier les efforts réalisés. C'est se dire qu'on a réussi à aller jusqu'au bout. Écrire, c'est être fier ce que l'on a fait !

Faire écrire, c'est, pour moi, être fier de "mes" écrivains. C'est le plaisir pris à les accompagner du premier mot jusqu'au dernier. Jusqu'au titre. Jusqu'à la réalisation de la couverture. Jusqu'aux illustrations intérieures.

Mais ce n'est pas tout. Car écrire, ce n'est pas seulement des mots couchés sur une feuille ou tapés sur un fichier de traitement de texte. Écrire est une histoire de rencontres. Toujours. Entre l'auteur et ses personnages. Entre les personnages et le lecteur. Entre le lecteur et une histoire. Entre l'auteur et le lecteur.

Ce roman est une histoire de rencontres. Entre le romancier que je suis et vous, les auteurs de ce livre. Ce fut un plaisir de vous avoir accompagnés dans ce projet, d'avoir fait votre connaissance, d'avoir échangé et d'avoir écrit avec vous ! Et quelle fierté devant le résultat final !

Merci pour cette belle aventure littéraire !

Michaël Moslonka
Le 8 mars 2019

Crédits

Couverture :

Guillaume

Illustrations intérieures :

Patrick

Correction et révision :

Marie Laporte – réviseure

www.marielaporte.com

Maquette et mise en forme du livre :

Michaël Moslonka

M.M. Faiseur d'histoires

www.michael-moslonka.com

